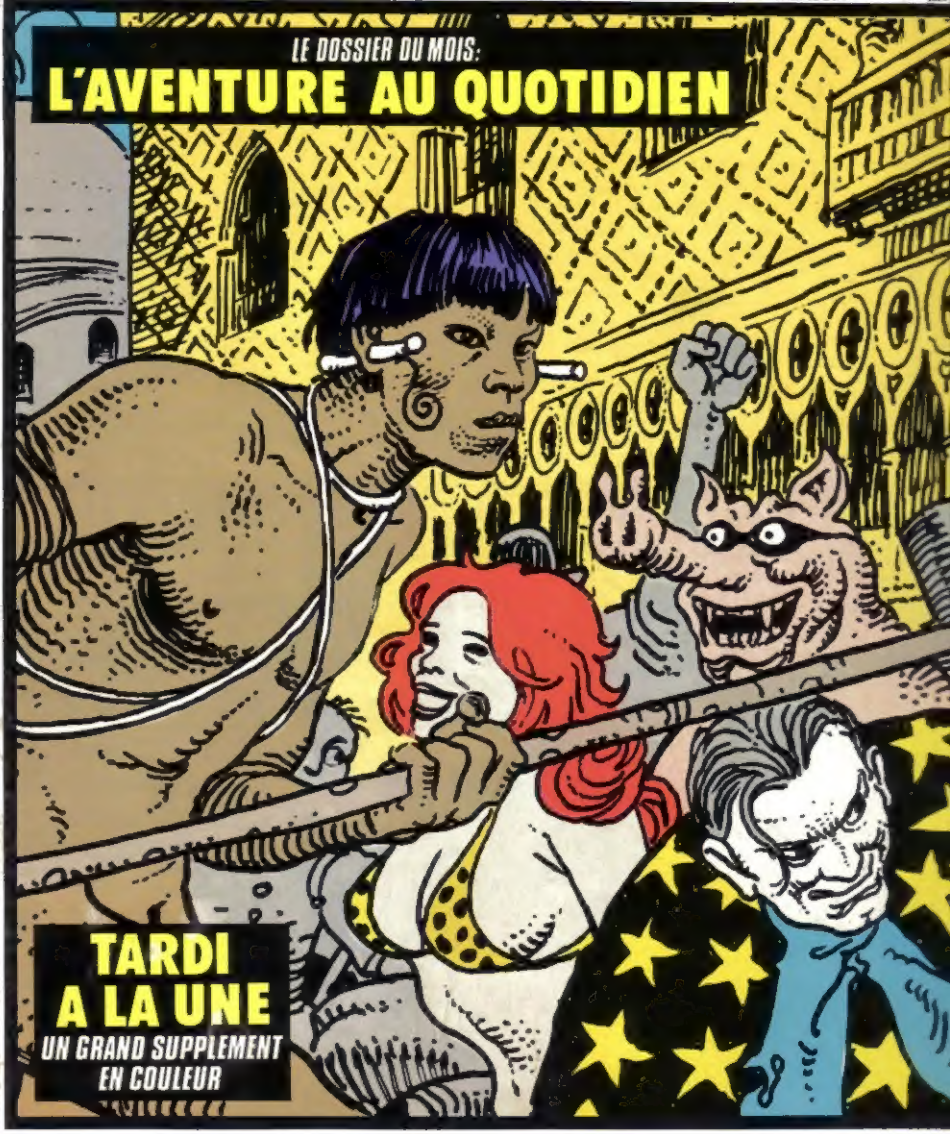
# (A SUIVRE) 15

MENSUEL 12f

LE DOSSIER DU MOIS:

## L'AVENTURE AU QUOTIDIEN



## TARDI A LA UNE

UN GRAND SUPPLEMENT EN COULEUR

(A SUIVRE) 15 AVRIL 79

MENSUEL. 12ff. Belgique 80fb. Suisse 6fs. Canada $3.50 Pays Bas fl 6.80

Les dossiers de l'étudiant N° 9

# VACANCES-VOYAGES 79

*tout pour préparer vos vacances pas chères et pas bêtes en France et à l'étranger*

illustré par Mathieu

EXCLUSIF

- à pied, à cheval, à vélo, à moto, en voiture, en train, par avion...
- raids, chantiers, stages...
- formalités et préparatifs
- 100 organismes de voyages en fiches

les meilleurs tarifs charters pour toutes les destinations

En vente partout 160 pages 10 F

L'Étudiant, des publications pratiques et indispensables pour les jeunes, les étudiants et les lycéens.

**Dossier N° 6 : LES LOISIRS - 10 F - 96 pages - PARU**

**Dossier N° 11 : AUTOS - MOTOS - VÉLOS - 10 F - 128 pages - SEPTEMBRE 79**

A retourner à l'Étudiant, 7, rue Thorel - 75002 Paris
236.94.41 - 236.98.99
Veuillez me faire parvenir une documentation gratuite sur l'ensemble de vos publications.
NOM .....
PRÉNOM .....
ADRESSE .....
CODE POSTAL .....
VILLE .....

24

# POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION LA RELIURE (A SUIVRE)

**Conservez vos numéros avec la reliure spéciale, toilée sable et frappée au sigle (A SUIVRE). Les reliures sont vendues par 2 et chacune peut contenir 6 numéros. Pour les recevoir, retournez le bon ci-dessous.**

**BON DE COMMANDE :**
**à retourner à : CASTERMAN**
**68, rue Bonaparte 75006 PARIS**

**NOM :** .....
**PRÉNOM :** .....
**ADRESSE :** .....
.....
**CODE POSTAL :** .....
**LOCALITÉ :** .....

**Je désire recevoir ..... paquets de 2 reliures (A SUIVRE) au prix de 40 F TTC le paquet + 10 F de port = 50 F TTC**
**Prix Total ..... F TTC**
**Ci-joint mon règlement (A SUIVRE)**

# SOMMAIRE


## (A SUIVRE)

Mensuel
N° 15 - AVRIL 1979

**Casterman 1979**

Directeur de la Publication :
Louis GERARD
Directeur : Etienne POLLET
Directeur Délégué :
Didier PLATTEAU
Comité de Direction :
Etienne POLLET,
Didier PLATTEAU,
Louis GERARD,
Jean-Paul MOUGIN

**Rédaction :**
39, rue Madame - 75006 PARIS
Tél. : 544.59.32
Rédacteur en Chef :
Jean-Paul MOUGIN
Secrétaire de rédaction :
Anne POROT
Conception graphique :
Etienne ROBIAL
Maquette : Bernard CICCOLINI

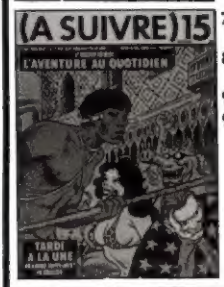
**Gestion/Diffusion**
Siège social :
56, rue Bonaparte - 75006 PARIS
Tél. : 325.20.05
Télex : EDICAST 200 001 F
Service de Presse :
Joëlle FAURE
Service Commercial :
Christophe VEYRIN-FORRER
Service des Ventes :
SOC - Michel IATCA,
24, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 523.25.60

Régie Publicitaire : PUBLICAT
17, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 261.51.26
Chef de Publicité :
Bernard MARGERIE
Diffusion France : N.M.P.P.
Diffusion Belgique :
CASTERMAN S.A.
26, rue des Sœurs Noires
7500 TOURNAI
Tél. : (069) 22.41.41
Télex : CASEDI 57328
Diffusion Canada :
St LOUP inc.
1073 Ouest ave laurier
OUTREMONT, H2V 2L2
Tél. : (514) 277.9680
Diffusion Pays-Bas :
Atlantis Staak 18 Rotterdam

N° commission paritaire :
61 422
I S S N : 0180 - 3840
Dépôt Légal : 2e Trimestre 1979
Imprimé en Belgique par
CASTERMAN S.A. TOURNAI



En dépit du soin qu'elle prend des manuscrits et dessins non sollicités, la rédaction décline toute responsabilité en cas de perte ou dommages. Les textes ou originaux ne sont pas obligatoirement renvoyés.





**5 PRATT : FABLE DE VENISE**
**Chapitre 4 : les révélations de la Saint-Marc**

**18 F'MURRR : JEHANNE ET L'AVENTURE**

**20 DR JEKYLL ET MR DARD**
**par François Rivière**

**21 L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE**
**Une nouvelle de Frédéric Dard**

**24 SERVAIS : TENDRE VIOLETTE**

Un nouveau dessinateur dans *(A Suivre)* : Jean-Claude Servais. Il a 22 ans et vient à peine de terminer son service militaire en Belgique. Il habite Jamoigne, un petit village à la frontière française... qui pourrait bien n'être pas très éloigné de la campagne que hante sa " Tendre Violette "

**33 LES BANDES DESSINEES DE JEAN-PIERRE VERHEGGEN**
**Le lapin de Régis Franc est-il un chaud lapin ?**

**35 LES PAGES D'HUMOUR DE DELPORTE ET FRANQUIN : PENDANT CE TEMPS A LANDERNEAU**

**43 COMES : SILENCE**
**Chapitre 3 : le sang des gitans**

**51 TARDI A LA UNE**

Neuf ans de bande dessinée, quelques onze albums. Jacques Tardi ne cesse de travailler... et de s'interroger. Sans cesse, il remet en cause ses propres créations...

**67 LE DOSSIER (A SUIVRE) :**
**L'AVENTURE AU QUOTIDIEN**
**Coordonné par Alain Finkielkraut**
**Avec : Jean-François Bizot, Evelyne Le Garrec, Mathieu Lindon, Milo Manara, Loeb, Pétillon**

En couverture : l'aventure, un mot magique. Qui n'a rêvé de vivre en marge de la grisaille quotidienne? Mais aujourd'hui, où il n'y a plus de continents vierges, l'aventure est-elle encore possible ?

**74 MANARA : H.P. ET GIUSEPPE BERGMAN**
**Chapitre 7 : les sept noms du démon**

**89 L'AVENTURE D'UN EMPLOYE**
**Une nouvelle de Italo Calvino**

**92 MONTELLIER : LES REVES DU FOU**

**97 L'ACTUALITE (A SUIVRE)**

# COMMISSION PARITAIRE STORY : SUITE ET FIN

**61422... Ce numéro tout bête, c'est le numéro, flambant neuf, d'inscription à la « commission paritaire des publications et agences de presse», qui vient de nous être accordé. Il nous aura donc fallu plus d'un an de parution, pour être reconnus comme un «journal» et bénéficier des avantages que cela implique. Avantages sans lesquels aucun organe de presse ne peut subsister. L'administration a donc fini par régler ce qu'elle appelait pudiquement les « problèmes généraux de la bande dessinée» Elle est revenue sur une réglementation caduque et reconnaît que « la bande dessinée est un moyen d'expression qu'il y a lieu de prendre en considération, au même titre que le texte ou la photographie en tant que telle.» Implicitement, la commission reconnaît aussi l'existence des revues de bandes dessinées adultes, en précisant que les dispositions adoptées «ne s'appliquent pas aux publications présentant manifestement le caractère de presse enfantine.» Nous pouvons, aujourd'hui enfin, remercier tous ceux, les professionnels de la presse comme les membres de l'administration, qui ont bien voulu prêter l'oreille à nos appels anxieux. Remercier aussi les nombreux lecteurs qui nous ont écrit pour nous apporter leur soutien.**

**Pourtant, si toute censure économique est maintenant levée pour (A Suivre), un grave problème subsiste: celui de la censure hypocrite, qui pèse, comme une épée de Damoclès, non seulement sur (A Suivre), sur nos confrères de la bande dessinée, mais aussi sur l'ensemble de la presse. C'est pourquoi nous avons rédigé, avec nos amis d'autres publications, un texte d'alarme. Nous en publions ci-dessous de larges extraits. Lisez-le, malgré tout, même si vous trouvez cela parfois trop technique et rebutant. Il en va de la liberté de la presse, de votre liberté...**

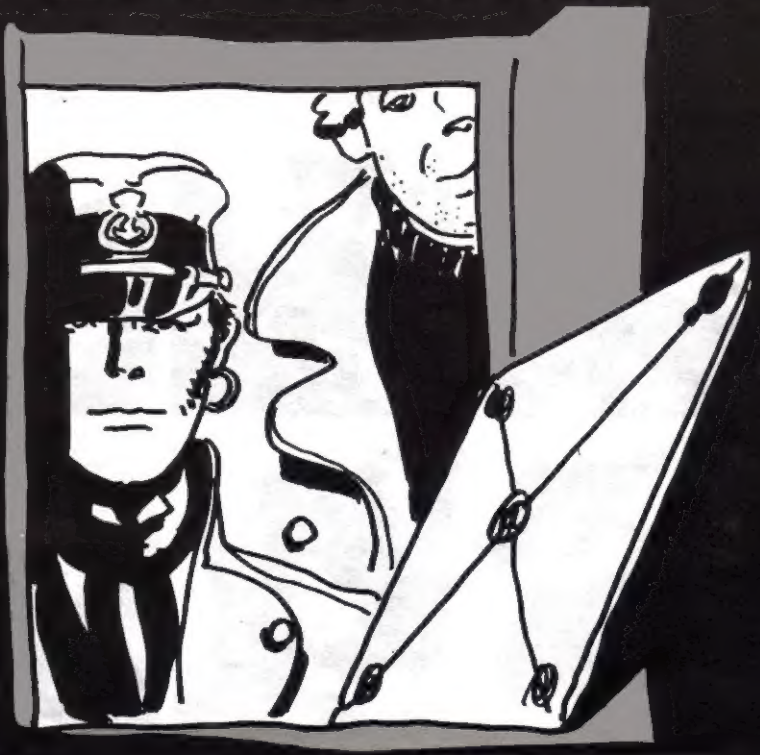
# A BAS LA CENSURE HYPOCRITE

La presse française tout entière est depuis 20 ans soumise au régime de surveillance de la presse enfantine. Ceci est ridicule et absurde. C'est surtout inique. C'est en fait une arme politique, terriblement efficace entre les mains du pouvoir en cas de besoin.
Cette mise en tutelle est le résultat du détournement hypocrite d'une loi (16 juillet 1949) qui avait effectivement pour but, à l'origine, la surveillance des illustrés pour enfants. Cette loi voulait éviter que ne s'y donnent libre cours des tendances estimées dangereuses pour la formation morale des jeunes lecteurs : exaltation de la violence, apologie du crime, vulgarité d'inspiration, grossièreté du langage, défauts où tombaient trop facilement les récits d'aventures. Le sexe aussi était concerné, mais secondairement, en ces temps où il ne menaçait guère d'envahir les journaux pour enfants.
Une commission mixte, siégeant au ministère de la Justice, fut chargée de veiller à la bonne tenue des journaux pour enfants. Son titre était sans équivoque : « Commission chargée de la surveillance et du contrôle des publications *destinées* à l'enfance et à l'adolescence ». Nous soulignons *destinées à*, mots-clefs.
La Commission signalait au service compétent du ministère de la Justice les journaux pour enfants et adolescents qu'elle estimait répréhensibles. Le ministère pouvait alors porter plainte et engager des poursuites contre ces publications par les voies judiciaires normales, dans le cadre des lois réglementant la presse.
En décembre 1958, cette loi fut modifiée et son action étendue à toutes les publications, qu'elles aient à voir avec la jeunesse ou non. Ceci fut fait, intentionnellement et très discrètement, par le moyen d'une simple ordonnance rendue par le gouvernement du général de Gaulle en vertu des pleins pouvoirs dont il avait été investi après le 13 mai 1958. Cette ordonnance introduisait un certain article 14 qui donnait au ministre de l'Intérieur tout pouvoir pour interdire « d'exposer à la vue du public en quelque lieu que ce soit » « les publications *de toute nature* présentant un danger pour la jeunesse en raison de leur caractère licencieux ou pornographique, ou de la place faite au crime ou à la violence ». Il ne s'agit pas là d'une simple nuance. C'est énorme. Du coup, TOUTE la presse tombe sous la coupe de la Commission. Tout ce qui, dans la presse destinée aux adultes (c'est-à-dire l'immense majorité des publications) risque de porter atteinte à l'âme enfantine (ou simplement est estimé tel par la Commission) entraîne de sa part une dénonciation au ministère de l'Intérieur qui, s'il le juge bon, décrète l'interdiction de la publication à l'affichage.
En fait, ça fonctionne dans l'autre sens. La Commission n'a que voix consultative. Le ministère ne tient compte de ses avis que lorsqu'il a *d'abord* décidé d'interdire et que ces avis vont dans son sens. Mais il peut aussi très bien interdire sans que la Commission soit consultée, ou même lorsqu'elle est d'un avis contraire. Le ministère de l'Intérieur décide en toute souveraineté, par un simple décret paraissant au « Journal Officiel » et immédiatement exécutoire. *C'est l'arbitraire total*, sans recours possible (...)

Qu'est-ce qu'une « interdiction à l'affichage »? Les mots sont intentionnellement bénins. Interdire à l'affichage, c'est-à-dire à l'exposition publique, cela paraît, au commun des mortels, pas bien méchant. En fait, les gens du métier savent qu'il est presque impossible de vendre dans ces conditions. Mais ce n'est pas encore là que l'aspect le plus anodin de la chose. On affecte de mettre l'accent sur l'interdiction d'exposer, alors que ce n'est qu'un aspect mineur de la « punition ». Les véritables mesures scélérates ne sont pas énoncées dans le texte, mais éparpillées dans le Code fort astucieusement. La plus terrible étant l'*interdiction faite à toute coopérative de distribution* (N.M.P.P. ou autre) *d'assurer le transport et la mise en place du journal*. Vous pouvez imprimer votre journal, mais il restera en tas sur le carrelage de l'imprimerie. *Ceci est une condamnation à mort instantanée.* (...)
Ajoutons encore que l'interdiction dite « à l'affichage » n'étant pas une décision judiciaire mais une simple mesure administrative, *il est impossible d'en faire appel.* Il n'existe aucune juridiction compétente. (Sauf le Conseil d'Etat : deux ans d'instruction minimum, non suspensifs de l'interdiction ! Même si le journal gagne son procès, où en sera-t-il après avoir disparu pendant deux ans ?)
Depuis 1973, un adoucissement de la loi permet, si le ministère le juge bon, de n'appliquer que l' « interdiction de vente aux mineurs, », version atténuée qui n'entraîne pas l'interdiction de distribution. (...)
En somme, sous prétexte qu'il existe des enfants, la presse pour adultes est tout entière placée sous un régime de nursery, au même titre que les publications spécialisées dans l'enfance, lesquelles représentent une proportion fort minime de la totalité ! (...)
Nous exigeons le retour pur et simple au texte de la loi originelle, qui appliquait le principe de la surveillance aux seule journaux *destinés à l'enfance.*
Conséquemment, nous exigeons la restriction de la compétence de la Commision aux seules publications destinées à l'enfance. (...)
Il faut ici faire une fois pour toutes la distinction entre bandes dessinées et journaux pour enfants. Les journaux de bandes dessinées pour adultes sont freinés dans leur essor par l'amalgame qui persiste, dans l'esprit du public mais surtout dans celui du censeur, entre B.D. et « petits Mickeys ». Tout ce qui est timidement audacieux, côté sexe, dans une histoire dessinée, déchaîne aussitôt l'impitoyable interdiction, alors que les magazines de photos nous offrent à peu près impunément des spectacles d'un réalisme ahurissant. La claire désignation « PUBLICATION POUR LA JEUNESSE » ou son absence supprimera l'équivoque.
Il est par contre stupide que certains magazines de B.D. soient amenés à porter la mention « RESERVE AUX ADULTES » ! « France-Soir » porte-t-il cette mention ? La bande dessinée est un moyen d'expression comme un autre, comme le texte, comme la photo, elle peut s'adresser à des adultes, à des spécialistes, à des enfants.
En résumé, cette loi détournée à des fins d'opportunité politique, cette loi de coup d'Etat, doit être ramenée et strictement cantonnée à son propos d'origine : la surveillance de la presse enfantine, et la Commission voir ses attributions réajustées en conséquence. Les journaux pour enfants doivent être clairement désignés. Les infractions aux lois sur la presse doivent être du ressort des seuls tribunaux.

Editions Audie *(Fluide Glacial)*
Casterman *(A Suivre)*
Dargaud *(Pilote)*
Elvifrance *(Sam Bot, etc.)*
Editions du Fromage *(Echo des Savanes)*
Les Humanoides Associés *(Métal Hurlant, Ah, Nana !)*
Editions du Square *(Charlie, B.D.)*

# CORTO MALTESE
# FABLE DE VENISE



## HUGO PRATT

### CHAPITRE IV : LES REVELATIONS DE LA SAINT MARC

**A Venise, durant les années du fascisme, les fils de l'intrigue s'entremêlent entre tous ceux qui poursuivent la "Clavicule de Salomon", une fabuleuse émeraude : la "bande des fainéants", de Petit pied d'argent, dont le fils, Boëke, est amoureux de la belle Hipazia; et Bepi Faliero, le franc-maçon, qui a demandé un rendez-vous nocturne à Stevani, la chemise brune de la "Sérénissime". Ce même soir, Corto Maltese décide lui aussi de rendre visite à Stevani pour consulter le journal posthume du baron Corvo. Le Baron fut en effet le seul à connaître l'énigme de la cachette de l'émeraude. Corto découvre Stevani gisant dans son sang. Près de lui, un mystérieux insigne. C'est auprès de Teone, le père d'Hipazia, que Corto ira chercher des explications sur l'origine de cet insigne, au sein de la grande loge d'Hermès. Mais il y fera bien d'autres découvertes : il y apprendra qu'Hipazia se croit la réincarnation d'Hipatia, une philosophe néo-platonicienne de l'école d'Alexandrie. Il y découvrira surtout le sceau de Salomon, derrière lequel se cache l'émeraude. Et c'est à cet instant, alors que Corto touche au but, qu'une ombre menaçante se précipite sur lui, un poignard à la main.**

BEPI FALIERO...
EHHH... J'Y ÉTAIS PRESQUE...

POURQUOI VOULAIS-TU ME TUER?
IL Y A TROP DE CONCURRENTS POUR L'ÉMERAUDE... VOUS ÊTES LE PLUS DANGEREUX...
CONCURRENTS? QU'EST-CE QUE ÇA SIGNIFIE?
MAIS OUI... OUI...: STEVANI, VOUS, MOI ET CELUI QUI A TIRÉ SUR STEVANI L'AUTRE JOUR...
...QUAND JE SUIS ALLÉ CHEZ LUI POUR LIRE LE JOURNAL DU BARON CORVO, QUELQU'UN EST ENTRÉ... OU BIEN IL ÉTAIT DÉJÀ LÀ ET IL A TIRÉ SUR NOUS... LE MÊME QUI A TIRÉ PLUS TARD SUR LE CARABINIER.
...CE MATIN-LÀ, J'ÉTAIS LÀ, MOI AUSSI.. EN ME PENCHANT À LA FENÊTRE JE VOUS AI VU VOUS ENFUIR DANS LE JARDIN OÙ VOUS AVEZ CACHÉ LE JOURNAL DU BARON CORVO.
CE N'EST PAS MOI QUI L'AI VOLÉ...
ÇA N'A PLUS D'IMPORTANCE POUR MOI... JE VOUS AI SUIVI CHEZ LE "MAÎTRE SECRET", ET J'AI ÉCOUTÉ CE QUE VOUS DISIEZ. L'INSIGNE QUE VOUS AVEZ TROUVÉ CHEZ STEVANI APPARTIENT AU VÉRITABLE COUPABLE...
ET QUI SERAIT CE COUPABLE?
...JE PEUX ÊTRE TOUT CE QUE VOUS VOULEZ, MAIS PAS UN TRAÎTRE... UN MAÇON NE TRAHIT PAS SES FRÈRES, JE PEUX VOUS DIRE...
...QUE LE COUPABLE NE SAIT MÊME PAS QU'IL EST COUPABLE... IL A AGI EN TOUTE BONNE FOI... VOUS AVEZ TROUVÉ L'EMPLACEMENT SECRET DE L'ÉMERAUDE?
...OUI!
...MAIS JE NE VOUS DIRAI RIEN...
POURQUOI?
PARCE QUE JE SUIS MÉCHANT!

PFFIIIIIII
JE COMMENÇAIS À ÊTRE INQUIET... TOUT VA BIEN, À PART CE MORT... QUI C'EST ?
BEPI FALIERO. IL A VOULU ME TUER. OÙ EST PETIT PIED D'ARGENT ?
ELLE EST AU POSTE VÉCIE CHEZ FULVIO. ELLE NOUS ATTEND AVEC LES "FANNULLONI DI VENEZIA", TU AS TROUVÉ L'ÉMERAUDE ?
OUI... ELLE EST CACHÉE DERRIÈRE LE SCEAU DE SALOMON DANS "L'ESCALIER DES RENCONTRES"
QUOI ?... DANS CET ESCALIER ?... MAIS QU'EST-CE QU'ON ATTEND ? ALLONS-Y !
MINUTE... IL FAUT SAVOIR JOUIR DE CE MOMENT... FUMONS D'ABORD UNE CIGARETTE.
TU AS RAISON...
AIDE-MOI À CACHER LE CORPS DE BEPI... PUIS NOUS ATTENDRONS LES PREMIÈRES HEURES DE LA NUIT.
DIS-MOI UNE CHOSE, BOËKE... COMMENT SE FAIT-IL QUE TA MÈRE AIT CETTE JAMBE EN ARGENT ?
C'EST UNE HISTOIRE D'AMOUR.
...MA MÈRE, AVANT DE CONNAITRE SON SOUPIRANT, MARTELEUR DE CUIVRE, AVAIT UNE JAMBE DE BOIS.
EH OUI... AVEC CETTE JAMBE EN ARGENT, ELLE DOIT SE SENTIR BEAUCOUP MIEUX.
VOILÀ... LE MOMENT EST VENU. ALLONS-Y !
C'EST ICI, DERRIÈRE LE SCEAU DE SALOMON.
LE SCEAU SE DÉCOLLE FACILEMENT.

...IL N'Y A RIEN !
QUOI, IL N'Y A RIEN ?!?
RIEN DU TOUT... PAS D'ÉMERAUDE...
...PAS DE "CLAVICULE DE SALOMON"... SIMPLEMENT CETTE LETTRE...
MAIS CE QUI EST PLUS ÉTRANGE ENCORE... C'EST QU'ELLE EST À MON NOM...
"POUR CORTO MALTESE"...
ET ALORS, LIS-LA...
ÉCOUTE : "CHER AMI, LE 20 SEPTEMBRE 1912, J'AI EU LA MÊME DÉCEPTION QUE TOI. J'AVAIS DÉCHIFFRÉ, COMME TOI, LES SIGNES ARABO-RUNIQUES QUI ME CONDUISIRENT AU SCEAU DE SALOMON. L'�émeraudE N'ÉTAIT PLUS LÀ. QUELQU'UN ÉTAIT ARRIVÉ AVANT NOUS. MAIS QUI ? OU ALORS C'EST SAUD KALULA QUI S'EST MOQUÉ DE NOUS ? QUI PEUT LE SAVOIR ? QUANT À MOI...
"... Il ne me reste plus que la possibilité de poursuivre cette farce merveilleuse. Offrir aux autres la même quête. Toi, Corto, tu es une des personnes les plus indiquées pour être prise au jeu. Toi, l'éternel fainéant, l'ingénu Don Quichotte de quatre sous, le séducteur frustrant et frustré, le parasite romantique, peut-être même sentimental ! Toi, tu auras accepté immédiatement mon invitation...
"... À LA RECHERCHE DE CETTE ÉMERAUDE FABULEUSE. QUAND TU LIRAS MA LETTRE, JE NE SERAI PLUS, MAIS JE SUIS CONVAINCU QUE LA CLAVICULE DE SALOMON SE TROUVE TOUJOURS À VENISE. LES CHEVALIERS TEUTONIQUES PEUT-ÊTRE... PEUT-ÊTRE..."
...JE TE HAIS, JE T'AIME, JE T'ENVIE ET TE SALUE, TON BARON CORVO..."
...CE MAUDIT BARON S'EST MOQUÉ DE NOUS...
OUI... LA LETTRE EST DU 1er AVRIL 1912. POISSON D'AVRIL, IL NOUS A OFFERT UNE AVENTURE MERVEILLEUSE.
LUI ÉTAIT FOU, MAIS... TOI, TU NE PLAISANTES PAS
EH... QU'EST-CE QUI SE PASSE ?
C'EST UN INCENDIE !

HIPAZIA EST LÀ-HAUT ! IL FAUT LA SAUVER...
IL Y A AUSSI SON PÈRE. VITE !
DIEU DU CIEL ! MA FIANCÉE EST LÀ-HAUT !
ATTENTION BOEKE ! PAS PAR LÀ ! ATTENDS-MOI !
BOEKE... OÙ ES-TU ?... BOEKE
BANG !
STEVANI ?!?
...JE TE CROYAIS À L'HÔPITAL...
...JE SUIS TOUJOURS À L'HÔPITAL... MAIS CE SOIR, J'AVAIS UN RENDEZ-VOUS IMPORTANT...
...J'AVOUE QUE TA PRÉSENCE ICI DANS TOUTE CETTE FUMÉE ME SURPREND AUSSI...

E T AVAIS DONNÉ UN ORDRE... MAIS TU NE M'AS PAS ÉCOUTÉ TANT PIS POUR TOI
JE PARIE QUE C'EST TOI QUI AS PROVOQUÉ CET INCENDIE
EXACT. C'EST MA RÉPONSE A LA TRAHISON DE FALIERO ET DE SA COMPLICE HIPAZIA
. ILS ONT ESSAYÉ DE ME TUER POUR AVOIR LES JOURNAUX DU BARON CORVO C'EST HIPAZIA QUI M'A TIRÉ DESSUS . AUTRE JOUR ELLE ÉTAIT PEUT ÊTRE DEVENUE TOUT A FAIT FOLLE ENSUITE ELLE A TUÉ LE CARABINIER MAIS JE LUI A REGLÉ SON COMPTE
... LA "SÉRÉNISSIME" NE PARDONNE PAS CE REPAIRE DE FOUS N'EXISTE PLUS ET MAINTENANT, A TOI . JE SUIS DÉSOLÉ .
TU AS TUÉ HIPAZIA?
OUI ET C'EST DOMMAGE ELLE SEULE VALAIT QUELQUE CHOSE MAIS SA FOLIE DEVENAIT DANGEREUSE
TUSCK!
TU AS TUÉ HIPAZIA.. SALAUD
TUSCK! TUSCK! TUSCK! TUSCK!
IL FAUT QUITTER CET ENDROIT!
MOI, JE DOIS SAUVER HIPAZIA
JE DOIS SAUVER HIPAZIA... TU ME COMPRENDS..
MAIS...
HIPAZIA! HIPAZIA...
BOEKE, REVIENS!

FOU... PAUVRE FOU.
MILLE DÉMONS... JE NE VOIS PLUS RIEN... J'ÉTOUFFE
EH ! Y A QUELQU'UN QUI SORT
QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ ? IL Y A ENCORE QUELQU'UN A L'INTÉRIEUR ?
...JE NE SAIS PAS... LES MEMBRES DE CETTE ASSOCIATION CULTURELLE AVAIENT FINI DEPUIS LONGTEMPS LEUR RÉUNION MAIS REGARDEZ
CORTO JE NE L'AI PAS TROUVÉE. J'AI CHERCHÉ HIPAZIA MAIS JE NE L'AI PAS TROUVÉE. J'AI TROUVÉ CET HOMME...
C'EST TEONE LE PÈRE D'HIPAZIA
JE NE L'AI PAS TROUVÉE... OU EST-ELLE PASSÉE ?
JE NE SAIS PAS BOËKE
ELLE NE PEUT PAS DISPARAITRE COMME ÇA... MOI, JE L'AIME. HIPAZIA EST MA FIANCÉE.
ARRÊTE BOEKE ALLONS NOUS EN
UN MOMENT. VOUS ÊTES CORTO MALTESE ?
OUI, C'EST MOI. QUE VOULEZ-VOUS ?
VOUS DEVEZ NOUS SUIVRE AU POSTE POUR TIRER AU CLAIR CERTAINS FAITS
BIEN MAIS CE N'EST PAS LA PEINE DE ME REGARDER AUSSI MÉCHAMMENT JE N'AI ENCORE RIEN FAIT

LE LENDEMAIN...
BONJOUR PETIT PIED D'ARGENT OU EST BOEKE ?
IL EST PARTI JE CROIS QU'IL VA S'EMBARQUER TANT M'EUX
EH OUI C'EST PEUT-ÊTRE MIEUX AINSI.
OUI, OUI. ICI TOUT LUI RAPPELLERAIT HIPAZIA.
CE N'EST PAS EN PARTANT QU'IL OUBLIERA HIPAZIA... MAIS ÇA LUI FERA DU BIEN...
ET TOI, CORTO, QUE FERAS-TU ?
JE M'EN VAIS, COMME ÇA, POUR PARTIR.
À BIENTÔT, PETIT PIED D'ARGENT
REVIENS QUAND TU VOUDRAS, CHER CORTO !
À L'HÔPITAL.
BONJOUR DOCTEUR JE VOUDRAIS VOIR LE DOCTEUR TEONE
VOUS ATTEND ÇA ... LUI FERA DU BIEN DE VOUS PARLER
BONJOUR COMMANDANT... JE VOUS REMERCIE D'ÊTRE VENU.

JE SUIS VENU VOUS REMERCIER DE VOTRE SOLLICITUDE, DR TEONE
C'ÉTAIT NOTRE DEVOIR VOUS AVEZ ÉTÉ TRÈS DISCRET AVEC NOUS. NOUS NE POUVIONS PAS NE PAS VOUS AIDER ASSEYEZ-VOUS JE VOUS PRIE .
...J'AI ESSAYÉ PAR TOUS LES MOYENS DE CACHER LA FOLIE DE MA FILLE HIPAZIA ET LES FRÈRES DE LA R::L' HERMES M'ONT BEAUCOUP AIDÉ. J'AI PEUT-ÊTRE COMMIS UNE ERREUR MAIS EN TANT QUE PÈRE, JE NE POUVAIS PAS FAIRE AUTREMENT. ELLE A TOUJOURS CRU ÊTRE LA RÉINCARNATION DE LA PHILOSOPHIE NÉO-PLATONICIENNE: HIPATIA DE L'ÉPOQUE ALEXANDRINE ET MOI, J'A. ALIMENTÉ CETTE FOLIE INOFFENSIVE POUR LA GARDER AUPRÈS DE MOI...
LE DESTIN MIT UN JOUR SUR SON CHEMIN LE BARON CORVO QUI LUI PARLA DE LA LÉGENDE DE LA CLAVICULE DE SALOMON ET DE SES HYPOTHÈSES AU SUJET DE LA PIERRE CACHÉE DANS LE PALAIS QUE NOUS HABITIONS. AINSI HIPAZIA DANS SA FANTAISIE S'IMAGINA ÊTRE LA GARDIENNE DU SECRET DE L'ÉMERAUDE. LORSQUE LE BARON CORVO MOURUT DANS DES CIRCONSTANCES MYSTÉRIEUSES, L'ÉQUILIBRE MENTAL DE MA FILLE DEVINT PLUS CHANCELANT ENCORE...
" EST ALORS QUE VOUS ENTREZ EN SCÈNE, CORTO MALTESE EN APPORTANT DES INDICATIONS POUR TROUVER CETTE PIERRE MAGIQUE. ALORS HIPAZIA DÉCIDA DE SUPPRIMER TOUS CEUX QUI ÉTAIENT À LA RECHERCHE DE L'ÉMERAUDE DE SALOMON. ELLE ESSAYA DE TUER NTEVANI ET POUR CE FAIRE ELLE UTILISA FALIERO QUI L'AIMAIT. ELLE TUA UN CARABINIER ET ELLE AURAIT TENTÉ DE VOUS TUER AUSSI. CORTO C'EST POUR CELA QUE A ESSAYÉ DE VOUS ÉLOIGNER DE VENISE
MAIS VOUS AVEZ ... TOUT CELA N'A SERVI À RIEN. MA FILLE EST MORTE ET AVEC ELLE TROIS AUTRES PERSONNES DONT LE BARON CORVO A BRÛLÉ DANS L'INCENDIE ET CE PAUVRE BOEKE EST COMPLÈTEMENT EFFONDRÉ DE DOULEUR APRÈS LA MORT DE MA FILLE QUEL DÉSASTRE
JE NE SAIS PAS QUOI DIRE VOUS AVEZ RAISON DR TEONE CE FUT UN DÉSASTRE MAIS JE VOUDRAIS VOUS DEMANDER L'AUTORISATION DE RETOURNER DANS VOTRE MAISON.
ALLEZ Y CHER AMI ALLEZ Y SI CELA PEUT VOUS FAIRE DU BIEN VOUS AVEZ MON AUTORISATION
NOUS SOMMES DANS LA NUIT DU 24 AVRIL...

ET TOI, QU'EST-CE QUE TU VEUX ?
ET BIEN .. QUOI, QU'EST-CE QUE JE VEUX ? QUELLE QUESTION !. TU NE DEVRAIS PAS RESTER LÀ, SI TRISTE ..
JE NE SUIS PAS TRISTE JE SUIS UN PEU PENSIF, C'EST TOUT. ET TOI, QUI ES-TU ?
JE SUIS "ARLEKIN BATOCIO", SOLDAT À KANDIA ET MASQUE VÉNITIEN
ARLEKIN SOLDAT À KANDIA ? MAIS TU AS PLUTÔT L'AIR D'UN PUITS, ET MÊME PAS TRÈS BEAU, TU ES TOUT GRIS
JE NE SUIS PAS GRIS... REGARDE !
...REGARDE DONC CES COULEURS COMMENT TU ME TROUVES ? DIS MOI LA VÉRITÉ...
MAIS OUI, OUI C'EST PAS MAL MAIS TU N'AS PAS LE DROIT DE TE FAIRE PASSER POUR UN VÉNITIEN APRÈS TOUT TU N'ES QU'UN MASQUE BÂTARD DONT ON NE CONNAÎT PAS TRÈS BIEN L'ORIGINE .
ALLEZ TE FÂCHE PAS ! JE VOULAIS SEULEMENT PLAISANTER. ET MAINTENANT, APPELONS LES PROTAGONISTES . PUISQUE C'EST LA NUIT DU 3/4 AVRIL ET QUE NOUS SOMMES SUR "L'ESCALIER DES RENCONTRES"
BEPI FALIERO !...
VOILÀ . METS-TOI IC., BEPI, ET PUIS S'IL VOUS PLAÎT, STEVANI, BOSELLI ET LE POÈTE ...
.. TRÈS BIEN .. AVANCEZ . PETIT PIED D'ARGENT, TEONE, LOUISE ... IL N'Y A QU'À VENISE QUE DE TELLES CHOSES ARRIVENT..

...BOËKE, SAUD KALULA DE LA GARDE NOIRE SARRASINE ET SHULTZ...
LES ARABISANTS ET LES FRÈRES MAÇONS DE LA R. HERMÈS
ET MAINTENANT HIPAZIA !
MAIS AVANT DE SONNER NOUS SOMMES LES GRANDS MAÎTRES DE LA SAINT MARC PATRON DE VENISE COMME LE VEUT LA TRADITION VOICI LE "BOCCALONE" AUX ARMES PRÉSENTÉES POUR HONORER LES DIX DE CETTE TABLE
ET MAINTENANT FRÈRES PARTENAIRES NOUS SAVONS TOUS QUI A L'HONNEUR DE SIÉGER ET DE QUI NOUS ONT ÉCOUTÉS ET SUPPORTÉS ET NOUS ESPÉRONS QUE CETTE ENTRAVANTE LES ARRA DIVERT
EXCUSEZ-MOI UNE MINUTE ENCORE ET NOUS PRE

JE VOULAIS VOUS DIRE MAIS QU'EST CE QUE C'EST ? QUELQUE CHOSE PÈSE DANS MA POCHE
... C'EST BIZARRE .. COMMENT UNE CHOSE PAREILLE PEUT-ELLE ARRIVER ?!?
INCROYABLE : CE NE PEUT ÊTRE QU'UN RÊVE ...
LA CLAVICULE DE SALOMON
.. IL SE PASSE DES CHOSES INCROYABLES DANS CETTE VILLE
IL VAUT MIEUX NE PAS CHERCHER À COMPRENDRE JE POURRAIS DÉCOUVRIR QUE TU ES DE LA MÊME MATIÈRE QUE LES SONGES
TOCK! TOCK!
QUI EST LÀ ?
CORTO MALTESE JE QUITTE CETTE HISTOIRE DE "SIRAT AL BUNDIQIYYAH" ET JE DEMANDE À ENTRER DANS UNE AUTRE HISTOIRE
DANS UN AUTRE ENDROIT
IL Y A A VENISE TROIS LIEUX MAGIQUES ET SECRETS : UN DANS LA " RUE DE L'AMOUR DES AMIS " LE DEUXIÈME PRÈS DU PONT DES MERVEILLES " ET LE TROISIÈME DANS LA "CALLE DE MARRANI " PRÈS DE SAN GEREMIA DANS LE VIEUX GHETTO QUAND LES VÉNITIENS PARFOIS CE SONT LES MALTAIS SONT FATIGUÉS DES AUTORITÉS ILS VONT DANS CES LIEUX SECRETS ET OUVRANT LES PORTES AU FOND DE CES COURS ILS S'EN VONT POUR TOUJOURS VERS DES PAYS MERVEILLEUX ET VERS D'AUTRES HISTOIRES
FIN

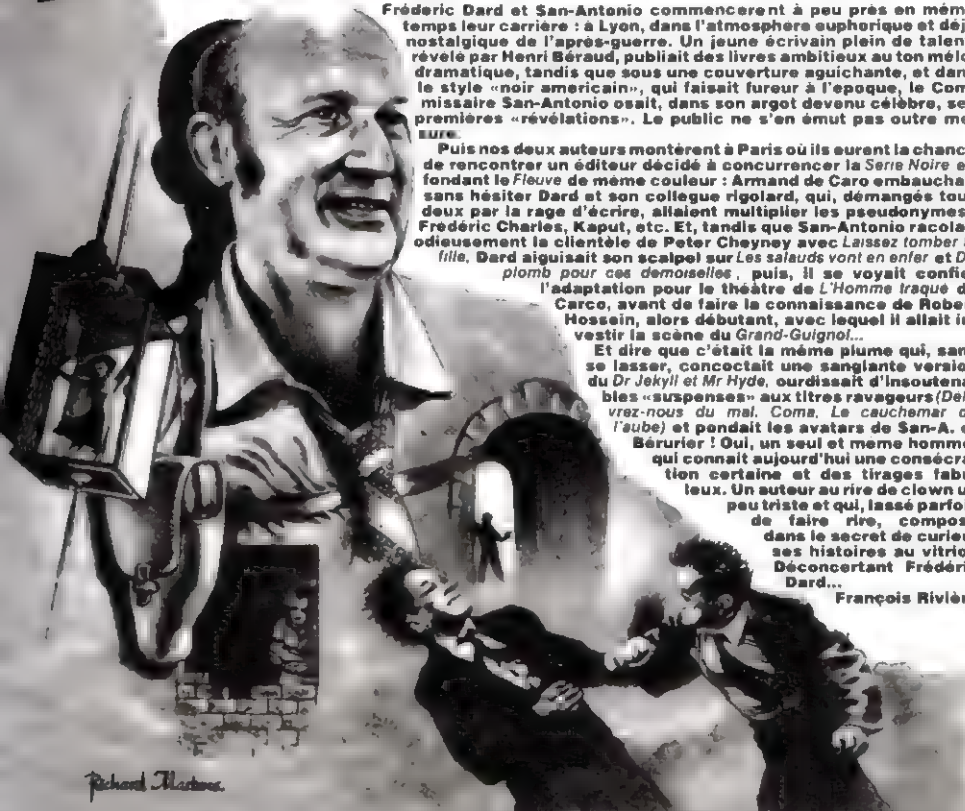
JEHANNE ET L'AVENTURE !!
TIENS L'ÉVÊQUE, ON SORT DE SA PLANQUE ?
QUELQUE CHOSE NE VA PAS DANS CETTE HISTOIRE ....
TOUT CELA MANQUE D'AVENTURE !!! RIEN À CHERCHER RIEN À DÉCOUVRIR RIEN À RETROUVER PAS DE MÉCHANT À POURCHASSER
PAS D'IDÉAL, QUOI !!
PAS D'IDÉAL...
UN ESPRIT DE QUÊTE PROPRE À DONNER UNE DYNAMIQUE AU RÉCIT.
L'AVENTURE, L'AVENTURE, JEHANNE !!
AF
BOF!
ET MOI J'AIME CETTE HISTOIRE QUI SE DÉROULE PARESSEUSEMENT, COMME ELLE PEUT....
.... ET POUR CE QUI EST DE L'AVENTURE, DE LA QUÊTE GENRE "BOUTER L'ANGLOIS ET COURONNER LE DAUPHIN", MERCI, JE SORS D'EN PRENDRE, JE NE MARCHE PLUS...
D'AILLEURS, L'ÉVÊQUE, DÈS QUE L'AVENTURE DEVIENT RISQUÉE, TOI-MÊME, TU DISPARAIS DISCRÈTEMENT, JUSQU'À CE QUE ÇA SE CALME, L'ÉVÊQUE !!
CELA N'A RIEN À VOIR
UNE QUÊTE?
OUI, CHERCHONS QUELQUE CHOSE QUI NOUS TIENNE AU MOINS PENDANT SOIXANTE-DEUX PAGES D'AFFILÉE...?..
MONSIEUR ATTILA...
PAR EXEMPLE SI NOUS PARTIONS À LA RECHERCHE DE "L'OMOPLATE DE DIDEROT" !?
QU'EST-CE QUE C'EST?
ON L'APPELLE "LA PIERRE DES PHILOSOPHES" NÉE D'UNE HYPOTHÈSE DE D'ALEMBERT, VOLÉE PAR CAGLIOSTRO QUI SE LA FAIT SUBTILISER PAR SAINT-GERMAIN QUI LA PASSE À NICOLAS FLAMESH QUI MARQUE... MAIS JE M'EMBROUILLE... (HEU...
C'EST UN CAILLOU PARALLÉLÉPIPÉDIQUE VERT
ATTENDEZ EST-CE QUE ÇA N'EST PAS ...

CE CAILLOU-LÀ ?
BEN OUI...
DANS SA POCHE !!!
ON DIRAIT UN PETIT SUCRE...
JE PENSE QUE TOUS LES AVENTURIERS PERDENT LEUR ÉNERGIE À COURIR APRÈS LEUR OMBRE ..... SI VOUS LE VOULEZ, VOUS TROUVEREZ DANS MA POCHE TOUS CES TRÉSORS À DÉCOUVRIR — PRENEZ-LES, JE VOUS LES DONNE, N'Y ATTACHANT MOI-MÊME AUCUNE IMPOR-TANCE ....
MON EMPIRE, IL EST DANS MA POCHE-REVOLVER...
MES CONQUÊTES TIENNENT DANS LE CREUX DE LA MAIN, ET POURTANT J'AI PRIS POSSESSION DU MONDE !!!
?
J'AI ATTAQUÉ PARIS SEUL - À LA HACHE - ET À PIED MAIS EN FAIT...
... UNE AIGUILLE À TRICOTER AURAIT SUFFI...
... POUR M'OUVRIR CETTE PORTE —— N'AYANT PAS DE DÉSIR, JE SUIS PARTOUT À LA FOIS — À VOTRE AVIS QU'EST-CE QUE JE FICHE ICI AVEC JEHANNE D'ARC ??
BLASPHÈME ! UN ANARCHISTE
TANT DE SIÈCLES NOUS SÉPARENT, MOI, ATTILA.... ET JEHANNE...
... OU ALORS C'EST UN MYSTIQUE UN SAINT, PEUT-ÊTRE ARÉ...
C'EST BIEN MA VEINE !!
JE TEMPS ..
FALLAIT QUE ÇA TOMBE SUR MOI !!
CES GENS-LÀ SONT VRAIMENT TROP DANGEREUX
IL N'EXISTE PLUS POUR MOI...
FUIONS
ALORS CHÈRE GENEVIÈVE, VOUS ME LES REPRENEZ À COMBIEN CES FLÈCHES ÉMOUSSÉES ? JE FERAI UN PRIX...
RAISONNABLE

FREDERIC DARD

# Dr JEKYLL ET Mr DARD...

**Le roman populaire a aussi trouvé, au cœur même de ce siècle, des maitres. Témoin, Frédéric Dard, le rival le plus authentique de Simenon...**



**Fréderic Dard et San-Antonio commencerent à peu près en même temps leur carrière : à Lyon, dans l'atmosphère euphorique et déja nostalgique de l'après-guerre. Un jeune écrivain plein de talent, révélé par Henri Béraud, publiait des livres ambitieux au ton mélodramatique, tandis que sous une couverture aguichante, et dans le style «noir americain», qui faisait fureur à l'epoque, le Commissaire San-Antonio osait, dans son argot devenu célèbre, ses premières «révélations». Le public ne s'en émut pas outre mesure.**

**Puis nos deux auteurs montèrent à Paris où ils eurent la chance de rencontrer un éditeur décidé à concurrencer la *Serie Noire* en fondant le *Fleuve* de même couleur : Armand de Caro embauchait sans hésiter Dard et son collegue rigolard, qui, démangés tous deux par la rage d'écrire, allaient multiplier les pseudonymes : Frédéric Charles, Kaput, etc. Et, tandis que San-Antonio racolait odieusement la clientèle de Peter Cheyney avec *Laissez tomber la fille*, Dard aiguisait son scalpel sur *Les salauds vont en enfer* et *Du plomb pour ces demoiselles*, puis, il se voyait confier l'adaptation pour le théâtre de *L'Homme traqué* de Carco, avant de faire la connaissance de Robert Hossein, alors débutant, avec lequel il allait investir la scène du *Grand-Guignol*...**

**Et dire que c'était la même plume qui, sans se lasser, concoctait une sanglante version du *Dr Jekyll et Mr Hyde*, ourdissait d'insoutenables «suspenses» aux titres ravageurs *(Délivrez-nous du mal, Coma, Le cauchemar de l'aube)* et pondait les avatars de San-A. et Bérurier ! Oui, un seul et meme homme, qui connait aujourd'hui une consécration certaine et des tirages fabuleux. Un auteur au rire de clown un peu triste et qui, lassé parfois de faire rire, compose dans le secret de curieuses histoires au vitriol. Déconcertant Frédéric Dard...**

**François Rivière**

Richard Martinez

Né en 1921 à Jallieu (Isère), Frédéric Dard commence très jeune une carrière de journaliste, à Lyon — où ses parents tiennent un magasin de farces et attrapes — et c'est dans le sillage de l'humoriste Marcel E. Grancher qu'il fait ses premières armes d'écrivain. Un de ses livres des années quarante est d'ailleurs intitulé *Le Cirque Grancher*, où sont dévoilés de manière implicite les véritables débuts du Commissaire San-Antonio.

La carrière incroyablement féconde de F. Dard — en littérature, au théâtre et au cinéma, pour lequel il fut plusieurs fois scénariste (*L'empire de la nuit*, de Grimblat, etc.) et même réalisateur *(Un chat sur la ligne)* passe par tous les registres, du plus grave au plus léger : de l'ambiance pathétique de ce qui restera peut-être comme son chef-d'œuvre, *Le Monte-Charge*, au livret de l'opérette *Monsieur Carnaval*, il y a toute la gamme des bonheurs d'écriture, des emphases pleines de tendresse et de cruauté d'un être hypersensible qui [illegible] une dizaine d'années en finir une fois pour toutes avec la vie. Dans *C'est mourir un peu*, récit d'une tentative de suicide, Dard a montré le fond de son âme, le fond de son cœur aussi.

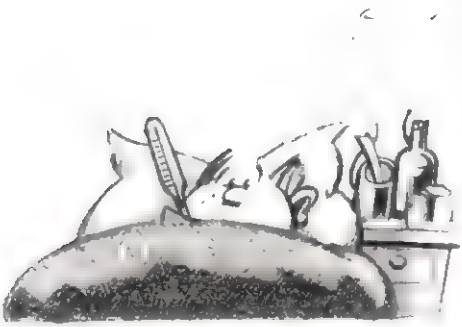
Etabli aujourd'hui en Suisse, ce romancier du rire et des larmes a retrouvé son équilibre : son œuvre a pris l'importance que l'on sait, disséquée par l'Université (le Centre de Sociologie des Faits Littéraires de Bordeaux publiait, voici dix ans, une pla[illegible] *Le phénomène San Anto[illegible]* et sans cesse réimprimée. Depuis deux ans les éditions Fleuve Noir ont remis presque tous les «suspenses» de Frédéric Dard à leur catalogue (32 titres), ainsi que ses romans d'espionnage *(Mes Espionnages*, 2 vol.), un très beau mélodrame populaire *(Mausolée pour une garce)* et un recueil de ses premiers romans *(La confession de l'Ange Noir)*.

**F.R.**

# FREDERIC DARD

# L'HOMME LE PLUS FORT DU MONDE

**Les contes noirs de Frédéric Dard ont le charme un peu vénéneux des cauchemars fin-de-siècle. *L'homme le plus fort du monde* associe au ton innocent des récits d'enfance la morale angoissante de sa chute - un art en lequel notre auteur n'a cessé d'exceller...**



Ce que je vais vous raconter s est passé l année ou j'ai eu ma rougeole

C'était l'hiver et grand-père se trouvait à la maison Grand-père était le père de maman Il y avait deux choses que grand-père ne pouvait pas supporter, c était le froid et papa

Le froid, il s'en protégeait de son mieux, en enfilant une quantité de tricots les uns par-dessus les autres Fallait-il qu il soit maigrichon le pauvre, pour ne pas paraître gros avec tous ces lainages superposés ! Le soir, quand il se mettait au lit, il en enlevait quelques-uns avant d enfiler la grande liquette qui lui tenait lieu de pyjama, pourtant il lui en restait toujours une sacrée épaisseur Et même, je vais vous dire quand il a été mort et qu'on lui a passé son costume gris foncé, on a renoncé à le dépouiller de tous ses tricots pour ne pas être pris de vitesse par la rigidité cadavérique Si les tricots le prémunissaient contre le froid en ce qui concerne papa y avait guère que maman et moi qui lui tenions lieu de tricots. Et encore, bien mal

Sitôt qu il arrivait dans notre pavillon de banlieue à l'automne (car il habitait seul l été dans une campagne perdue) le voilà qui se mettait à grincher contre mon père Bien sûr, papa l envoyait au bain mais je dois franchement reconnaître que c était grand-père qui commençait

Il balançait des vannes à mon vieux à chaque tournant de phrase Une fois, deux fois, à cause de nos regards suppliants, papa se contenait

A la fin, il pouvait plus et fallait voir comme il le contrait sec le grand-père Le côté «si vous n êtes pas content ici allez ailleurs, moi je me suis marié avec votre fille, pas avec vous» Ça créait un mauvais climat et on vivait dans une perpétuelle appréhension maman et moi Je me rappelle les Noël de l époque une vraie calamité Et pourtant c est joyeux, Noël pour dire

Chez nous, on est une famille plutôt modeste Papa est chef magasinier chez Landmann-Judé, les pièces détachées pour bagnoles et maman fait institutrice au groupe Jean-Jaurès. Elle s occupe du cours élémentaire première année et elle est bien aimée parce que c est une personne patiente et gaie

Donc, cette année-là, voilà que je chope la rougeole Ça n a surpris personne parce qu il y avait une épidémie dans la classe de maman et que c est elle qui m a apporté cette saloperie sans le vouloir

Je suis donc resté à la maison avec grand-père On jouait aux dominos et à la bataille car grand-père voulait pas entendre causer des jeux modernes comme le Monopoly ou le Scrabble

Je le revois en face de moi, ce bon vieux Engoncé dans tous ses tricots plus ou moins dépenaillés, les pieds dans ses charentaises fourrées, la casquette enfoncée bas sur le front Il avait de grandes oreilles décollées et une moustache blanche jaunie par ses mégots Quand il gagnait il était tout joyeux, et quand il perdait, il laissait vaguement entendre qu il l avait fait exprès, parce que j étais un môme

Sa terreur du froid lui restait de la Grande guerre Il avait été porté aux Dardanelles et en avait ramené du paludisme Paraît que dans les premiers temps il grelottait quand une crise le prenait Il avalait alors de la quinine je crois bien Au fil des ans les crises avaient disparu, mais il demeurait fragile vis-à-vis de la température et il bougonnait après le moindre courant d air

Quand on avait joué plusieurs parties, on s arrêtait, et grand-père partait dans ses souvenirs Des exploits de sa jeunesse lui revenaient l assurait qu il possédait une force herculéenne Rien ne lui résistait Seul contre six, il mettait ses adversaires K -O Il avait assommé un bœuf d'un coup de poing entre les deux yeux, et tout ça Sûrement des vantardises de vieux Le passé, au plus il s enfonce dans la mémoire des gens au plus il devient fabuleux

Je l écoutais pour lui faire plaisir mais je pouvais pas imaginer en

le voyant tout blanc et tout ridé, qu'il avait été un dur de dur, grand-père. Sincèrement, ça ne se voyait plus. Il paraissait tellement fragile avec, caparaçonné de tricots, si perdu dans l'hiver.

Pendant qu'on menait notre petite vie à la maison, la neige s'est mise à tomber. Mais pas pour rire ! C'est plutôt rare qu'elle subsiste longtemps dans Paris et ses banlieues. Généralement, elle se tourne tout de suite en boue, puis disparaît. Cette année-là, la vache, ce qu'elle s'est cramponnée ! Bien blanche, épaisse comme ça ! Moi, avec ma rougeole, j'enrageais de ne pas pouvoir en profiter, m'y vautrer, faire des bonshommes des bouts tout ça. Grand-père, lui, aurait cet événement symbolisé le froid en somme. Il l'aurait traité de « salopard » comme s'il était pas au contraire, le dernier mot à employer pour parler de la neige ! La seule chose qu'il reconnaissait grand-père, c'est qu'au moins elle estompait le wagon de chemin de fer sans roues qui servait de cabane à outils au fond de notre jardin. Il datait d'avant nous et faisait drôlement « zone ». Mes parents auraient tous leurs droits de le faire enlever, mais tu parles d'un meuble ! Y aurait fallu une grue ou du moins un camion pour embarquer la ferraille, en admettant qu'on le démolisse avant. Ça représentait de trop gros frais. Alors le wagon (un wagon de marchandises sur lequel était encore peint *hommes 40, chevaux en long 8*) continuait de défigurer notre horizon. Grand-père, vous pouvez pas savoir tout ce qu'il a pu raconter à papa à propos de ce wagon, comme quoi ça lui faisait honte pour sa fille et qu'on s'attendait à voir camper des romanos dans le jardin, tout ça. Si bien que papa se filait dans des trognes impossibles.

Bon, voilà qu'un après-midi, on chassait le piaf, avec grand-père. Une recette à lui. Ça s'opérait de la manière suivante : on prenait la porte d'été, en grillage, du poulailler, après avoir balayé un coin de neige. On soulevait la porte avec un bâton auquel on avait attaché une longue ficelle dont l'autre extrémité arrivait jusque dans la maison. Sous la porte inclinée, on plaçait des miettes de pain. Les moineaux du voisinage, au bout d'un moment, apercevant un coin balayé, se hasardaient et se glissaient sous la porte pour bouffer le pain. Quand il y en avait plusieurs, on tirait sec sur la ficelle, ça faisait choir le bâton, donc la porte, et parfois des piafs pas assez prestes restaient coincés sous le grillage ou j'allais les récupérer.

Bien sûr, j'avais pas le droit de sortir. Mais grand-père m'habillait chaudement et je faisais vite. Lui, il se serait bien gardé de mettre le nez dehors, vous pensez !

On avait déjà capturé trois moineaux auxquels grand-père avait tordu le cou d'un tour de main quand papa est arrivé à l'improviste, rapport à une grève qui venait de se déclencher chez Landmann-Jude. Ce foin, quand il m'a aperçu, remettant la béquille de bois pour soulever le grillage. La manière qu'il a houspillé grand-père, le traitant de criminel d'infanticide et je sais plus tout quoi encore !

— Vos conneries, il a dit, vous les faites faire par un gamin malade, vous êtes bien trop froussard pour risquer le nez dehors par ce froid, espèce de vieux débile !

Débile ! Là, il outrepassait nettement et grand-père a pas supporté. J'ai cru qu'il allait éventrer papa avec son vieux couteau Opinel. Il est devenu plus blanc que la neige et son regard ressemblait aux aiguilles de glace accrochées au cheneau.

Puis, a respiré profond afin de se décontracter un peu, donner de l'aisance à sa rage :

— Débile vous-même, mon pauvre Fernand, il a répondu. Moi, je m'attendais à tout car tout pouvait se produire.

— Vous n'avez que du jus de chique dans les veines, mon pauvre Fernand, quand je vois ma petite Élise marchée à un crevard de votre espèce, je prie le ciel pour qu'il se devienne veuve !

Et alors, vous savez pas ? Voilà grand-père qui se met à chercher autour de lui, comme s'il espérait trouver une arme. Il avise le jeu de cartes dont on s'était servi pour la « bataille ». C'était un jeu de 52 cartes, mais nous, on en retirait celles au-dessous des sept pour jouer. Ce voilà qu'il réunit les deux talons. Il tend le jeu à papa :

— Prouvez-moi que vous n'êtes pas une mauviette avant de me traiter de débile, Fernand, en déchirant ce jeu en deux !

Vous parlez papa : a grise mine qu'il s'est mis à faire. Il est pas baraqué de première, faut convenir. Il a jamais été porté sur les exercices physiques. Lui, c'est un bricoleur plutôt, si vous voyez ce que je veux dire ? Il s'intéresse plus au catalogue *Manufrance* qu'au journal *l'Équipe*.

— Quelle idée ! a-t-il murmuré.

— Essayez toujours, mon pauvre Fernand ! Vous vous dégonflez ?

— Allons, a soupiré papa, vous savez bien qu'il est impossible de déchirer 52 cartes.

— Mais bon Dieu de bois, essayez avant de dire que c'est impossible !

Papa a essayé. Il était tout gauche. Il attrapait ce paquet de cartes comme je sais pas quoi, sans même s'assurer une bonne prise. Ses efforts étaient si cocasses que je me suis mis à rigoler.

Mon rire, je pense, a dû le mortifier. Il a présenté le jeu à grand-père :

— Montrez-moi donc, vous qui êtes si malin !

C'est bien ce qu'espérait grand-père. Il a commencé par cracher dans ses mains. Après quoi il les a essuyées soigneusement après son pantalon de velours. Puis il a pris le paquet de cartes d'une certaine manière, et ses mains se trouvaient paume contre paume. Il a écarté les jambes pour bien se camper. Et alors il a poussé un drôle de rugissement. Sa figure est devenue violette sous la visière de sa casquette. Tout son corps tremblait. J'ai cru qu'il allait mourir. On voyait ses grosses veines bleues noircir comme du fer forgé. Et puis il a paru se fendre lui-même en deux et il y a eu un tronçon de jeu dans chacune de ses mains. Il a attendu un peu de pouvoir reprendre haleine. Ensuite, il a jeté les 104 morceaux de carton sur la table en criant :

De la part du débile, Fernand !

Logiquement, il avait droit à l'abdication de mon père, non ?

Il venait de lui faire toucher les deux épaules. Moi, je trouve quand on est vaincu, le mieux c'est de le reconnaître loyalement. Mais papa en avait sec d'être humilié de la sorte par un vieillard, et devant son petit garçon !

— Pff ! il a fait, évidemment : vous avez un truc !

Le grand-père en est resté abasourdi.

— Un truc ? il a répété.

— Vous croyez que je ne vous ai pas vu les déchirer en douze par petits paquets !

Pauvre vieux, j'oublierai jamais.

— Oh, le sacré bon Dieu de menteur ! il s'est exclamé. Un avorton me traiter de menteur ! Un type pas plus fort qu'une mouche malade ! Prétendre que j'ai triché, moi qui suis encore l'un des hommes les plus forts du monde !

Papa tenait le bon bout. Nier l'évidence, c'est un système qui vaut les autres. Prétendre que le noir est blanc n'est pas un mensonge, mais une prise de position, comme ils disent à la télé.

Alors il suffisait de nier que grand-père ait loyalement partagé en deux ce jeu de cartes pour que la chose s'en trouve comme annulée. En plus, il se payait le luxe, papa, de dire que c'était vraiment gaspiller l'argent que de sacrifier un jeu presque neuf pour une pitrerie.

Grand-père tremblait :

Bon, a-t-il déclaré tout de go, alors regardez bien, ensuite vous ne m'accuserez plus de tricherie.

— Quoi ? a demandé papa inquiet.

Le vieux a dit calmement :

— Je vais aller soulever le wagon dans le jardin !

Là, moi-même j'ai sauri. Un wagon pesant plusieurs tonnes, je sais pas si vous jugez. Il perdait l'esprit, grand-père.

Le voilà parti comme un dingue dans la neige, sans se soucier du froid. En pantoufles, vous m'entendez ? et sans même passer un manteau.

Je m'approche de la croisée pour assister au spectacle. Mais papa me rappelle :

— Louison, viens ici ! T'occupe pas de ce vieux fou !

— Mais papa, je veux voir.

— Qu'est-ce qu'il y a à voir ? Tu sais bien que cent hommes réunis ne pourraient pas faire broncher ce wagon d'un millimètre ! Si tu le regardes, ça va l'encourager et il attrapera la crève.

— Écoute, papa...

**Illustrations Tract**

— Ici, tout de suite !

C'était son honneur, quoi. Fallait obéir. Les hommes, c'est fou ce que la vanité les tourmente. Si je ne me soumettais pas, il allait m'en vouloir à mort, mon vieux. Jamais plus il me pardonnerait l'humiliation de grand-père.

Un bon moment s'est écoulé.

A la fin, grand-père est rentré. Il semblait avoir encore vieilli, et pourtant la chose m'aurait paru impossible un instant plus tôt. Il était plié en deux et sa respiration faisait un bruit ronflant.

— Vous avez vu ? il a demandé d'une voix sourde.

— Vu quoi ? a questionné hypocritement papa.

— Je l'ai soulevé, votre charognerie de wagon.

— Ah oui ?

— Comment, vous n'avez pas regardé ?

— Moi, les clowns, ça va un moment, a répondu mon père.

Le pauvre homme s'est alors tourné vers moi.

— Toi, au moins, t'as vu, Louison ?

— Papa n'a pas voulu que je regarde.

— Mais bon Dieu, je l'ai soulevé d'un mètre, ce putain de wagon ! Un bon mètre !

— Mais bien sûr, a dit papa avec enjouement.

Grand-père s'est approché de lui. Il a soupiré :

— Je suis navré de vous le dire devant cet enfant, Fernand, mais vous n'êtes qu'une charogne !

Après quoi il est monté se coucher. Il se déplaçait tout de travers parce qu'il s'était donné un tour de reins.

Le soir, il souffrait tellement que maman a dû appeler le médecin, et je sais pas comment le docteur Luhot a pu l'ausculter à travers tous ses tricots. Toujours est-il que, dès le lendemain, une pneumonie s'est déclarée. Y'a fallu l'emmener à l'hôpital où il est mort quatre jours plus tard. On avait prévenu mes parents de devoir se tenir prêts, et ils avaient emporté le complet gris foncé de grand-père, pour «après».

Maman a eu un chagrin fou. Papa était tout penaud, car il savait bien que sans cette stupide dispute... Il est devenu sombre. Il évitait de me regarder, et moi aussi d'ailleurs, parce qu'enfin, ses parents vaut mieux ne pas les accabler inutilement, moi je trouve ; après tout c'est des gens comme les autres. A travers sa douleur, maman fulminait contre l'hôpital, à cause de la montre de grand-père qu'on n'avait pas retrouvée. C'était une vieille montre de famille, en or, à remontoir. Grand-père la plaçait dans l'un de ses multiples gousset. Maman était outrée qu'on ait osé détrousser un vieil homme dans le coma. Elle a fait tout un cours à ses élèves sur l'honnêteté et tout ça, comme quoi la moralité disparaît et que la conscience humaine n'est plus ce qu'elle était.

Du temps a passé. Grand-père est devenu un souvenir qui revenait surtout à l'automne. On pensait à lui lorsqu'il faisait très froid.

Les souvenirs, c'est ce qui reste quand l'oubli vous a guéri d'un malheur. On s'est guéri de la mort de grand-père. D'ailleurs il est logique que les grands-pères meurent. Nous aussi nous mourrons un jour, non ? Dans longtemps.

On a fait réparer notre pavillon qui en avait besoin. Papa a eu un prêt par son cousin qui est quelque chose au Crédit Agricole. On a profité des travaux pour faire enlever cet ignoble wagon qui souillait notre jardin.

J'étais là quand la grosse grue est venue le pêcher comme dans ces appareils vitrés où on essaie d'attraper un poudrier, mais on ne peut puiser que quelques bonbons verts qui ont un goût chimique.

Oui, j'étais là.

Une fois le wagon en l'air, on aurait dit que notre jardin avait doublé de surface. A sa place il y avait une étendue de terre noire où grouillaient une flopée de vers et d'insectes dégueulasses.

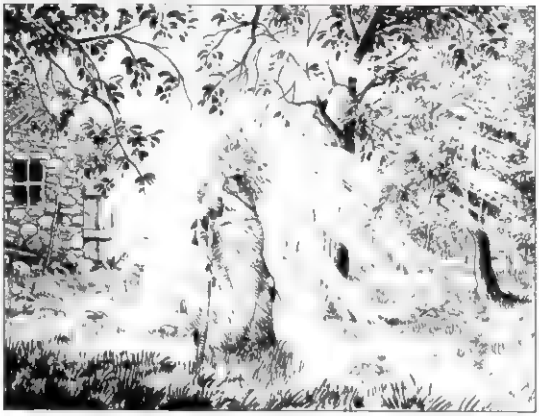
C'est alors que j'ai aperçu une espèce de petite bouse dorée. Je l'ai soulevée de la pointe de mon soulier, puis ramassée.

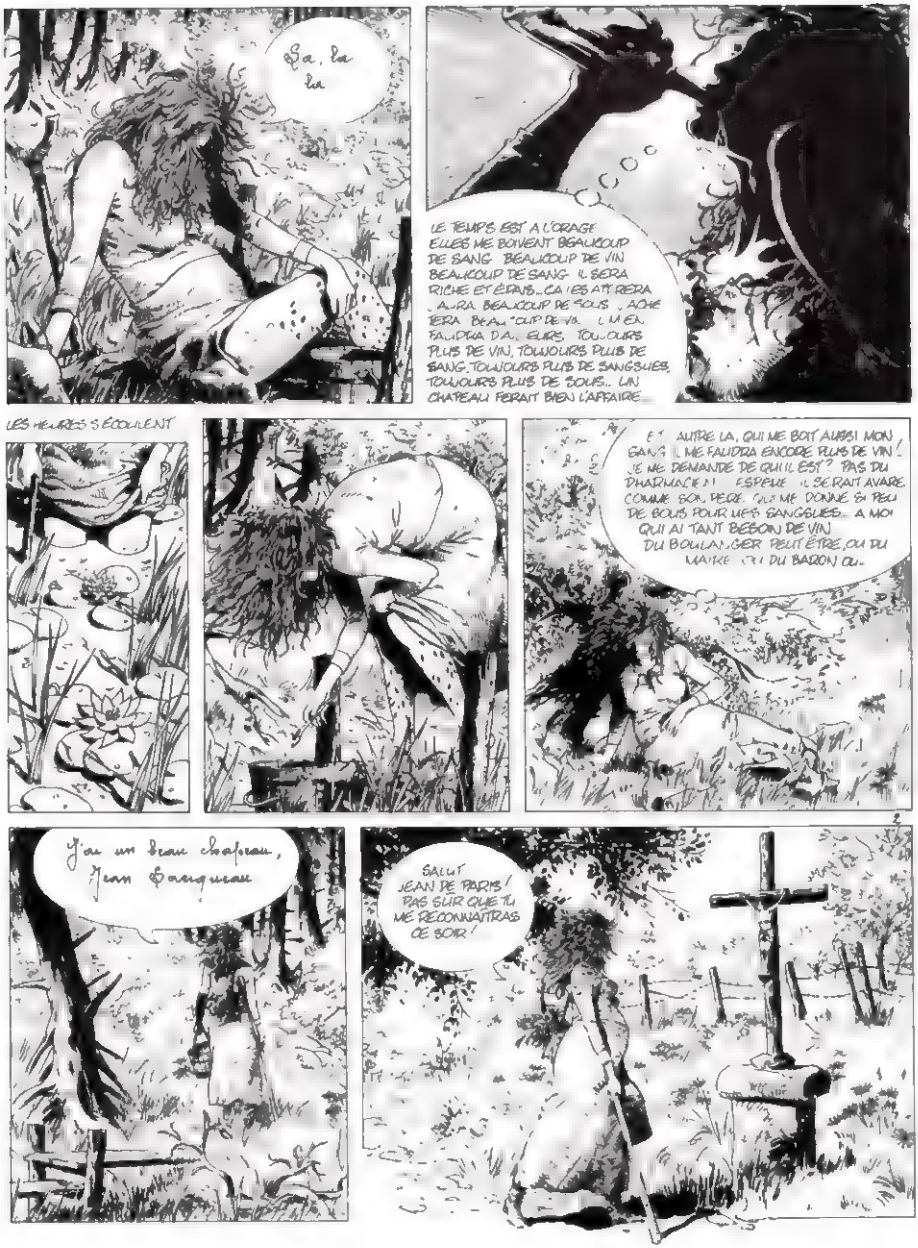
C'était la montre que grand-père avait perdue en soulevant le wagon.

J'ai un beau chapeau, Jean Sarigueau

# J.C. SERVAIS

# TENDRE VIOLETTE



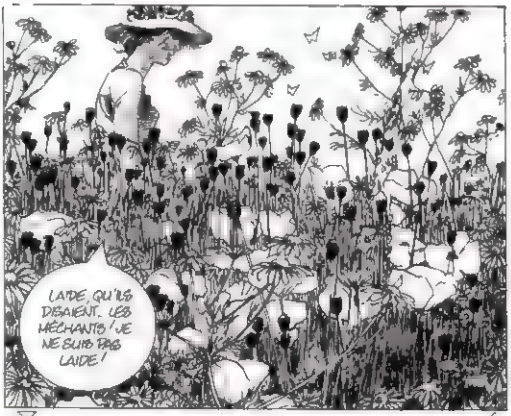

Ça, la la
LE TEMPS EST À L'ORAGE ELLES ME BOIVENT BEAUCOUP DE SANG BEAUCOUP DE VIN BEAUCOUP DE SANG IL SERA RICHE ET ÉPAIS... ÇA LES ATTIRERA AURA BEAUCOUP DE SOUS ACHETERA BEAUCOUP DE VIN ÇA M'EN FAUDRA DAVANTAGE TOUJOURS PLUS DE VIN, TOUJOURS PLUS DE SANG, TOUJOURS PLUS DE SANG SUBS, TOUJOURS PLUS DE SOUS... UN CHÂTEAU FERAIT BIEN L'AFFAIRE...
LES HEURES S'ÉCOULENT
ET AUTRE LÀ, QUI ME BOIT AUSSI MON SANG ! IL ME FAUDRA ENCORE PLUS DE VIN ! JE ME DEMANDE DE QUI IL EST ? PAS DU D'HAUTMONT ! J'ESPÈRE ! IL SERAIT AVARE COMME SON PÈRE. QUE ME DONNE SI PEU DE SOUS POUR MES SANGSUES... À MOI QUI AI TANT BESOIN DE VIN DU BOULANGER PEUT-ÊTRE, OU DU MAÎTRE ? OU DU BARON, OU...
J'ai un beau chapeau, Jean Sanguin
SALUT JEAN DE PARIS ! PAS SÛR QUE TU ME RECONNAISSES CE SOIR !

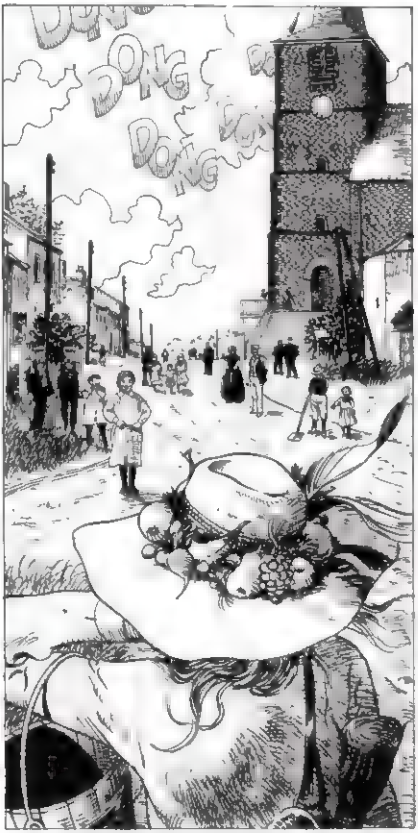
Mon chapeau a de jolies fleurettes, Jean Sarguette
ALORS, VIOLETTE ON PROMÈNE SA PROGÉNITURE ?
SALUT VIOLETTE TU EN AS DE BELLES BOSSES AUJOURD'HUI !
VIPÈRE !
CATIN SALOPE
FILLE DU DIABLE !
MANGEUSE D'HOMMES
SALUT LES COCUES !
J'ai un beau chapeau, Jean Sarguean.

Mon chapeau a de jolies plumettes
JULIEN DES COQUETTES ! A DIX HEURES DU MATIN.. AURIEZ VOUS DES INSOMNIES, TRÈS CHER ?..
BIEN DEVINÉ, MA BELLE. DES INSOMNIES DONT TU ES LA CAUSE ! OU TE CACHES-TU, CRUELLE ENFANT ? VOILÀ PLUS D'UNE SEMAINE QUE JE TE CHERCHE !
VOUS DEVRIEZ MIEUX CHERCHER, MONSEIGNEUR !
QUAND JE CONSIDÈRE L'EXISTENCE QUE TU MÈNES ET LA VIE QUE JE TAI QUE JE VOUS A PROPOSÉE. POURQUOI T'ENTÊTES-TU ?
LES OISEAUX DE LA FORÊT CHANTENT PEUT ÊTRE MIEUX QUE LES OISEAUX DE CHÂTEAU.. VOUS ME CONDUISEZ CHEZ LE PHARMACIEN ?
J'AI DE NOUVEAU BIEN MAL AUX JAMBES !
IL EST ÉVIDENT QUE VIVRE DANS UNE CABANE PLEINE DE COURANTS D'AIR, COURIR LES BOIS ET PÊCHER DES SANGSUES N'A JAMAIS GUÉRI UNE CRISE DE RHUMATISMES !..

FAIS VITE JE T'ATTENDS MA BELLE
NON, PAS AUJOURD'HUI J'AI A FAIRE UNE SURPRISE !
?!!
ELLES SONT VRAIMENT BELLES ET GROSSES À SOUHAIT... J'EN PRENDS 20 SOUS, CAR J'EN AI TRÈS BESOIN !...
DUVIEUSART PHARM
PAP
JOURNAUX PAPIERS PEINTS
DANS QUINZE JOURS, SANS FAUTE !

La la la


LAIDE, QU'ILS DISAIENT. LES MÉCHANTS ! JE NE SUIS PAS LAIDE !

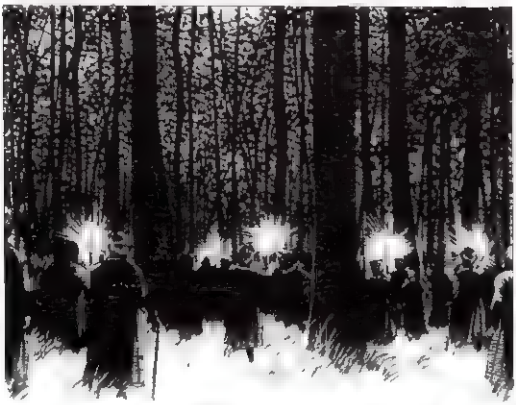

DONG
DONG

ET PUIS, AVEC CE CHAPEAU, ILS NE PEUVENT PAS NE PAS M'AIMER. CE CHAPEAU CRIERA LA VÉRITÉ SUR LES TOITS ELLE EST VRAIMENT BELLE, LA VIOLETTE ! C'EST UNE JUSTICE, CE CHAPEAU ET CETTE JUSTICE, JE L'AI PAYÉE DE MON SANG !

LA VIOLETTE SE RAMÈNE AVEC UN CHAPEAU ! LA VIOLETTE SE RAMÈNE AVEC UN CHAPEAU !

ON DIRAIT UN ANGE TOMBÉ DU CIEL !
ELLE PARAIT UNE DAME COMME DANS LES LIVRES !
IL NE FAUDRA PAS OUBLIER DE L'ARROSER !
NE PENCHE PAS TROP LA TÊTE, VIOLETTE !
L'AFE
RIDICULE ! UN VRAI POTAGER ! IL Y A MANGER POUR TROIS JOURS !
QUEL CARNAVAL ! IL NE LUI MANQUAIT PLUS QUE ÇA !
IL FAUT FÊTER ÇA ! C'EST UN GRAND JOUR ! OFFRE UNE BARRIQUE
AS-TU MA MIGNONNE !
ALLEZ, ENCORE FILLETTE, C'EST TA FÊTE AUJOURD'HUI !
BOIS VIOLETTE LA FILLETTE N'A JAMAIS TUÉ PERSONNE !
MERCI, LES GARS !

VENEZ BOIRE UN COUP À MA SANTÉ MES BELLES !..
DIABLESSE !
IL EST POUR MOI !
ALORS, JOLIETTE EN FORME ? ON T'A FAIT UNE BELLE FÊTE ! J'AI PAYÉ LE VIN, J'AI BIEN DROIT À UNE PETITE RÉCOMPENSE !
?!!
ALORS CAFETIER ! TU JEUX PLUS ? ET TOI BOULANGER ? ET TOI MAÎTRE ! C'EST PARCE QUE TA BOURGEOISE EST LÀ QUE T'OSES PAS ?



LES SAUVAGES TOUT NOUVEAUX NOUVEAUX ES MANTENANT

*Jean-Pierre Verheggen anime, à la radio belge, l'émission* Idem. *Il est aussi l'un des fondateurs de la collection TXT (Ed Bourgois), dans laquelle il a déjà publié, en 1978,* Le degré zorro de l'écriture, *et, tout récemment,* Divan le Terrible *(ou les aventures de Fraud Astaire). En préparation* · Çade alors!

# LE LAPIN DE REGIS FRANC EST-IL UN CHAUD LAPIN ?

**Régis Franc fait écrire là où tant d'autres ne font que faire parler, sémiologiser, disserter, "analyser". C'est là, comme disent les femmes, la petite différence et sa grande conséquence. D'où cette séquence con.**

C'est donc à propos de son lapin. A cause de son œil! Parce qu'il a un œil qui ne voit que c' qu'il veut bien. Ou rien! Un œil magn fique. Beau comme un gland. Langoureux et capotant comme un œil de beatnik retraité. Splendide! Du reste, les Nouveaux Romantiques en crèvent de jalousie et tentent, rageusement, de le lui piquer. De l'imiter. Bassement! A tout prix! Gonzague Saint-Bris, lui-même, n'en dort plus. Sinon très tard et épuisé par son guet, sa chasse mimétique, son affût, ses collets montés. Très tard et avec le secret espoir de se réveiller, un matin, avec ses mêmes superbes dents semblables à deux morceaux de sucre. Un matin! Pour pouvoir se prendre — enfin! — un petit café et être — enfin! — à la page!...

Mais Brisons-là!

La question est : est-ce l'œil d'un chaud lapin, oui ou non? Chasseur ou pas? Ou mieux : son lapin comment se défend-il sur ce terrain? Chaudement? Pas mal ou pas du tout?

Même si son oreille unique (— à moins que ce ne soient deux oreilles collées parallèles! —) ressemble à une longue queue passée à l'amidon. Ou à une aile d'avion prête, à tout moment, à s'enfoncer dans la moitié du ciel. Même s'il a une grande bouche et elle — mais l'anticipe déjà! — un tout petit trou de balle.

(— Elle, c'est la femme fatale. La poule du train international d'Istambul. La poule qui a des dents et qui parle en riant. C'est l'enjôleuse. La tueuse. On l'apprendra! La poison d'or. Une folle de son corps. Elle est terrible! Elle a — comment dire? — un baisophage pas possible. Elle entre dans sa vie au sortir d'une galerie. (C'est normal pour un lapin!). Juste à la fin d'un tunnel. En revenant sûrement du petit coin. Vous avez compris : c'est un thriller sexuel! —)

Même s'il sait jouer à merveille de son côté Larbaud un peu vulgaire. Même s'il s'efforce de singer la vacuité des superbes gigolos des Orient-Express. De poser! (En réalité il sert des fesses!) Même quand il passe à la casserole. (C'est le stress!). Qu'il pense qu'elle va le tuer, que c'est le vice — comme on dit le tango — renversé. Même s'il fait semblant de faire le glouton avec le croupion de l'hystéro mal baisée...

Alors quoi? Son lapin à Franc, c'est oui ou c'est non? C'est quoi? Eh bien, au fond, c'est ça! C'est — littéralement — *le lapin qu'il a posé dans le fond fantasmatique de nos pantalons!* C'est l'attrape-mich-gaud! Le coup bas! C'est comme un rendez-vous manqué. Ou toujours et encore différé. C'est pour nous faire marcher. Par exemple, dans *Le voyage* (1). C'est de ce livre que je causais. C'est Jason. Partons-en! Il va en Pologne, c'est-à-dire, comme le dit Jarry, nulle part! Il va, en principe, à Varsovie, en français dans l' texte, voir Sonia. C'est tout le temps comme ça avec l'Inconscient. C'est constamment nulle part. Comme constamment dans l' noir. Il va donc à Varsovie — revoir sa vie — retrouver une ancienne conquête qui se marie là-bas. Dans le froid. « — Sonia... Ah La La! ce que je l'ai aimée, celle-là... — .

Ça y est, on croit, rien qu'à entendre cela, que Jason en est à sa énnième conquête de toison pubienne! Qu'il passe de l'une à l'autre comme rien. Que c'est l'Argonaute de tous les vagins. Y compris des plus frigides! ERREUR!

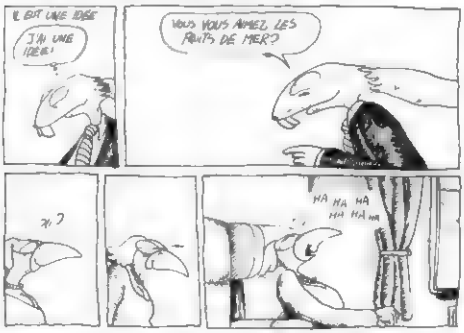
Il est timide. Elle est assise. Elle le met immédiatement au parfum. C est une femme libre qui sait être abordée par quelqu'un. Une femme libre et en mouvement. Comme ses Sœurs. Elle connaît un bout de psychanalyse. On le verra. Elle connaît même par cœur le bout de son père fondateur! — mais j'anticipe encore! —.

Le type — Jason donc — il ne pipe pas un mot mais quand ses bas nylon coulissent, reglissent et qu'il aperçoit son entre-cuisses, tout de suite, ça lui flippe. Il comprend qu'il est aussi dans un thriller pornographique et pour lui, croit-on, c'est parti. Il perd ses complexes.

# LES BANDES DESSINEES DE JEAN-PIERRE VERHEGGEN

# LE LAPIN DE REGIS FRANC EST-IL UN CHAUD LAPIN ?

Il desserre les fesses. Il ose. Il propose. Mais obnubilé par la chose — la moule de la poule! — il s'embarrasse en pensée dans une bourde avec des palourdes et son imaginaire d'enfance téléscopant sa mémoire immédiate d'adulte, il lui parle du fruit de mer de ses entrail-

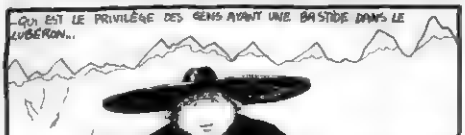



les qu'il encule d'avance par son priape. « — HA HA HA HA — » dit-elle, en ne répondant rien. Il déraille. C'est la fin. C'est le coup du lapin. C'est fini. Oui?

Non! pas du tout! Elle aime beaucoup les fruits terroviaires défendus et elle le trouve très chou. Très touchant. Très bandant. Très tout. Très bien. Très frais. Très rigolo. Ça y est! on le sent, il va bientôt sortir son truc d'autre part que d' son chapeau Tu parles! ce serait trop beau. C'est tout vu. C'est, comme dit Denis Roche de ses poèmes, le *poil interrompu!*

Pourtant c'est pas faute qu'on ne lui mette en main toutes les ficelilités freudiennes, lacaniennes, modernes! Qu'on n'intervienne pas pour rectifier l'approche grosso modo qu'il en a. Tu comprends mon lapin? Freud a un gros accent latino-américain. Une grosse auto. Un gros regard de bon chien et il arrête, sans siffler, les gros trains, rien qu'en criant halta! Tu me suis cette fois? Non? Bon!

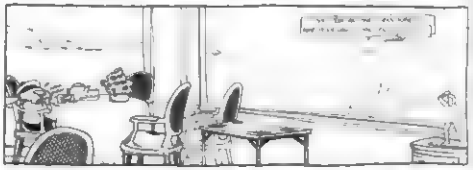
Recommençons! Freud est un cochon! Tu ne me suis toujours pas? C'est louf! Il a pourtant des chaussures en pécari! En cochon sauvage quoi! Ça va? Non? Continuons! Freud est Sade. Mais si! Mais si! Il a une bastide dans le Lubéron! Qu'est-ce qu'il te faut de plus?



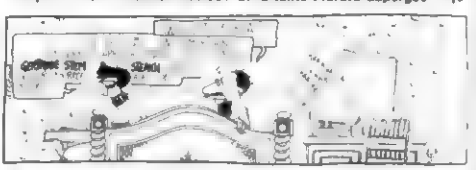

La position en cunnilingus? Tu ne devines pas? C'est pour remonter jusqu'à la racine lapine de ton phallus! Certes Freud peut se tromper C'est sûr et certain. La preuve! contrairement à ce qu'il pense, Fraulein, quand elle fait ça, ne garde pas nécessairement, son petit slip à la main La preuve! on en est à la septième fois et son petit slip on le voit bien en évidence sur les coussins du compartiment C'est vrai

mon lapin! mais tout ça, c'est pour te frayer le chemin, tu comprends? Même Franc y met du sien « — Le train — dit-il — le train arrêté, c'est pas un vach'te de symbole ça! Et arrêté où? Hein! Dans une plaine désertique au bord de la mer? Et vous croyez que c'est gratuit tout ça? Hein! — ». Tu comprends, c'est pour ton bien! La poule, en sus, pourquoi elle n'enlève pas ses plumes quand elle se met à poils! Et si le lapin est une poule mouillée, la poule de luxe, en vérité, elle est dans un rapport anal auto-lesbien! Tu comprends, c'est pour que tu commences à lever l' voile? Et à la fin, qui c'est qui fait sauter le train? La main d' ma sœur? Qui c'est qui pousse sur le détonateur? Le vengeur masqué! Tu commences à réaliser?

Il faudrait que tu y mettes un peu de bonne volonté! Il le faut, tu sais! sinon tu vas finir comme Marcel! Tu t'as vu Marcel dans le début des *Nouvelles histoires* (2)? Obligé de se tremper des tonnes de son biscuit préféré pour se revoir se faire montrer le machin! Contraint de



s'inonder la jeune bouche de tart! Obligé de glandouiller! A rechercher le temps qu'il a perdu! Pourtant c'est pas faute non plus qu'on n'ait cherché à lui réactiver le jus! Qu'on ne lui en ait mis plein la vue! Plein de traces! « — C'EST GRATUIT ÇA! HEIN? — ». La victoire de Samothrace et son profil couillu tout plein? Marinella, qu'ils chantent, qu'elle pisse et fait caca? La jument alezane qui s'enfonce dans le bois? Est-ce que c'est banal ça banane? Je te le demande! Est-ce que c'est pas le cheval du petit Hans? Et Françoise Sagan, la servante qui renvoie direct à Gertrude Stein qui couchait dans un autre bouquin avec Toulouse-Lautrec? Et la tante Aurore aspergée — je




dis bien! — de flotte parfumée? De goutte de rosée « Soir de Paris »! C'est pas du tout cuit? Et le petit col marin qui tripote ses petites culottes? Et le dessin qui prouve — enfin! — que quand tu étais petit, tu en avais deux : d'oreilles! Hein? que tu pouvais parfaitement entendre! Ah! c'est malin! c'est malin! Tu vas terminer comme Marcel! Complètement déprimé! Effondré! Dans les choux! Le moral au plus bas! Rêvant juste de prouster encore dans la sole de ton surmoi! Lessivé! Tout! Complètement démoralisé! Plein de manques! Foutu! Pourtant ce n'est pas faute qu'on ne l'ait prévenu, lui non plus! Ah Marcel! Ah si Marcel s'était couché de bonne heure en lisant Pénis Franc! Ah qu'est-ce qu'il aurait pu abréger son fastidieux travail d'écrivain! Qu'est-ce qu'il aurait pu noter, simplement, en un tour de main : « — longtemps je me suis couché de bonheur! Merci Régis Franc tireur! — ».

**J.-P. V.**

(1) *Régis Franc* : Le voyage - Charlie mensuel nos 96 à 105, déc.76/oct. 77.

(2) *Régis Franc* - Nouvelles histoires *(Ed. Dargaud, Coll. Pilote).*

# MODE D'EMPLOI

Venez là qu'on vous dise.

(A SUIVRE). Chic et bon genre. Culture et tout. Au début, un peu sévère ?

Aussi Mougin (Rédac-chef), Plateau (Directeur), Gérard (Directeur), Pollet (Directeur) nous disent : Faites un truc.

Depuis, au sommaire, « les pages d'humour de Franquin-Delporte ». Erreur : Binet-Cabu-DeSmet-FMurr-Goossens-Gotlib-Haussman-Jamm etc. Que des bons. Une directive : PAS SÉRIEUX. Contrepoids à la contreculture. Vocation d'anodin.

Réactions : Pas mal mais. Binet ah oui très bon mais. Textes excellents mais. Mais, mais un peu léger tout ça. Mais un peu court jeune homme.

Nous : C'est exprès. Un max de choses dans peu d'espace. Un crobard, dix lignes vite fait vite lu. Eux : Trop vite lu. Manque de poids. Nous : Donnez-nous plus de pages. Eux : Impensable. Crise du papier. Abondance des matières. Restrictions.

Alors on statu quose et on ne fait rien d'autre. En attendant qu'ils nous virent, voilà comme ils ont demandé : notre truc.

YDAF

DESSIN DE LEDRUHE / SCÉN. Y. DELPORTE

YDAF
AINSI PARLA LE SEIGNEUR JE SÉPARERAI EN DEUX LES EAUX DE LA MER ROUGE, AINSI TON PEUPLE POURRA TRAVERSER À PIED SEC !
SI QUELQU'UN, FORT DE SA FOI A CONFIANCE EN LA PAROLE DU SEIGNEUR ET DÉSIRE ME SUIVRE, QU'IL LE DISE !
Camille le Camé
MAIS NON, ÇA VEUT PAS DIRE : "OVERDOSE".
ÇA VEUT DIRE : "ODETTE"... LA VOISINE DU DESSOUS !
Cabu

# DEUÉCE AU RENDEZ-VOUS

IL Y A PARFOIS D'ÉTRANGES CLIENTS AU "RENDEZ-VOUS DU CIEL"...

FANTASTIQUE! IL A ENCORE RÉUSSI

DIXIÈME NON PARTA... HARENG DE BALTIQUE

PAR LES SIX LUNES BLEUES! IL A CHANGÉ MA BIBINE DE VICCHY EN CULCUL DE SIRIUS !!

INOUÏ!

INCROYABLE!

ÉCOUTE, MON PETIT VIEUX, ARRÊTE TES BLAGUES À LA CON!... CEUX QUI VEULENT BOIRE DE LA CULCUL DE SIRIUS, Y N'ONT QU'À SE LA PAYER !!!

BOH! C'ÉTAIT JUSTE UN TRUC COMME ÇA EN PASSANT...

POLICE INTERGALACTIQUE! BRIGADE DES EUPHORISANTS!

QUE PERSONNE NE BOUGE! ON PASSE À LA FOUILLE...

EUH... ÉCOUTEZ... C'EST UNE CLIENTÈLE SANS HISTOIRE, ICI... RIEN QUE DES ROUTIERS ET...

DU CIEL

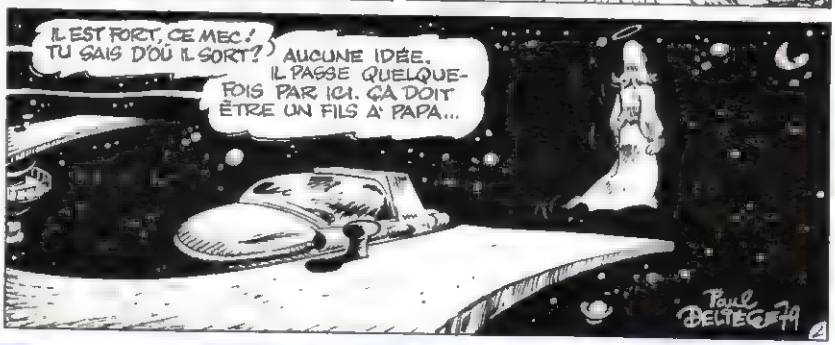
CANABIS
& Cie

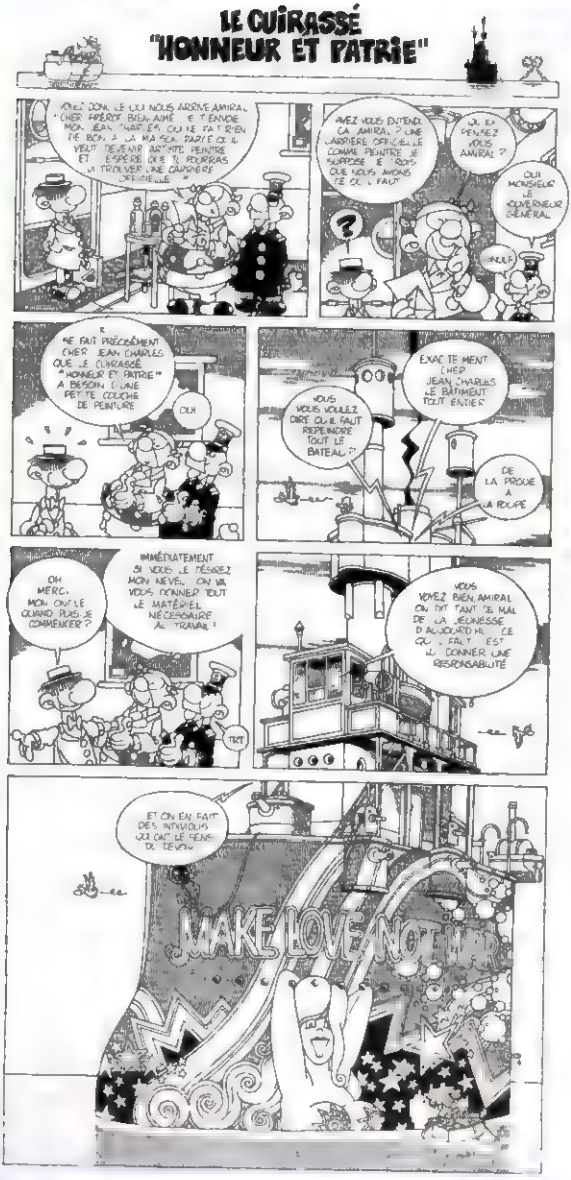
...ET ILS SONT SYMPAS, JE SAIS ! ET MON CUL AUSSI !! ET ÇA, C'EST DU SUCRE D'ORGE, PEUT-ÊTRE ?
MA DÉFONCE DE VALIUM LA DOUCE ! JE SUIS FOUTU !!

C'EST EXACT. C'EST DU SUCRE D'ORGE. VOUS POUVEZ GOÛTER.

C'EST DU SUCRE D'ORGE.

ÇA VA POUR CETTE FOIS ! MAIS FAITES PAS LES MARIOLES, ON VOUS TIENT A L'ŒIL !!


IL EST FORT, CE MEC ! TU SAIS D'OÙ IL SORT ?
AUCUNE IDÉE. IL PASSE QUELQUE-FOIS PAR ICI. ÇA DOIT ÊTRE UN FILS À PAPA...
Paul DELTEC 79


LE CUIRASSÉ
"HONNEUR ET PATRIE"
CHER JEAN CHARLES QUE LE CUIRASSÉ "HONNEUR ET PATRIE" A BESOIN D'UNE PETITE COUCHE DE PEINTURE
OUI
EXACTEMENT CHER JEAN CHARLES LE BÂTIMENT TOUT ENTIER
VOUS VOULEZ DIRE QU'IL FAUT REPEINDRE TOUT LE BATEAU ?
DE LA PROUE À LA POUPE
OH MERCI, MON CHEF QUAND PUIS-JE COMMENCER ?
IMMÉDIATEMENT SI VOUS LE DÉSIREZ MON NEVEU. ON VA VOUS DONNER TOUT LE MATÉRIEL NÉCESSAIRE AU TRAVAIL !
VOUS VOYEZ BIEN AMIRAL ON N'Y TANT LE MAL DE LA JEUNESSE D'AUJOURD'HUI CE QU'IL FAUT EST LUI DONNER UNE RESPONSABILITÉ
ET ON EN FAIT DES INTELLOS QUI CAUSENT LE FRANÇAIS
MAKE LOVE NOT WAR

C'EST GENTIL, OEDIPE, D'AVOIR PENSÉ À LA FÊTE DES MÈRES

LES GATEAUX POUR L'APÉRITIF COUPENT L'APPETIT !
SI QUELQU'UN PENSE QUE LES GATEAUX POUR L'APÉRITIF NE COUPENT PAS L'APPETIT QU'IL LE DISE !

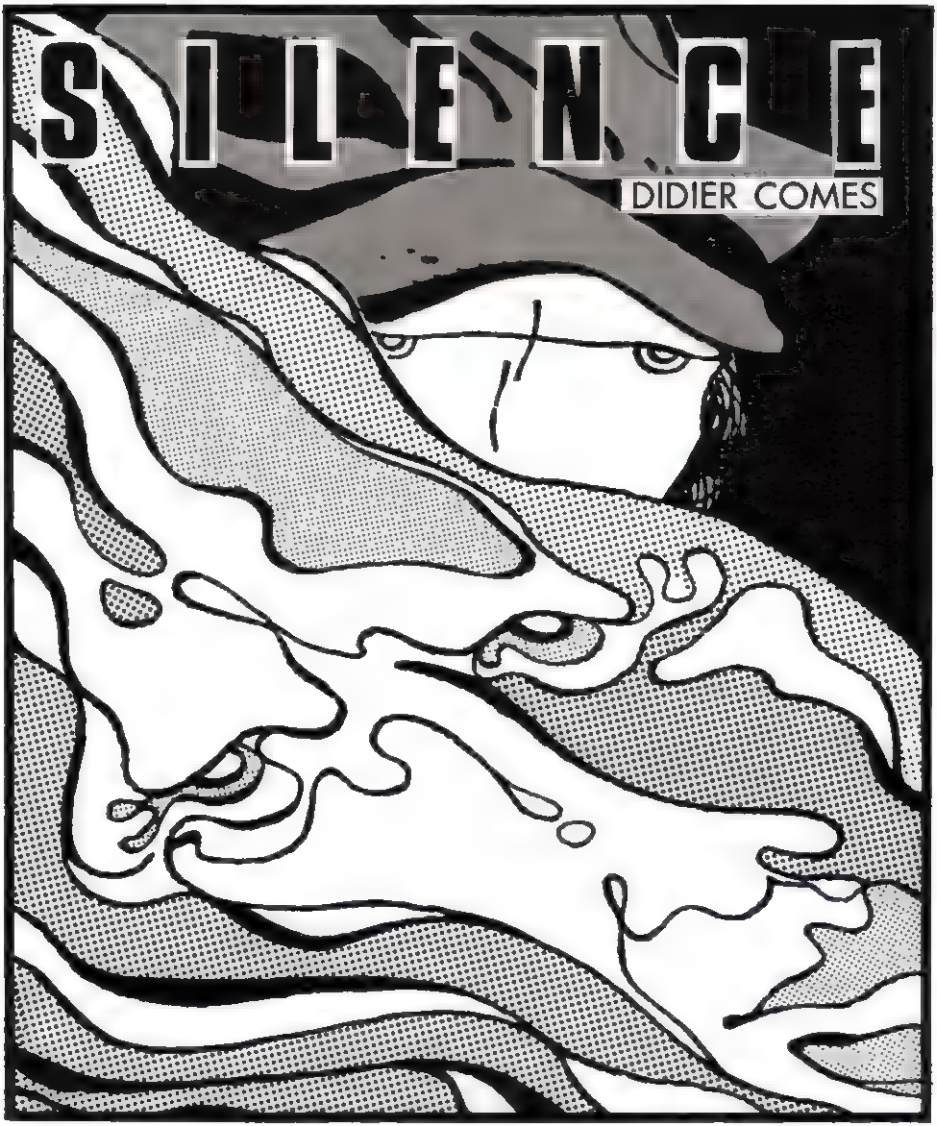
Une famille se composait d'un père, d'une mère et de sept fils, dont le plus petit était aussi le plus futé. Quoiqu'il fût haut comme au moins trois pommes, on l'appelait Poucet. Une nuit, le père se réveilla d'un mauvais rêve et entendit chuchoter dans la chambre à côté. Le Poucet disait à ses frères : « Demain, nous irons au bois avec les vieux, et nous les y perdrons en quelque endroit oublié ! » Sur la pointe des pieds, le père sortit et s'alla remplir les poches de cailloux blancs ramassés dans la courette. Le matin, toute cette petite troupe s'en alla dans la forêt pleine d'oiseaux. Arrivent les promeneurs en une clairière perdue sentant bon le champignon. Les parents, fatigués, s'assoient sur une souche moussue et les garçons s'en vont gambader plus loin, toujours plus loin, les laissant là, tout seuls... Le jour s'efface doucement et les halliers deviennent hostiles. Mais l'homme dit à la femme : « Ne crains rien. Vois : à l'aller, j'ai semé ces cailloux blancs tout au long du chemin. » Ainsi, en suivant cette piste, ils arrivent à joindre la maison alors que la nuit s'installe peu à peu. Après ce coup manqué, les sept frères entraînent à nouveau leurs parents dans les futaies, mais par d'autres sentiers. Le père, cette fois, en lieu de cailloux, s'est pourvu en morceaux de pain. Les mauvais enfants les quittent bientôt en un lieu plus désolé encore que l'autre. Aussitôt, les abandonnés s'apprêtent à suivre la piste de pain, semée tantôt dès le départ, mais de croûtons, ni de mie, point ! Les oiseaux ont tout picoré. Comme la nuit tombe, ils s'affolent bien un peu. Les chouettes huent et passent sans bruit. Des frôlements inquiétants agitent les broussailles. Et nul ne sut pour suivre ce qu'il advint des égarés...

René Hausman

CETTE RECHERCHE DE FORMES NOUVELLES EST UNE TENTATIVE POUR LIBÉRER LA BANDE DESSINÉE DU GHETTO EN CASSANT LES FORMES NARRATIVES. CAR, QUAND MÊME, LA SUPERSTRUCTURE IDÉOLOGIQUE N'A PAS D'AUTONOMIE RÉELLE PAR RAPPORT À L'INFRASTRUCTURE, ET SI CHAQUE PLANCHE EST APPUYÉE SUR LA PRÉCÉDENTE ET APPELLE LA SUIVANTE, IL SUBSISTE ENTRE ELLES UNE FORTE RELATION D'INCERTITUDE, DUE À L'OSMOSE ENTRE DEUX CATÉGORIES ANTITHÉTIQUES DE NOTRE PENSÉE OCCIDENTALE, L'INSTANT ET LE PROCESSUS, CE QUI DONNE UNE CONNIVENCE AVEC LES ÉLÉMENTS LES MOINS PERCEPTIBLES D'UN RÉEL TOUT EN FACETTES OÙ L'IMAGINAIRE S'ARTICULE SUR LES CONCEPTS DE DÉSŒUVREMENT OU DE FRAGMENT, CAR IL S'AGIT DE LA BANDE DESSINÉE COMME PRODUCTION DE SA PROPRE THÉORIE OU DE LA THÉORIE SE PENSANT COMME BANDE DESSINÉE...

OUAIS. MAIS ÇA NE SE VEND PLUS TRÈS BIEN, LES HISTOIRES DE CUL ...

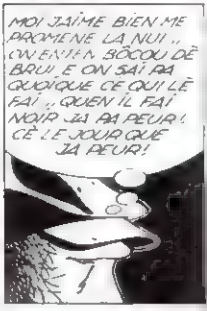
YDAF




**CHAPITRE III : LE SANG DES GITANS**

**Rien ne semble devoir troubler la vie calme des paysans de Beausonge. Pourtant, dans le secret de leurs antres, rebouteux et sorciers s'affrontent à coups de maléfices. Au moment où Silence, le muet, pénètre dans la grange interdite, " la Sorcière ", celle dont tous ont oublié jusqu'au nom, vient de jeter un sort à Abel Mauvy, chez qui est placé Silence. Frappé de maux de tête, le fermier fait appel à " la Mouche ", le rival de " la Sorcière ". Mais cette dernière a donné à Silence un rendez-vous secret, pour lui faire d'importantes révélations.**

HEUREUSEMENT QUE LE MAÎTE IL VA DORMI TÔT COMME ÇA J'A PAS DU ATENDRE TRO LONTEMPS POUR SORTIR!

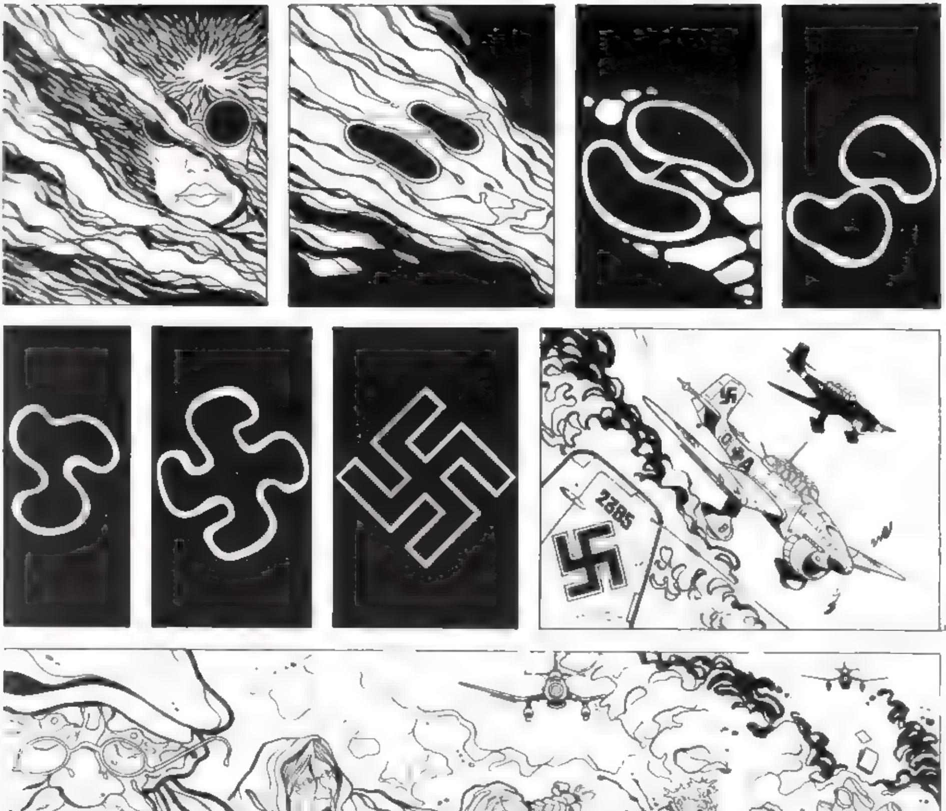

MOI J'AIME BIEN ME PROMENE LA NUIT, ON ENTEN BÔCOU DE BRUIT E ON SAIT PAS QUOÏQUE CE QUI LE FAÏ, QUEN IL FAÏ NOIR J'A PAS PEUR! CE LE JOUR QUE J'A PEUR!

A VOÏLA LA MAÏSON DE LA SORCIÈRE!... JESPER QUELLE AURA PAS MANGE TOU LE GATÔ!

PAS BESOIN DE FRAPPER SILENCE, ENTRE!

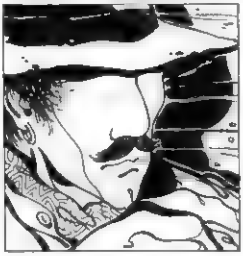
SILENCE
QUE TU
JE T'AI
DE LA LUMIÈRE...
JE N'EN AI
PLUS BESOIN!
JE T'AVAIS
PROMIS UNE
SURPRISE...
REGARDE,
C'EST POUR
TOI
... MÈ...
CE NE PA
DU GATO!
C'EST UN GRAND
COQUILLAGE. METS
LE CONTRE TON
OREILLE ET
ÉCOUTE.
...CE QUE TU
ENTENDS C'EST LE
BRUIT DE LA MER...
LE BRUIT DES
VAGUES!
CÈ MERVELLIEU QUE LA
MER ELLE E LA DEDAN
ME... JE CONPREN PA
COMEN S'QUELLE FAI
POUR PA COULER
DEHOR?
IL EST A TOI DESORMAIS
MAIS TU DEVRAS LE LAISSER
IC... CAR RAPPELLE TOI:
PERSONNE NE DOIT
SAVOIR QUE NOUS
NOUS CONNAISSONS
...C'EST ENCORE
TROP TÔT!

MAIS POUR NOUS, LES TEMPS SONT VENUS !... TU AS REMARQUÉ QUE MALGRÉ MES YEUX MORTS JE SEMBLE "VOIR" CERTAINES CHOSES ! AINSI TA PRÉSENCE DANS LA GRANGE OU TON ARRIVÉE ICI... C'EST EXACT, MA CÉCITÉ M'A AMENÉE À DÉVELOPPER DES POUVOIRS QUE JE POSSÉDAIS À L'ÉTAT LATENT !
TOI AUSSI, TU AS DES POUVOIRS BIEN QUE TU N'EN SOIS PAS CONSCIENT !... ET CES POUVOIRS, JE VAIS M'EFFORCER DE TE LES RÉVÉLER ET SURTOUT, DE LES AMPLIFIER !... JE VEUX CHASSER LES BRUMES QUI OBSCURCISSENT TON ESPRIT !
... SILENCE !... L'IDIOT DU VILLAGE... TOI DONT ILS SE MOQUENT... TOI QU'ILS EXPLOITENT... JE VEUX QUE TU DEVIENNES UN PERSONNAGE REDOUTABLE... CRAINT ET REDOUTÉ POUR SA PUISSANCE... COMME JE LE SUIS MOI-MÊME !
IL FAUT QUE JE TE FASSE COMPRENDRE POURQUOI TOUT CECI EST NÉCESSAIRE ET QUELS SONT LES LIENS QUI NOUS UNISSENT TOI ET MOI : DES LIENS DE HAINE !
UNE HAINE COMMUNE POUR LES HABITANTS DE CE VILLAGE QUI NOUS ONT TANT FAIT SOUFFRIR !
MÈ QUÈ CE QUELLE RACONT ?... É DABOR CÈ QUOI LA HÈNE ?
POUR OUVRIR LES PORTES DE L'OUBLI ET DE LA VIE, JE DOIS UTILISER CERTAINES CLEFS... SOIS SANS CRAINTE JE SUIS TON AMIE. FAIS-MOI CONFIANCE. JE NE TE VEUX AUCUN MAL !
TIENS, BOIS, C'EST UN PEU AMER. MAIS FORCE-TOI À LE BOIRE TOUT. CE SONT DES EXTRAITS DE PLANTES ET DE CHAMPIGNONS MÉLANGÉS À UN PEU DE LAIT ET DE MIEL !
BOUATCH !... CÈ MÔVAI... JAIME MIEU LE CACAO !
MÈ QUÈ CE QUE JA ?... TOUT CÈT FUMÉE QUI SEN MAL... BOUATCH ! JE DEVIEN MALATE !

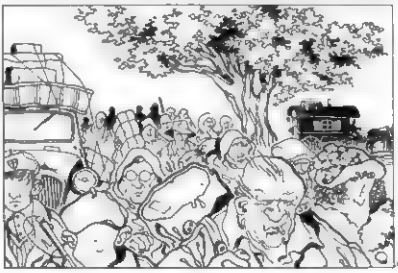

2385
"NOUS SOMMES EN MAI 1940 .. C'EST LA GUERRE ! LES TROUPES ALLEMANDES ENVAHISSENT LA BELGIQUE . LES ROUTES SE COUVRENT DE CIVILS EN FUITE QUE PARFOIS LES SINISTRES AVIONS A CROIX NOIRE N'HÉSITENT PAS A MITRAILLER ! "
"SURPRIS AU COURS D'UNE TOURNÉE GEORGIO ET MOI SUR NOTRE DERNIÈRE FUYONS PAREILLEMENT L'AVANCE ALLEMANDE CAR LES ALLEMANDS PLUS ENCORE QUE LES AUTRES GADJOS N'AIMENT PAS LES TZIGANES..

"JE M'APPELLE SARA ET LUI C'EST GEORGIO : **MON HOMME !**... NOUS SOMMES DES TZIGANES. NOUS AVONS CHOISI D'ÊTRE DES SALTIMBANQUES AUSSI ERRONS NOUS PAR LES ROUTES AVEC NOTRE PETIT THÉÂTRE AMBULANT. POUR VIVRE NOUS DONNONS DES REPRÉSENTATIONS DANS LES VILLAGES QUE NOUS TRAVERSONS !..

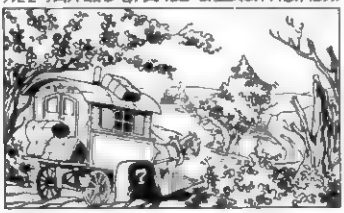
"GEORGIO TROUVAIT QUE LE DANGER ÉTAIT TROP GRAND SUR CES ROUTES ENCOMBRÉES.



"C'EST POURQUOI, DÈS QUE CELA A ÉTÉ POSSIBLE NOUS AVONS QUITTÉ LES ROUTES PRINCIPALES.



"NOUS IGNORIONS QU'EN NOUS FAISANT EMPRUNTER CES PETITS CHEMINS DE LA CAMPAGNE ARDENNAISE, LE DESTIN NOUS FIXAIT RENDEZ-VOUS AVEC UNE SOUFFRANCE BIEN PLUS GRANDE QUE CELLE DONNÉE PAR LES GRANDS OISEAUX NOIRS !..



"BEAUSONGE !... IL MÉRITAIT BIEN SON NOM CE PETIT VILLAGE PAISIBLE. TOUT Y ÉTAIT CALME. COMME SI CE QUI SE PASSAIT SUR LES ROUTES NON LOIN DE LÀ NE LE CONCERNAIT PAS !...

"CE FUT CELA SANS DOUTE QUI DÉCIDA GEORGIO À S'ARRÊTER ET À DEMANDER À UN VIEILLARD OÙ TROUVER UN PRÉ POUR Y PASSER LA NUIT.

"À NOTRE GRAND ÉTONNEMENT CAR C'ÉTAIT TOUT À FAIT INHABITUEL L'HOMME PROPOSA SA GRANGE POUR ABRITER LA DERNIÈRE

ÉTAIT INDÉCIS ,,CETTE
ON LUI PARAISSAIT
MAIS L'ARRIVÉE ÉVEN-
DES ALLEMANDS DANS
PRÉFÉRER
LA DERVINE ET IL
L'OFFRE DU GADJO!,,
"LA GRANGE ÉTAIT SPACIEUSE ET CONTENAIT NOTAMMENT UNE PETITE SCÈNE
ET DES SIÈGES CAR ELLE SERVAIT OCCASIONNELLEMENT DE SALLE DES FÊTES
JE LA RECONNAIS!... C'EST LA GRANGE DE TOINE : LA GRANGE INTERDITE!
AUSSI, MALGRÉ NOTRE FATIGUE; AVONS-NOUS DÉCIDÉ DE DONNER UNE REPRÉSENTATION DU SPECTACLE CE SOIR-LÀ!
"LE SPECTACLE FUT UN SUCCÈS, QUASI TOUT LE VILLAGE ÉTAIT LÀ! À PART LES JEUNES HOMMES QUI EUX, ÉTAIENT PARTIS MOBILISÉS POUR FAIRE LA GUERRE!,,
"REGARDE BIEN CETTE JEUNE FEMME ELLE VA AVOIR UNE GRANDE IMPORTANCE DANS NOTRE DESTINÉE!,,

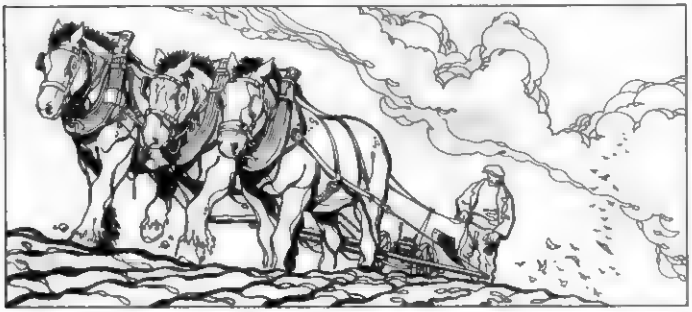
ELLE S'APPELLE VIOLANTE. ELLE EST TRÈS BELLE ET... C'EST TOUT.

"APRÈS LA REPRÉSENTATION, LE FERMIER EST VENU NOUS TROUVER, ET NOUS AVONS COMPRIS POURQUOI IL NOUS AVAIT ACCUEILLIS SI FACILEMENT DANS SA GRANGE. EN EFFET, À CAUSE DE LA MOBILISATION, LE VILLAGE SOUFFRAIT DE L'ABSENCE DES HOMMES JEUNES ET LES TRAVAUX DES CHAMPS PRENAIENT BEAUCOUP DE RETARD !..."

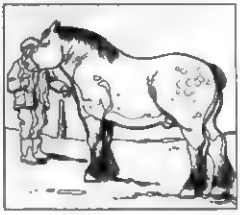
IL NOUS OFFRIT DE RESTER CHEZ LUI : NOUS POURRIONS VIVRE DANS LA GRANGE ET GEORGIO TRAVAILLERAIT DANS LES FERMES ET DE TEMPS EN TEMPS NOUS DONNERIONS DES SPECTACLES POUR LES VILLAGEOIS...

"GEORGIO MARQUA SON ACCORD, ESTIMANT PLUS PRUDENT D'ATTENDRE QUE LA SITUATION SE CLARIFIE AVANT DE REPRENDRE LA ROUTE !..."

"ET C'EST AINSI QUE COMMENÇA POUR NOUS UNE NOUVELLE VIE. NOUS ETIONS DEVENUS DES HABITANTS PROVISOIRES DE BEAUSOLEIL."



"LE TRAVAIL DANS LES CHAMPS N'ÉTAIT PAS TROP DÉSAGRÉABLE POUR GEORGIO, CAR COMME TOUT VRAI TZIGANE, IL CONNAISSAIT ET AIMAIT BEAUCOUP LES CHEVAUX !..."



"QUANT À MOI, J'AIDAIS DE MON MIEUX LES VILLAGEOIS DANS LEURS TÂCHES JOURNALIÈRES. MAIS BIENTÔT, ON ME DEMANDA DE DONNER AUX TAROTS OU LE PENDULE DES NOUVELLES DES SOLDATS ABSENTS !..."

"JE N'AVAIS JAMAIS ÉTÉ UNE "DRABARNI". C'EST À DIRE, UNE DISEUSE DE BONNE AVENTURE. MAIS J'ÉTAIS INITIÉE À CES PRATIQUES. ALORS, PAR NÉCESSITÉ ET PAR AMUSEMENT AI-JE JOUÉ LE JEU..."

"ET VOILÀ COMMENT POUR BEAUSOLEIL, JE SUIS DEVENUE "LA SORCIÈRE"."

# TARDI A LA UNE

**Hier on l'imaginait définitivement installé dans le succès. Mais aujourd'hui, Jacques Tardi doute de lui-même et s'interroge sur son métier, ses personnages... la création. Comme dans ce portrait en forme de point d'interrogation.**

## *TARDI NEUF ANS APRES...*

Ces dernières années, on a beaucoup parlé de moi en termes élogieux, on m'a encensé. Et voilà que depuis la sortie de *Momies en folie*, les mauvaises critiques se multiplient et on murmure « Tardi, il est fini... ». Evidemment, ça me touche et ça me pousse à réfléchir sur mon métier. J'ai l'impression de tourner une page, d'être à la recherche d'autre chose. Cette remise en cause ne tient pas seulement aux jugements qu'on porte sur moi. En bouclant le dernier *Adèle Blanc-sec*, je savais que le résultat n'était pas très bon pour toute une série de raisons.

Il y a maintenant neuf ans que je fais de la bande dessinée et j'ai publié quelque onze albums. Aujourd'hui, j'ai finalement l'impression d'être tombé dans un piège, d'avoir trop travaillé, d'être arrivé au stade où je n'avais plus la sensation de créer mais simplement de fabriquer pour répondre aux commandes. J'accumulais des images sans vraiment me livrer à des études de personnages ou de plans, en vivant sur mon expérience du dessin. A mes débuts, chaque case me posait un problème et donc avait un intérêt, maintenant, je connais la recette pour obtenir tel ou tel effet et ça ne me passionne plus. Alors, j'ai envie de me recréer des difficultés, aussi bien graphiques que narratives.

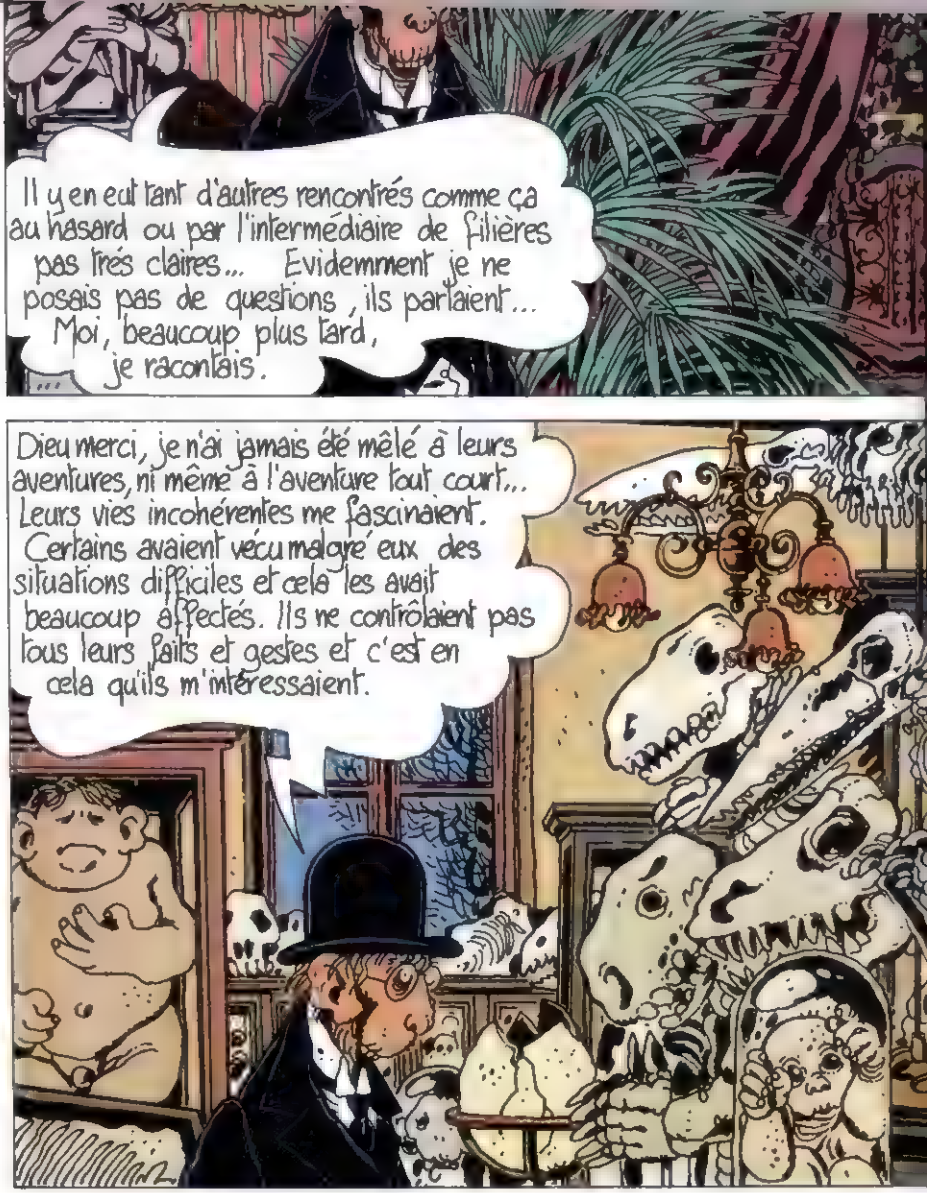
Cette année, j'ai réalisé trois bandes dans des conditions de surcharge incroyable, alors que toutes les trois m'intéressaient. *Griffu* m'a permis de collaborer avec un auteur de polars connu, Manchette, et de sortir de mon rôle de spécialiste du début du

# TARDI

Je me souviens de BRINDAVOINE dans son fauteuil - la rate pleine de ferraille, les derniers jours de sa vie...

... d'Otto LINDENBERG, mai
par toutes ses prothèses.
les sous-sols de son p
de stuc et de faux marbre

JERÔME m'avait fait
le dernier étage du FLAT-I
me montrer la fenêtre fa


Il y en eut tant d'autres rencontrés comme ça au hasard ou par l'intermédiaire de filières pas très claires... Evidemment je ne posais pas de questions, ils parlaient... Moi, beaucoup plus tard, je racontais.
Dieu merci, je n'ai jamais été mêlé à leurs aventures, ni même à l'aventure tout court... Leurs vies incohérentes me fascinaient. Certains avaient vécu malgré eux des situations difficiles et cela les avait beaucoup affectés. Ils ne contrôlaient pas tous leurs faits et gestes et c'est en cela qu'ils m'intéressaient.

siècle. Mais graphiquement les dernières planches laissent à désirer. Pareil pour *Ici Même*, qui m'a plongé dans l'univers déroutant de Jean-Claude Forest. Quant au dernier *Adèle*, j'ai dû le réduire à 48 pages, alors que je prévoyais un album supplémentaire pour terminer la série. On ne se rend pas compte qu'un album qui se lit en un quart d'heure demande près de six mois de travail. Il y a une énorme contradiction entre le côté consommation de la bande dessinée et les conditions de travail artisanales des auteurs. La technique est inadaptée à la production. A la limite, je crois que, comme aux États-Unis, il faudrait que plusieurs personnes (lettreur, encreur, coloriste...) collaborent à une même histoire. Si elles sont compétentes, il n'y a aucune raison pour que le résultat ne soit pas bon. Rubens signait bien des chefs-d'œuvre qu'il concevait avec la participation des élèves de son atelier. Ceci dit, je n'ai pas l'intention de reprendre tout de suite la bande dessinée, de repartir dans des productions de longue haleine en ayant à livrer quinze à seize pages par mois. J'ai arrêté de dessiner depuis plus d'un mois et j'ai plutôt envie de changer de format, de travailler la couleur, de refaire de la peinture. Après, je veux pouvoir entreprendre tranquillement une bande et ne la proposer à un journal que lorsqu'elle sera réalisée aux trois quarts. J'ai deux grands projets : une histoire sur la guerre de 14-18 qui me poursuit depuis longtemps, et une bande sur New York.

## SA VIE, SON ŒUVRE

### "Déjà dans une encyclopédie !"

Né à Valence (Drôme) le 30 août 1946. Après des études aux Beaux Arts de Lyon puis aux Arts Décoratifs de Paris, il entre à *Pilote* en 1970 avec des histoires complètes sur des scénarios de Giraud (« Un cheval en hiver ») et de De Beketch (« La Torpédo rouge sang », « Humperdick Claboitford »). En 1972, il inaugure avec « Rumeurs sur le Rouergue » la série des « Légendes d'aujourd'hui » qui sera poursuivie par Bilal, toujours sur des scénarios de Pierre Christin. Enfin, avec « Adieu Brindavoine » (1972-1973), son univers propre se met en place : des personnages à la fois banals et inquiétants, l'irruption de l'horreur dans la vie quotidienne et, se profilant à l'horizon, la bouchère sanglante de la guerre de 14.

On retrouve cette obsession dans plusieurs histoires complètes (dont « Un épisode banal de la guerre des tranchées » refusé à *Pilote* et publié finalement dans *Charlie Mensuel*) et dans le très bel album « La Véritable histoire du soldat inconnu » (1975). Dans « Le Démon des glaces » (1974), par contre, Tardi se réfère à Jules Verne et au style propre aux illustrations des éditions Hetzel.

Mais on retrouve son univers à partir de 1976 dans la saga d'Adèle Blanc-Sec dont chaque épisode nous rapproche de l'échéance fatale de 1914. Adèle est une héroïne fort peu conventionnelle, râleuse mais courageuse, ni belle, ni laide, mais avec du caractère, égoïste mais capable des plus grands sacrifices lorsqu'il s'agit de traquer la vérité. Le Paris d'Adèle est à la fois celui, très réaliste, des documents d'époque sur lesquels travaille Tardi et celui, fantasmé et plein de mystères, des romans de Maurice Leblanc et des films de Feuillade. Le dessin net aux traits épais est en outre admirablement servi par le lettrage d'Anne Delobel et les camaïeux de teintes bistre, puce et sépia dont elle a revêtu la série. Après trois épisodes parus chez Casterman, la quatrième aventure d'Adèle paraît en prépublication dans *B.D.* en 1978.

Parallèlement, Tardi tente cependant d'élargir son champ d'activités et d'intérêts. Dans *Métal Hurlant*, il a publié plusieurs histoires de science-fiction dont un « Polonius » (1976) à l'antique sur scénario de Picaret. Dans *B.D.*, il a réalisé sur un scénario de Manchette une histoire contemporaine de détective (« Griffu », 1977) et dans *A Suivre*, l'étrange « Ici Même » sur un scénario de Jean-Claude Forest (1978).

(Extrait de *L'Encyclopédie des bandes dessinées* Ed. Albin Michel)

...caines collectives. Dès le début de *Mort à crédit*, ça démarre dans les odeurs de gaz d'usine en train de pourrir sous la cloche du Passage Choiseul. Jamais rien d'autre que l'incurable, le désespéré, des banlieues de fin du monde, un urban sime morbide, malsain. Il faudrait être drôlement hypocrite pour ne pas voir à quel point tout ça est vrai, pour accuser Céline de parti-pris de négativité. Il nous touche en ce qu'on a de plus méchant, de plus secret. Dans notre curieuse clinique pour la mort des autres, pour se nôtre pour l'horreur. La dignité humaine ramenée au stade de la bidoche... Clinique, oui : Céline était médecin et c'est pas un hasard. Je ne vois pas comment, quand on veut parler de la vie et de la mort, des hommes, des femmes, du monde, on pourrait éviter cet aspect essentiel de la réalité : la viande en décomposition... Décrire ça, c'est sûrement le seul moyen de rester lucide...

Bien sûr, en bande dessinée c'est beaucoup plus difficile qu'ailleurs, de parler de tout ce qu'il y a de négatif. On touche tout de suite à des choses interdites. On a affaire immédiatement à la censure... Il faut se contenter d'allusions. Et puis il y a le problème de sa propre subjectivité. Faire passer ses émotions, dire « je » en BD, ce n'est pas évident. On te réclame tout de suite de l'aventure. Bref, du Céline en BD, c'est-à-dire du « je » et de la mort en BD, ce n'est peut-être pas encore tout à fait pour demain...

**Propos recueillis par Philippe MURAY**

## CREER L'EMOTION EN IMAGES

**Les personnes qui m'intéressent, ce sont les créateurs, quel que soit le domaine qu'ils abordent. Moi, j'aime dessiner et raconter des histoires. Mais pourquoi ? Je suis incapable de le dire...**

Je ne vois pas d'intérêt à expliquer un processus de création. Le principal, c'est que ça se fasse, que ça corresponde à un mode de vie. A chaque fois que je commence une bande, je suis heureux, j'ai l'impression que je vais pondre un chef-d'œuvre. Et puis au bout de trois planches, je m'aperçois que c'est raté, que ce n'est peut-être même pas la peine de continuer, que je n'exprime pas la moitié de ce que je voulais exprimer. Il s'ensuit un espace de découragement. Et pourtant je reste à ma table à dessin, je ne peux pas faire autrement : c'est mon métier, je vis de ça, je suis prisonnier, je dois livrer tant de planches à la fin du mois, que ça me plaise ou que ça ne me plaise pas...

Mais aujourd'hui, je me demande si la bande dessinée est vraiment un moyen d'expression susceptible de provoquer des émotions. La technique de narration, le principe de la succession d'images constitue un sérieux handicap. La bande dessinée fonctionne très bien au niveau des scènes d'action, du mouvement. Mais les sentiments ?... Au cinéma, la plus mauvaise actrice filmée en gros plan peut éveiller des émotions ; alors qu'un dessin en gros plan d'Adèle Blanc-Sec, par exemple, ça reste froid, on ne s'y attarde pas. Au cinéma, on impose à son spectateur subtil effet. En bande dessinée, au contraire, la lecture est très relative : on retient ce qu'on veut, on organise ses propres coupes, on ne s'arrête pas forcément sur une image sans texte qui contient une information émotionnelle, mais on privilégie le déroulement de l'action. C'est pour ça que la bande dessinée est un support idéal pour l'humour, le gag...

Mais est-ce qu'on pourrait faire par exemple du Bergman en bande dessinée ? Je en doute de plus en plus. Finalement, je n'ai pas le souvenir d'une seule bande dessinée qui m'ait complètement pris aux tripes...

## LA GUERRE DE 14-18 : UN TRAUMATISME D'ENFANCE...

**Brindavoine, Le Démon des glaces, La véritable histoire du soldat inconnu, Adèle Blanc-sec... Tardi est devenu en bande dessinée le spécialiste du début du siècle. Une époque qui continue de le fasciner puisqu'il envisage de réaliser un vieux projet: une histoire sur la guerre de 14-18. "Celle que je préfère, dit-il en plagiant Brassens, même si, comme le croient de nombreux lecteurs, je ne suis pas un vieux monsieur octogénaire..." Alors, pourquoi cette passion ?**

Le premier scénario que j'ai proposé à un journal, *Pilote*, se passait en 14-18... Goscinny me l'a refusé et je l'ai finalement repris pour *Libération*. Il y a quelques années. Mais aujourd'hui j'ai envie de retravailler sur ce thème, pour en quelque sorte exorciser un traumatisme d'enfance.

Étant gosse, j'ai été très marqué par un bouquin qui relatait les exploits édifiants d'un chien dans les tranchées. Surtout, j'avais un grand-père corse qui était venu comme soldat sur le continent et qui me racontait sans cesse ses souvenirs de guerre, les atrocités des combats. Ça m'empêchait, ça m'empêche toujours de dormir. Il m'arrive souvent, en rêve, de m'imaginer passant devant un mur où est placardé un ordre de mobilisation générale.

Depuis mon enfance, je suis donc à la fois fasciné et effrayé par cette période. J'ai avalé pas mal de bouquins sur la question comme *Le feu* de Barbusse, *Les Croix de bois* de Dorgelès, *A l'ouest rien de nouveau* de Remarque et plus récemment *Le journal de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, publié chez Maspero... et je dessine beaucoup de scènes de guerre. La boue, les tranchées, les gueules de poilus, ces armées qui s'enterrent face à face, c'est graphiquement captivant. Mais en même temps, cette ambiance d'épouvante symbolise pour moi le summum de la souffrance, de la violence, voire de la bêtise humaine... A l'époque on se disait que de semblables horreurs ne pourraient plus se reproduire, que c'était la « der des ders »... L'histoire a prouvé que l'homme est assez débile pour recommencer dès qu'on lui en donne l'ordre...

C'est en ça que la guerre de 14 est exemplaire. C'est d'abord la première des guerres mondiales : toutes les grandes nations s'opposent sur finalement assez peu de terrain. C'est ensuite le dernier conflit aristocratique comme le montre très bien le film *La Grande illusion* : en première ligne les prolos, derrière les officiers, la caste aristocratique. Enfin, elle marque le passage du XIXe siècle au XXe, c'est-à-dire à la société industrielle.

Et, par rapport à cette réalité, les histoires que je raconte dans *Adèle Blanc-sec* qui se déroulent en 1912, sont d'autant plus absurdes et dérisoires : on se tire dessus pour de sombres intrigues de sectes, de monstres et de momies, alors que deux ans plus tard, on va sombrer dans la boucherie.

## CELINE ET TARDI VONT EN BATEAU

**Je ne suis pas un fanatique de littérature, mais j'aime deux livres de Louis-Ferdinand Céline: *Le voyage au bout de la nuit* et surtout, *Mort à crédit*, parce qu'ils forment en quelque sorte le bréviaire du pessimisme absolu, l'encyclopédie de la négativité absolue. C'est ça qui me touche en profondeur.**

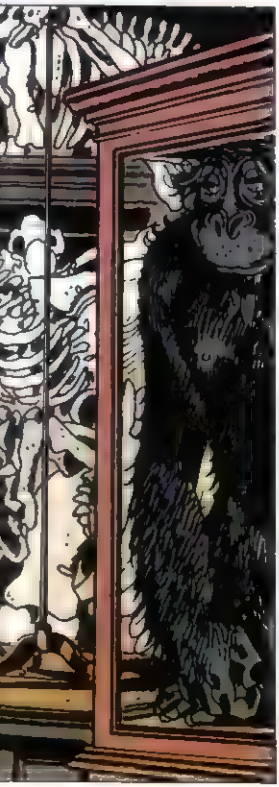
Céline, je l'ai lu il y a longtemps, mais c'est la littérature qui m'a le plus marqué. Bien sûr, pour l'anecdote, il y a le côté fin de siècle des romans de Céline, le côté Belle Époque, l'agonie d'une société. C'est écrit au début de *Mort à crédit* : « Le siècle dernier je peux en parler, je l'ai vu finir... Il est parti sur la route après Orly... Choisy-le-Roi... ». Évidemment, quelque part, *Adèle Blanc-sec* se situe dans ce sillage-là. Il y a aussi le Céline des tranchées : la boue de 14, les premières pages de *Voyage*... Ma *Véritable Histoire du Soldat Inconnu*, c'est par là aussi qu'elle démarre.

Mais ce n'est certainement pas ça le plus important. Ce qui me touche vraiment dans Céline, ce qui fait que je le sens complètement fraternel, c'est le *fond* de ses livres, leur atmosphère de désastre radical, de fin de tout où baignent les gens et les choses. Cette perspective bouchée, définitivement, cet avenir de catastrophes pires encore que tout ce qui a précédé. L'impression qu'à la fin de chaque livre, lentement, les hommes et les lieux se referment sur toi, que tu es pris au piège, que tu ne pourras plus jamais en sortir, que chaque livre est écrit pour donner ce sentiment-là. Céline lui-même, je crois, s'était pas mal débrouillé dans sa vie pour arriver à l'impasse totale, pour se bloquer dans des situations impossibles, pour arriver vraiment à être lui aussi, comme ses livres, un cas désespéré.

Je me souviens de passages atroces par exemple dans *Mort à crédit*, des textes d'échec et d'horreur. Comme la traversée de la Manche, qui devient complètement apocalyptique, où tout le monde se met à vomir sur le bateau et à rebouffer son vomi renvoyé en pleine figure par le vent... Le cercle vicieux en quelque sorte! La parfaite parabole de la condition humaine, comme on dit. Toutes ces pages-là baignent dans un incroyable climat de catastrophe. Regarde aussi comment il enregistre des détails dérisoires comme la silhouette de sa mère, sa claudication, sa mauvaise odeur.

Quand Bardamu va en Afrique c'est immédiatement "aspect de décomposition qu'voit, de faisandé, de terre qui fermente et qui va vous engloutir. Quand il est à New York, il te parle aussitôt des chiottes amé-

Propos recueillis par FRANCIS LAMBERT



Moi j'avais bien trop peur, alors je restais assis sur ma chaise, devant ma table - quelquefois, j'avais l'impression d'être un paralytique vissé à son fauteuil roulant.

Ma vue baissait et le tabac altérait ma mémoire, aussi avais-je les plus grandes difficultés à rassembler les souvenirs de leurs vies tourmentées. Alors je mentais et ce n'était pas toujours réussi.

... Mais c'est ainsi que je gagnais ma vie et ça ne me rendait pas très heureux.

COLLARD TARDI DELODEI

# (A SUIVRE)

ienu en place
à BERLIN, dans
lais néo-gothique

isiter
ON pour
idique.

## POURQUOI J'AI TUE ADELE

**Adèle Blanc-sec est-elle morte ?... A lire sa dernière aventure, *Momies en Folie*, on pourrait le croire. Mais sait-on jamais... Au gré de l'humeur de Tardi, qui s'explique sur cette fin prématurée, elle pourrait bien un jour renaître de ses cendres...**

J'aimais bien Adèle, mais ça restait pour moi une sorte d'exercice de style dans l'esprit de la bande dessinée belge... Au contraire de *La véritable histoire du soldat inconnu* ou *La bascule à Charlot*, publiée dans *Charlie*, ce n'est pas tellement une bande que je revendique... Au bout de quatre albums, elle ne m'amusait plus, j'avais l'impression de tourner en rond. Alors je me suis arrangé pour terminer *Momies en folie* sur un point d'interrogation et pouvoir ainsi ressusciter Adèle le jour où j'en aurai envie.

Pour moi, le plus important, c'est qu'à travers elle, j'ai fait l'expérience d'un système qui a mon avis étouffe la bande dessinée : celui de la série... Pour un éditeur, un dessinateur qui se lance dans une série, c'est une aubaine. Au bout du deuxième ou troisième épisode, et quelle qu'en soit sa qualité, on est assuré qu'un public fidèle s'est constitué et donc que l'album se vendra.

Mais l'auteur, lui, s'enferme dans d'incroyables contraintes. Il risque d'abord de se transformer en fonctionnaire s'il n'essaye pas, de faire autre chose à côté (... ce qui n'est pas évident parce qu'il doit pondre au moins un album par an). Ensuite, il doit écrire ses scénarios et organiser son découpage en fonction d'une pagination précise et limitée : impossible de faire un épisode de 46 pages et le suivant de 80... Enfin, il doit passer par la prépublication dans un magazine pour des questions de coûts financiers. Or, je crois que la bande dessinée accèdera vraiment à l'âge adulte quand on pourra, comme en littérature, sortir directement une histoire en album.

## LA REALISATION D'UN ALBUM D'ADELE BLANC-SEC

**Comment naît, se conçoit, s'écrit, se dessine une histoire d'Adèle Blanc-sec ? C'est ce qu'explique ici Tardi. Un exposé qui permet de mieux comprendre pourquoi un album de 46 pages nécessite environ six mois de travail.**

**1re Etape : le synopsis**

Tout commence par des notes que je prends sur un cahier d'écolier à partir d'idées qui me trottent dans la tête. Puis je les relis, je les retravaille, je les assemble, je bâtis mon intrigue.

**2e Etape : le découpage**

A ce moment-là, je passe au découpage sur un cahier à dessin. Je dessine les 46 pages de l'album sous forme de graffitti, avec l'organisation des images, les premières indications de dialogues et de couleur. Je note aussi dans la marge les documentations à rechercher pour dessiner tel ou tel monument, tel ou tel véhicule... J'ai ainsi une vue d'ensemble de l'album avec, pour chaque page, la possibilité de reprendre la narration d'une séquence, de réduire, d'allonger, etc.

En fait, c'est l'aspect le plus passionnant de la réalisation d'une bande car c'est à ce moment que se fait réellement la conception de l'histoire et sa mise en forme graphique. Après, c'est de la simple exécution du pur travail technique... A la limite, ce serait aussi intéressant de publier ce premier jet... D'autant plus que certaines qualités de l'esquisse ont disparu sur la planche définitive.

**3e Etape : les repérages**

J'ai donc fait la première esquisse de l'album. Quand des séquences se situent dans des lieux réels, je me procure de la documentation sur ces lieux (cartes postales, etc...) ou je m'y rends pour prendre des photos. J'imagine par exemple une scène d'une ou deux pages qui se passe près de l'Arc de triomphe du Carrousel. Sur place, je la photographie en fonction des plans prévus dans mon découpage et en même temps, je découvre vraiment le lieu : les éléments d'architecture, son environnement, etc... Cette situation peut d'ailleurs me forcer à reconsidérer ma séquence en fonction de la réalité : tel effet possible et non tel autre...

46 PAGES D'ALBUM SOUS FORME DE GRAFFITTI

L'EXECUTION DE LA PLANCHE

LE DECOR TERMINÉ ET SA DOCUMENTATION PHOTO PRISE PAR TARDI AU PERE-LACHAISE

**4e Etape : l'exécution de la planche**

Une fois ce travail terminé, une fois les dialogues réécrits, je passe à l'exécution de la planche en utilisant pour mes décors, les photos que j'ai prises. Je les introduis dans un épiscope c'est-à-dire dans un appareil qui permet d'agrandir ou de réduire les documents qui les projette sur ma planche. Puis je recopie les décors en rectifiant la perspective déformée par l'objectif photo. Enfin, je place mes personnages, les bulles et je passe à l'encrage.

Après, restent le lettrage et la couleur. Mon travail diffère selon qu'il s'agit de couleur ou de noir et blanc, la couleur permettant la mise en valeur de certains plans, alors que le noir et blanc nécessite un travail plus rigoureux, au niveau de la lisibilité. La couleur est aussi un élément très important du point de vue du climat. C'est pour ça que j'en discute beaucoup avec Anne Delobel, qui fait les couleurs d'*Adèle*. Le coloriste amène sa propre vision, mais, en même temps, il faut qu'il déchiffre bien le dessin, pour que le dessinateur n'ait pas besoin de le retoucher.

LE COLORISTE AMÈNE SA PROPRE VISION

Je me souviens de BRINDAVOINE dans son fauteuil - la rate pleine de ferraille, les derniers jours de sa vie...

... d'Otto LINDENBERG, maintenu en place par toutes ses prothèses - à BERLIN, dans les sous-sols de son palais néo-gothique de stuc et de faux marbre.

JERÔME m'avait fait visiter le dernier étage du FLAT-IRON pour me montrer la fenêtre fatidique.

Il y en eut tant d'autres rencontrés comme ça au hasard ou par l'intermédiaire de filières pas très claires... Evidemment je ne posais pas de questions, ils parlaient... Moi, beaucoup plus tard, je racontais.

Moi j'avais bien trop peur, alors je restais assis sur ma chaise, devant ma table - quelquefois, j'avais l'impression d'être un paralytique vissé à son fauteuil roulant.
Ma vue baissait et le tabac altérait ma mémoire, aussi avais-je les plus grandes difficultés à rassembler les souvenirs de leurs vies tourmentées. Alors je mentais et ce n'était pas toujours réussi.

Dieu merci, je n'ai jamais été mêlé à leurs aventures, ni même à l'aventure tout court... Leurs vies incohérentes me fascinaient. Certains avaient vécu malgré eux des situations difficiles et cela les avait beaucoup affectés. Ils ne contrôlaient pas tous leurs faits et gestes et c'est en cela qu'ils m'intéressaient.

... Mais c'est ainsi que je gagnais ma vie et ça ne me rendait pas très heureux.

COPYRIGHT TARDI DELCOURT

# TARDI A LA UNE !!!!!!!!!!!!!!!!

**Hier on l'imaginait définitivement installé dans le succès. Mais aujourd'hui, Jacques Tardi doute de lui-même et s'interroge sur son métier, ses personnages... la création. Comme dans ce portrait en forme de point d'interrogation.**

## POURQUOI J'AI TUE ADELE

**Adèle Blanc-sec est-elle morte ?... A lire sa dernière aventure, *Momies en Folie*, on pourrait le croire. Mais sait-on jamais... Au gré de l'humeur de Tardi, qui s'explique sur cette fin prématurée, elle pourrait bien un jour renaître de ses cendres...**

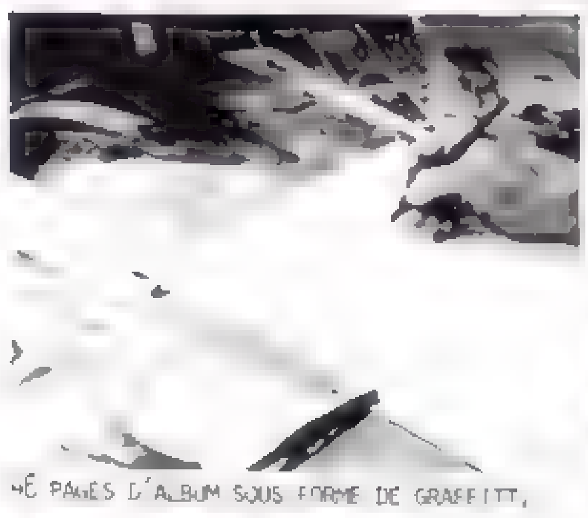
J'aimais bien Adèle, mais ça restait pour moi une sorte d'exercice de style dans l'esprit de la bande dessinée belge... Au contraire de *La véritable histoire du soldat inconnu* ou *La bascule à Charlot*, publiée dans *Charlie*, ce n'est pas tellement une bande que je revendique... Au bout de quatre albums, elle ne m'amusait plus, j'avais l'impression de tourner en rond. Alors je me suis arrangé pour terminer *Momies en folie* sur un point d'interrogation et pouvoir ainsi ressusciter Adèle le jour où j'en aurai envie.

Pour moi, le plus important, c'est qu'à travers elle, j'ai fait l'expérience d'un système qui à mon avis étouffe la bande dessinée : celui de la série... Pour un éditeur, un dessinateur qui se lance dans une série, c'est une aubaine. Au bout du deuxième ou troisième épisode, et quelle qu'en soit sa qualité, on est assuré qu'un public fidèle s'est constitué et donc que l'album se vendra

Mais l'auteur, lui, s'enferme dans d'incroyables contraintes Il risque d'abord de se transformer en fonctionnaire s'il n'essaye pas, de faire autre chose à côté (... ce qui n'est pas évident parce qu'il doit pondre au moins un album par an). Ensuite, il doit écrire ses scénarios et organiser son découpage en fonction d'une pagination précise et limitée : impossible de faire un épisode de 46 pages et le suivant de 80... Enfin, il doit passer par la prépublication dans un magazine pour des questions de coûts financiers Or, je crois que la bande dessinée accèdera vraiment à l'âge adulte quand on pourra, comme en littérature, sortir directement une histoire en album.

## LA REALISATION D'UN ALBUM D'ADELE BLANC-SEC

**Comment naît, se conçoit, s'écrit, se dessine une histoire d'Adèle Blanc-sec ? C'est ce qu'explique ici Tardi. Un exposé qui permet de mieux comprendre pourquoi un album de 46 pages nécessite environ six mois de travail.**



...E PAGES D'ALBUM SOUS FORME DE GRAFFITTI,

L'EXÉCUTION DE LA PLANCHE

LE DESSIN TERMINÉ ET SA DOCUMENTATION PHOTO PRISE PAR TARDI AU PÈRE LACHAISE

**1re Etape : le synopsis**

Tout commence par des notes que je prends sur un cahier d'écolier à partir d'idées qui me trottent dans la tête. Puis je les relis, je les retravaille, je les assemble, je bâtis mon intrigue.

**2e Etape : le découpage**

A ce moment-là, je passe au découpage sur un cahier à dessin. Je dessine les 46 pages de l'album sous forme de graffitti, avec l'organisation des images, les premières indications de dialogues et de couleur. Je note aussi dans la marge les documentations à rechercher pour dessiner tel ou tel monument, tel ou tel véhicule... J'ai ainsi une vue d'ensemble de l'album avec, pour chaque page, la possibilité de reprendre la narration d'une séquence, de réduire, d'allonger, etc

En fait, c'est l'aspect le plus passionnant de la réalisation d'une bande car c'est à ce moment que se fait réellement la conception de l'histoire et sa mise en forme graphique. Après, c'est de la simple exécution, du pur travail technique... A la limite, ce serait aussi intéressant de publier ce premier jet... D'autant plus que certaines qualités de l'esquisse ont disparu sur la planche définitive.

**3e Etape : les repérages**

J'ai donc fait la première esquisse de l'album. Quand des séquences se situent dans des lieux réels, je me procure de la documentation sur ces lieux (cartes postales, etc...) ou je m'y rends pour prendre des photos. J'imagine par exemple une scène d'une ou deux pages qui se passe près de l'Arc de triomphe du Carrousel. Sur place, je la photographie en fonction des plans prévus dans mon découpage et en même temps, je découvre vraiment le lieu : les éléments d'architecture, son environnement, etc... Cette situation peut d'ailleurs me forcer à reconsidérer ma séquence en fonction de la réalité : tel effet possible et non tel autre...

**4e Etape : l'exécution de la planche**

Une fois ce travail terminé, une fois les dialogues réécrits, je passe à l'exécution de la planche en utilisant pour mes décors, les photos que j'ai prises. Je les introduis dans un épiscope c'est-à-dire dans un appareil qui permet d'agrandir ou de réduire les documents qui les projette sur ma planche. Puis je recopie les décors en rectifiant la perspective déformée par l'objectif photo. Enfin, je place mes personnages, les bulles et je passe à l'encrage.

Après, restent le lettrage et la couleur. Mon travail diffère selon qu'il s'agit de couleur ou de noir et blanc, la couleur permettant la mise en valeur de certains plans, alors que le noir et blanc nécessite un travail plus rigoureux, au niveau de la lisibilité. La couleur est aussi un élément très important du point de vue du climat. C'est pour ça que j'en discute beaucoup avec Anne Delobel, qui fait les couleurs d'*Adèle*. Le coloriste amène sa propre vision, mais, en même temps, il faut qu'il déchiffre bien le dessin, pour que le dessinateur n'ait pas besoin de le retoucher...

LE COLORISTE AMÈNE SA PROPRE VISION

## TARDI NEUF ANS APRES...

Ces dernières années, on a beaucoup parlé de moi en termes élogieux, on m'a encensé. Et voilà que depuis la sortie de *Momies en folie*, les mauvaises critiques se multiplient et on murmure « Tardi, il est fini... ». Évidemment, ça me touche et ça me pousse à réfléchir sur mon métier. J'ai l'impression de tourner une page, d'être à la recherche d'autre chose. Cette remise en cause ne tient pas seulements aux jugements qu'on porte sur moi. En bouclant le dernier *Adèle Blanc-sec*, je savais que le résultat n'était pas très bon pour toute une série de raisons .

Il y a maintenant neuf ans que je fais de la bande dessinée et j'ai publié quelque onze albums. Aujourd'hui, j'ai finalement l'impression d'être tombé dans un piège, d'avoir trop travaillé, d'être arrivé au stade où je n'avais plus la sensation de créer mais simplement de fabriquer pour répondre aux commandes. J'accumulais des images sans vraiment me livrer à des études de personnages ou de plans, en vivant sur mon expérience du dessin. A mes débuts, chaque case me posait un problème et donc avait un intérêt; maintenant, je connais la recette pour obtenir tel ou tel effet et ça ne me passionne plus. Alors, j'ai envie de me recréer des difficultés, aussi bien graphiques que narratives...

Cette année, j'ai réalisé trois bandes dans des conditions de surcharge incroyable, alors que toutes les trois m'intéressaient. *Griffu* m'a permis de collaborer avec un auteur de polars connu, Manchette, et de sortir de mon rôle de spécialiste du début du siècle. Mais, graphiquement, les dernières planches laissent à désirer. Pareil pour *Ici Même*, qui m'a plongé dans l'univers déroutant de Jean-Claude Forest. Quant au dernier *Adèle*, j'ai dû le réduire à 46 pages, alors que je prévoyais un album supplémentaire pour terminer la série. On ne se rend pas compte qu'un album qui se lit en un quart d'heure demande près de six mois de travail. Il y a une énorme contradiction entre le côté consommation de la bande dessinée et les conditions de travail artisanales des auteurs. La technique est inadaptée à la production. A la limite, je crois que, comme aux États-Unis, il faudrait que plusieurs personnes (lettreur, encreur, coloriste...) collaborent à une même histoire. Si elles sont compétentes, il n'y a aucune raison pour que le résultat ne soit pas bon. Rubens signait bien des chefs-d'œuvre qu'il concevait avec la participation des élèves de son atelier... Ceci dit, je n'ai pas l'intention de reprendre tout de suite la bande dessinée, de repartir dans des productions de longue haleine en ayant à livrer quinze à seize pages par mois. J'ai arrêté de dessiner depuis plus d'un mois et j'ai plutôt envie de changer de format, de travailler la couleur, de refaire de la peinture... Après, je veux pouvoir entreprendre tranquillement une bande et ne la proposer à un journal que lorsqu'elle sera réalisée aux trois quarts... J'ai deux grands projets : une histoire sur la guerre de 14-18 qui me poursuit depuis longtemps, et une bande sur New York.

PHOTOS YVES ANDRÉ DAVID

## LA GUERRE DE 14-18 : UN TRAUMATISME D'ENFANCE...

***Brindavoine, Le Démon des glaces, La véritable histoire du soldat inconnu, Adèle Blanc-sec...* Tardi est devenu en bande dessinée le spécialiste du début du siècle. Une époque qui continue de le fasciner puisqu'il envisage de réaliser un vieux projet: une histoire sur la guerre de 14-18. "Celle que je préfère, dit-il en plagiant Brassens, même si, comme le croient de nombreux lecteurs, je ne suis pas un vieux monsieur octogénaire..." Alors, pourquoi cette passion ?**

Le premier scénario que j'ai proposé à un journal, *Pilote*, se passait en 14-18... Goscinny me l'a refusé et je l'ai finalement repris pour *Libération*, il y a quelques années. Mais aujourd'hui j'ai envie de retravailler sur ce thème, pour en quelque sorte exorciser un traumatisme d'enfance

Étant gosse, j'ai été très marqué par un bouquin qui relatait les exploits édifiants d'un chien dans les tranchées. Surtout, j'avais un grand-père corse qui était venu comme soldat sur le continent et qui me racontait sans cesse ses souvenirs de guerre, les atrocités des combats. Ça m'empêchait, ça m'empêche toujours, de dormir. Il m'arrive souvent, en rêve, de m'imaginer passant devant un mur où est placardé un ordre de mobilisation générale. .

Depuis mon enfance, je suis donc à la fois fasciné et effrayé par cette période. J'ai avalé pas mal de bouquins sur la question comme *Le feu* de Barbusse, *Les Croix de bois* de Dorgelès, *A l'ouest rien de nouveau* de Remarque et plus récemment *Le journal de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, publié chez Maspero... et je dessine beaucoup de scènes de guerre. La boue, les tranchées, les gueules de poilus, ces armées qui s'enterrent face à face, c'est graphiquement captivant. Mais en même temps, cette ambiance d'épouvante symbolise pour moi le summum de la souffrance, de la violence, voire de la bêtise humaine... A l'époque on se disait que de semblables horreurs ne pourraient plus se reproduire, que c'était la « der des ders »... L'histoire a prouvé que l'homme est assez débile pour recommencer dès qu'on lui en donne l'ordre

C'est en ça que la guerre de 14 est exemplaire. C'est d'abord la première des guerres mondiales : toutes les grandes nations s'opposent sur finalement assez peu de terrain. C'est ensuite le dernier conflit aristocratique comme le montre très bien le film *La Grande illusion* : en première ligne les prolos, derrière les officiers, la caste aristocratique... Enfin, elle marque le passage du XIXe siècle au XXe, c'est-à-dire à la société industrielle

Et, par rapport à cette réalité, les histoires que je raconte dans *Adèle Blanc-sec* qui se déroulent en 1912, sont d'autant plus absurdes et dérisoires : on se tire dessus pour de sombres intrigues de sectes, de monstres et de momies, alors que deux ans plus tard, on va sombrer dans la boucherie

## SA VIE, SON ŒUVRE

### "Déjà dans une encyclopédie !"

Né à Valence (Drôme) le 30 août 1946 Après des études aux Beaux-Arts de Lyon puis aux Arts Décoratifs de Paris, il entre à *Pilote* en 1970 avec des histoires complètes sur des scénarios de Giraud (« Un cheval en hiver») et de De Beketch (« La Torpédo rouge sang », « Humperdick Clabottford ») En 1972, il inaugure avec « Rumeurs sur le Rouergue » la série des « Légendes d'aujourd'hui » qui sera poursuivie par Bilal, toujours sur des scénarios de Pierre Christin. Enfin, avec « Adieu Brindavoine » (1972-1973), son univers propre se met en place des personnages à la fois banals et inquiétants, l'irruption de l'horreur dans la vie quotidienne et, se profilant à l'horizon, la boucherie sanglante de la guerre de 14

On retrouve cette obsession dans plusieurs histoires complètes (dont « Un épisode banal de la guerre des tranchées » refusé à *Pilote* et publié finalement dans *Charlie Mensuel*) et dans le très bel album « La Véritable histoire du soldat inconnu » (1975) Dans « Le Démon des glaces » (1974), par contre, Tardi se réfère à Jules Verne et au style propre aux illustrations des éditions Hetzel

Mais on retrouve son univers à partir de 1976 dans la saga d'Adèle Blanc-Sec dont chaque épisode nous rapproche de l'échéance fatale de 1914. Adèle est une héroïne fort peu conventionnelle, râleuse mais courageuse, ni belle, ni laide, mais avec du caractère, égoïste mais capable des plus grands sacrifices lorsqu'il s'agit de traquer la vérité. Le Paris d'Adèle est à la fois celui, très réaliste, des documents d'époque sur lesquels travaille Tardi et celui, fantasmé et plein de mystères, des romans de Maurice Leblanc et des films de Feuillade. Le dessin net aux traits épais est en outre admirablement servi par le lettrage d'Anne Delobel et les camaïeux de teintes bistre, puce et sépia dont elle a revêtu la série. Après trois épisodes parus chez Casterman, la quatrième aventure d'Adèle paraît en prépublication dans *B.D.* en 1978.

Parallèlement, Tardi tente cependant d'élargir son champ d'activités et d'intérêts. Dans *Métal Hurlant*, il a publié plusieurs histoires de science-fiction dont un « Polonius » (1976) à l'antique sur scénario de Picaret. Dans *B.D.*, il a réalisé sur un scénario de Manchette une histoire contemporaine de détective (« Griffu », 1977) et dans *A Suivre*, l'étrange « Ici Même » sur un scénario de Jean-Claude Forest (1978)

(Extrait de *L'Encyclopédie des bandes dessinées*. Ed Albin Michel)

[illegible] FERDINAND CÉLINE

## CELINE ET TARDI VONT EN BATEAU

**Je ne suis pas un fanatique de littérature, mais j'aime deux livres de Louis-Ferdinand Céline: *Le voyage au bout de la nuit* et surtout, *Mort à crédit*, parce qu'ils forment en quelque sorte le bréviaire du pessimime absolu, l'encyclopédie de la négativité absolue. C'est ça qui me touche en profondeur.**

Céline, je l'ai lu il y a longtemps, mais c'est la littérature qui m'a le plus marqué Bien sûr, pour l'anecdote, il y a le côté fin de siècle des romans de Céline, le côté Belle Époque, l'agonie d'une société. C'est écrit au début de *Mort à crédit* : « Le siècle dernier je peux en parler, je l'ai vu finir... Il est parti sur la route après Orly... Choisy-le-Roi... ». Évidemment, quelque part, *Adèle Blanc-sec* se situe dans ce sillage-là. Il y a aussi le Céline des tranchées, la boue de 14, les premières pages de *Voyage*... Ma *Véritable Histoire du Soldat Inconnu*, c'est par là aussi qu'elle démarre

Mais ce n'est certainement pas ça le plus important. Ce qui me touche vraiment dans Céline, ce qui fait que je le sens complètement fraternel, c'est le *fond* de ses livres, leur atmosphère de désastre radical, de fin de tout où baignent les gens et les choses Cette perspective bouchée, définitivement, cet avenir de catastrophes pires encore que tout ce qui a précédé. L'impression qu'à la fin de chaque livre, lentement, les hommes et les lieux se referment sur toi, que tu es pris au piège, que tu ne pourras plus jamais en sortir, que chaque livre est écrit pour donner ce sentiment-là. Céline lui-même, je crois, s'était pas mal débrouillé dans sa vie pour arriver à l'impasse totale, pour se bloquer dans des situations impossibles, pour arriver vraiment à être, lui aussi, comme ses livres, un cas désespéré.

Je me souviens de passages atroces par exemple dans *Mort à crédit*, des textes d'échec et d'horreur. Comme la traversée de la Manche, qui devient complètement apocalyptique, où tout le monde se met à vomir sur le bateau et à rebouffer son vomi renvoyé en pleine figure par le vent... Le cercle vicieux en quelque sorte! La parfaite parabole de la condition humaine, comme on dit. Toutes ces pages-là baignent dans un incroyable climat de catastrophe. Regarde aussi comment il enregistre des détails dérisoires comme la silhouette de sa mère, sa claudication, sa mauvaise odeur.

Quand Bardamu va en Afrique c'est immédiatement l'aspect de décomposition qu'il voit, de faisandé, de terre qui fermente et qui va vous engloutir. Quand il est à New York, il te parle aussitôt des chiottes américaines collectives. Dès le début de *Mort à crédit*, ça démarre dans les odeurs de gaz et d'urine en train de pourrir sous la cloche du Passage Choiseul... Jamais rien d'autre que l'incurable, le désespéré, des banlieues de fin du monde, un urbanisme morbide, malsain. Il faudrait être drôlement hypocrite pour ne pas voir à quel point tout ça est vrai, pour accuser Céline de parti-pris de négativité. Il nous touche en ce qu'on a de plus méchant, de plus secret. Dans notre curiosité clinique pour la mort des autres, pour la nôtre, pour l'horreur. La dignité humaine ramenée au stade de la bidoche... Clinique, oui : Céline était médecin et c'est pas un hasard. Je ne vois pas comment, quand on veut parler de la vie et de la mort, des hommes, des femmes, du monde, on pourrait éviter cet aspect essentiel de la réalité : la viande en décomposition... Décrire ça, c'est sûrement le seul moyen de rester lucide...

Bien sûr, en bande dessinée c'est beaucoup plus difficile qu'ailleurs, de parler de tout ce qu'il y a de négatif. On touche tout de suite à des choses interdites. On a affaire immédiatement à la censure... Il faut se contenter d'allusions. Et puis il y a le problème de sa propre subjectivité. Faire passer ses émotions, dire « je » en BD, ce n'est pas évident... On te réclame tout de suite de l'aventure... Bref, du Céline en BD, c'est-à-dire du « je » et de la mort en BD, ce n'est peut-être pas encore tout à fait pour demain...

**Propos recueillis par Philippe MURAY**

## CREER L'EMOTION EN IMAGES

**Les personnes qui m'intéressent, ce sont les créateurs, quel que soit le domaine qu'ils abordent. Moi, j'aime dessiner et raconter des histoires. Mais pourquoi? Je suis incapable de le dire...**

Je ne vois pas d'intérêt à expliquer un processus de création. Le principal, c'est que ça se fasse, que ça corresponde à un mode de vie. A chaque fois que je commence une bande, je suis heureux, j'ai l'impression que je vais pondre un chef-d'œuvre. Et puis, au bout de trois planches, je m'aperçois que c'est raté, que ce n'est peut-être même pas la peine de continuer, que je n'exprime pas la moitié de ce que je voulais exprimer. Il s'ensuit un espèce de découragement. Et pourtant je reste à ma table à dessin, je ne peux pas faire autrement : c'est mon métier, je vis de ça, je suis prisonnier, je dois livrer tant de planches à la fin du mois, que ça me plaise ou que ça ne me plaise pas

Mais aujourd'hui, je me demande si la bande dessinée est vraiment un moyen d'expression susceptible de provoquer des émotions. La technique de narration, le principe de la succession d'images constitue un sérieux handicap. La bande dessinée fonctionne très bien au niveau des scènes d'action, du mouvement. Mais les sentiments?... Au cinéma, la plus mauvaise actrice filmée en gros plan peut éveiller des émotions; alors qu'un dessin en gros plan d'Adèle Blanc-sec, par exemple, ça reste froid, on ne s'y attarde pas. Au cinéma, on impose la vision, le spectateur subit le film. En bande dessinée, au contraire, la lecture est très relative : on retient ce qu'on veut, on organise ses propres coupes, on ne s'arrête pas forcément sur une image sans texte qui contient une information émotionnelle, mais on privilégie le déroulement de l'action. C'est pour ça que la bande dessinée est un support idéal pour l'humour, le gag...

Mais est-ce qu'on pourrait faire par exemple du Bergman en bande dessinée? J'en doute de plus en plus. Finalement, je n'ai pas le souvenir d'une seule bande dessinée qui m'ait complètement pris aux tripes...

Propos recueillis par FRANCIS LAMBERT

JE VENAIS DE
LA HAINE D'UN PER-
REDOUTABLE ..
LE SORCIER DU
NE VOYAIT PAS D'UN
ARRIVÉE D'UNE
A BEAUSONGE ..
"LA MOUCHE"! J'IGNORAIS QUE C'ÉTAIT UN SORCIER QUAND JE LE VOIS, J'EN AI PEUR, ET PUIS, IL SENT MAUVAIS!
"SON PÈRE DÉJÀ, AVAIT LA RÉPUTATION D'ÊTRE UN SORCIER PUISSANT.. IL POSSÉDAIT LES "MAUVAIS LIVRES" TELS: LES CLAVICULES DE SALOMON, LE GRAND ET LE PETIT ALBERT AINSI QUE LE FAMEUX DRAGON ROUGE A COUVERTURE BLEUE, ON PRÉTEND MÊME QU'IL UTILISAIT LES INCANTATIONS DU GRIMOIRE DU PAPE HONORIUS, MAIS ÇA, JE NE LE CROIS PAS: C'EST TROP DANGEREUX!..
PÈRE SEMBLE AVOIR EU DES POUVOIRS INQUIÉTANTS
NOTAMMENT QUE SON REGARD ÉTAIT CAPABLE DE
DE PETITS ANIMAUX A SA MORT, QUAND ON LA
EN TERRE. LE CERCUEIL ÉTAIT TELLEMENT LÉGER
D'AUCUNS ONT SOUTENU QUE LA NUIT LE DIABLE
VENU RECHERCHER SON BIEN...
"MOINS FORT PEUT-ÊTRE QUE SON PÈRE, "LA MOUCHE" POSSÈDE DES POUVOIRS ET DES CONNAISSANCES QUI EN FONT UN ENNEMI TERRIBLEMENT DANGEREUX..
DANS CETTE CAMPAGNE ARDENNAISE, OÙ
DIABLE ET LE BON DIEU FONT BON
MÉNAGE, DES ÊTRES COMME "LA MOUCHE"
CRAINTS ET REDOUTÉS, ONT ÉNORMÉMENT
IMPORTANCE D'AUTANT PLUS QUE LA
SORCELLERIE SERT LA HAINE! ET LA HAINE
N'EST PAS CE QUI MANQUE A BEAUSONGE
LA HAINE!... MAIS QU'EST-CE QUE C'EST?... JE NE COMPRENDS PAS BIEN. JE ME RENDS COMPTE QUE J'AI BEAUCOUP DE CHOSES À APPRENDRE, ET GRÂCE À CETTE FEMME, LE VOILE SE SOULÈVE SUR MON ESPRIT, POURVU QUE CELA DURE! C'EST BIEN DE SE SENTIR PLUS INTELLIGENT!
LA VIE AU VILLAGE ÉTAIT PAISIBLE PARFOIS NOUS VOYIONS
DE SOLDATS ALLEMANDS SURTOUT DE L'INFANTERIE ET
NE S'ARRÊTAIENT PAS ET NOUS LAISSAIENT TRANQUILLES..
"MAIS UN JOUR, ON DEMANDA À GEORGIO D'ALLER TRAVAILLER À LA FERME RENARD".

"ILS SONT DEVENUS AMANTS

OUI, ILS SONT DEVENUS AMANTS ET MOI, AVEC MON PENDULE, MES TAROTS ET TOUS MES TRUCS, JE NE L'AVAIS PAS PREVU : JE VOYAIS CERTAINES CHOSES POUR LES AUTRES, MAIS PAS POUR MOI !
MAIS, VIOLANTE ÉTAIT PROMISE À UN JEUNE FERMIER DE BEAUSONGE !
ABEL MAUVY !... COMME LES AUTRES ... ÉTAIT PARTI : MOBI... DANS LES GARDES FRONTIÈRE...
LE MAÎTRE !... QUAND IL ÉTAIT JEUNE, MAIS QUE VIENT-IL FAIRE DANS CETTE HISTOIRE ?
"ON ÉTAIT SANS NOUVELLE DE LUI MAIS UN JOUR IL EST REVENU !... LES ALLEMANDS L'AVAIENT LIBÉRÉ SA QUALITÉ D'EXPLOITANT AGRICOLE LUI AVAIT ÉPARGNÉ LA CAPTIVITÉ EN ALLEMAGNE !...

GEORGIO ÉTAIT MORT !.. ET "ILS" NE ME L'ONT MÊME PAS RAMENÉ !
DES VILLAGEOIS L'ONT ENTERRÉ QUELQUE PART DANS LA FORÊT... JE N'AI JAMAIS SU OÙ !
"BEAUSONGE APPROUVA L'ATTITUDE D'ABEL MAUVY ET CACHA LE MEURTRE !...QUELLE IMPORTANCE, LA MORT D'UN VAGABOND ! ET LA TRAHISON DE VIOLANTE FUT MISE SUR LE COMPTE D'UN ENVOUTEMENT DE GEORGIO.
ACCUSATION RIDICULE ! GEORGIO N'AVAIT PAS BESOIN D'ENVOUTEMENT POUR SE FAIRE AIMER.
"ON ME FIT COMPRENDRE QUE J'AVAIS INTÉRÊT À ME TAIRE ET QU'IL VALAIT MIEUX QUE JE NE QUITTE PAS LE VILLAGE ! D'AILLEURS, OÙ AURAIS JE ÉTÉ ? SANS PAPIERS PAR CES TEMPS TROUBLÉS. C'EST MOI, QUI AURAIS EU DES ENNUIS...
"J'ÉTAIS DÉSEMPARÉE, LA TRISTESSE ET LE DÉSESPOIR ANNIHILAIENT MA VOLONTÉ AUSSI JE DEVINS VIRTUELLEMENT PRISONNIÈRE DE BEAUSONGE ET DE MA SOLITUDE !..
"ALORS, DÉBUTA POUR MOI UNE EXISTENCE MISÉRABLE. JE VIVAIS AU-DESSUS DE LA GRANGE. ON M'AVAIT PRIS LA DERVINE ET LE CHEVAL. JE ME SENTAIS CONSTAMMENT SURVEILLÉE, ET JE DEVAIS FAIRE LES TRAVAUX LES PLUS HUMILIANTS POUR SUBSISTER !..
"QUANT À VIOLANTE, ON S'APERÇUT BIENTÔT QU'ELLE ATTENDAIT UN ENFANT DE GEORGIO. FURIEUX, SON PÈRE L'OBLIGEA À ÉPOUSER ABEL MAUVY. ELLE ACCEPTA À CONDITION DE POUVOIR GARDER L'ENFANT... LE MARIAGE EUT LIEU.

"ABEL MAUVY FAISAIT UNE BONNE AFFAIRE, LES FRÈRES DE VIOLANTE TOUJOURS ABSENTS IL GÉRA LES DEUX FERMES DEVENANT DE CE FAIT PRATIQUEMENT LE MAÎTRE DES DEUX DOMAINES ET L'HOMME LE PLUS PUISSANT DE BEAUSONGE !..

"MOI JE NE VIVAIS PLUS... J'EXISTAIS ! SOUVENT LA TÊTE EMPLIE DE SOUVENIRS DE REGRETS JE COURAIS LES BOIS À LA RECHERCHE VAINE DE LA SEPULTURE DE GEORGIO MA DÉTRESSE ÉTAIT GRANDE... JE ME SENTAIS DAMNÉE.

"LE MOMENT DE LA DÉLIVRANCE ARRIVA POUR VIOLANTE, ON APPELA LA VIEILLE MATHILDE : LA SAGE FEMME DU VILLAGE...

MALHEUREUSEMENT, L'ACCOUCHEMENT SE PASSA TRÈS MAL... VIOLANTE MIT AU MONDE UN GARÇON ON PARVINT À SAUVER L'ENFANT, MAIS LA MÈRE MOURUT DANS D'ATROCES SOUFFRANCES BRUTE DE SANS ADÉQUATION...

"LE BÉBÉ ÉTAIT VIVANT, MAIS, CES CRIS QUI MARQUENT L'ENTRÉE DANS LA VIE D'UN ENFANT, IL NE LES POUSSA POINT. IL ÉTAIT **MUET** ! ... C'EST POURQUOI IL FUT APPELÉ **SILENCE** !

OUI SILENCE, TU ES LE FRUIT DE L'AMOUR D'UN GITAN ET D'UNE GADJIE : GEORGIO ET VIOLANTE ! LA MORT LES AVAIT SÉPARÉS, TA VENUE LES A RÉUNIS MAIS PAR CET ULTIME CADEAU, TU SCELLAS TON DESTIN ET LE MIEN !

CES ÉVÉNEMENTS DRAMATIQUES PROVOQUÈRENT UNE GRANDE ÉMOTION À BEAUSONGE, ET ABEL MAUVY N'EUT AUCUN MAL À EXCITER LA COLÈRE DES VILLAGEOIS À MON ÉGARD : JE DEVAIS ÊTRE RESPONSABLE DE LA MORT DE VIOLANTE ET DE SON INFIRMITÉ ! ... J'AVAIS SÛREMENT PAR JALOUSIE JETÉ UN SORT À LA MÈRE ET À SON ENFANT !

JE TE JURE SILENCE QUE C'EST FAUX, JAMAIS JE N'AURAIS SOUHAITÉ QUE DE TELS MALHEURS ARRIVENT ! ... C'EST VRAI QUE JE SOUFFRAIS, MAIS C'EST PLUS TARD QUE LA HAINE EST VENUE IL FAUT QUE TU ME CROIES !

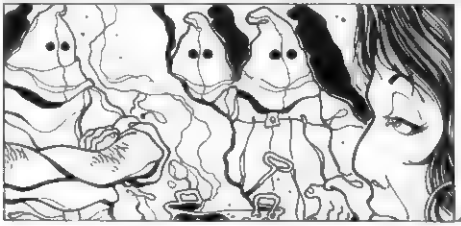
"ET C'EST AINSI QU'UN SOIR, **"ILS"** SONT VENUS !...

APRÈS MA MORT, J'ÉTAIS LE SEUL À AVOIR LE VISAGE DÉCOUVERT. LES AUTRES DISSIMULAIENT LEUR IDENTITÉ SOUS DE GRANDES CAPES. UNE FARCE MACABRE, RITUEL RIDICULE MAIS TERRIBLEMENT EFFICACE. LES MORTS N'AVAIENT PAS DE VISAGE. LE MIEN N'EN AVAIT PLUS DEPUIS LONGTEMPS DE RASSURANT. EN HORREUR DE LA VIE, JE HURLAIS PLUS FORT QUE MA DOULEUR.

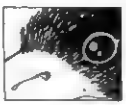
LE VISAGE MAYA VIOLACÉ ET GONFLÉ, À POUR EFFET DE LUI DONNER UNE EXPRESSION DE SOUFFRANCE ATROCE.

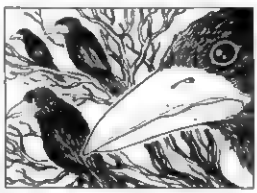
ILS AVAIENT AMENÉ AVEC EUX UN BRASERO DANS LEQUEL PLONGEAIT UNE BARRE DE FER.

D'APRÈS EUX, J'AVAIS LA MAUVAISE ŒIL ET ON M'ACCUSAIT D'AVOIR JETÉ DES SORTS PRODIGUANT LE MALHEUR À DES INNOCENTS AUTOUR DE MOI. C'ÉTAIT JE CONDAMNÉE À AVOIR LES **YEUX BRÛLÉS** DANS LA MÊME FLAMME QUI MES PROPRES PIEDS DE CHAIR ET MA

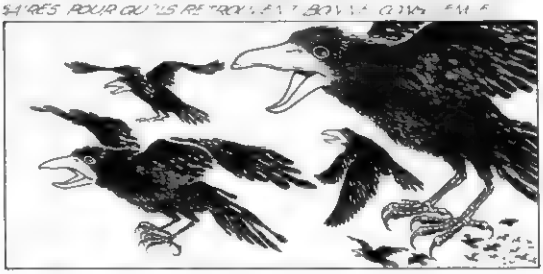


HORRIFIÉE JE VOULUS ME SAUVER MAIS LES MAINS DE MON BOURREAU SE REFERMÈRENT DE MES MAINS D'OS





MES CRIS DE DOULEUR DURENT GLACER LE SANG DES HABITANTS DE BEAUSONGE ! ET BIEN DES SIÈCLES DE SOUFFRANCES SERAIENT NÉCESSAIRES POUR QU'ILS RETROUVENT LEUR HUMANITÉ



REGARDE CE QU'ILS ONT FAIT DE MOI, ET TU COMPRENDRAS POURQUOI DERRIÈRE CETTE NUIT-LÀ, JE NE PENSE PLUS QU'À UNE CHOSE !...

**LA VENGEANCE !**

ET LE TEMPS DE LA VENGEANCE EST ARRIVÉ ... CAR TU ES VENU ! ..C'ÉTAIT CRUEL DE TE SORTIR DE TON INNOCENCE, ... FALLAIT POUR QUE TU COMPRENNES... J'AI BESOIN DE TOI ! ... TU REMPLACERAS MES YEUX MORTS. NOUS FORMERONS UN "GESTALT" C'EST-À-DIRE UNE ASSOCIATION : UNIS PAR UNE MÊME HAINE !
L'EFFET DES DROGUES VA SE DISSIPER, TU REDEVIENDRAS COMME AVANT... MAIS IL TE RESTERA QUELQUES SOUVENIRS DE CE QUE TU VIENS DE VOIR ET J'ESPÈRE ARRIVER À ENLEVER PETIT À PETIT LES TOILES D'ARAIGNÉES QUI VOILENT TON ESPRIT !
MAIS... C'EST VRAI ! JE SENS QUE LES CHOSES NE SONT PLUS AUSSI .. ÔSSI CLAIR QUE TANTÔ !... JE ... JE REDEVIEN BÊT... COME CÈ TRIST !
CE NE SERA PAS FACILE, MAIS IL FAUT QUE TU AIES CONFIANCE EN MOI !
JE SUÏ DENOUVÔ BÊT.. JE SUÏ DENOUVÔ BÊT. JE SUÏ REDEVENU UN IDIO !
NON. JE NE CROIS PAS QUE TU SOIS RÉELLEMENT UN IDIOT, MAIS JAMAIS ON NE T'A AIDÉ ! AU CONTRAIRE, PAR ESPRIT DE VENGEANCE, ABEL A TOUT FAIT POUR AGGRAVER TA DÉBILITÉ. AINSI, SON EMPRISE SUR TOI ÉTAIT ENCORE PLUS GRANDE !
TU COMPRENDS MAINTENANT D'OÙ TE VIENT TON ATTIRANCE POUR LA MER ... C'EST LE SANG DE TON PÈRE QUI PARLE EN TOI : LE SANG DE GEORGIO. LE MÊME QUE LE MIEN. LE SANG DES GITANS !
LE SAN DES GÎTAN !? MÈ QUÈS CE QUEL RACONT ?.. JE CONPREN PA ! ET... J'A MAL A LA TÈT !
J'A DU TRO MANGÉ DU GATÔ ! MÈ ÈS CE QUE J'EN A MANGÉ ? JE NE ME SOUVIEN PLU !
POURQUOI QUE JE SUÏ SÏ TRIST ?... CÈ DROL ... JE SAVEZ PA QU'ON POUVÉ ÊTRE SÏ TRIST ... SUREMEN QUE J'A ATRAPÉ CET DROL DE MALADIE ...
COMEN S'QUEL L'APEL ENCOR ?... HA ! OUI, LA HÊNE !

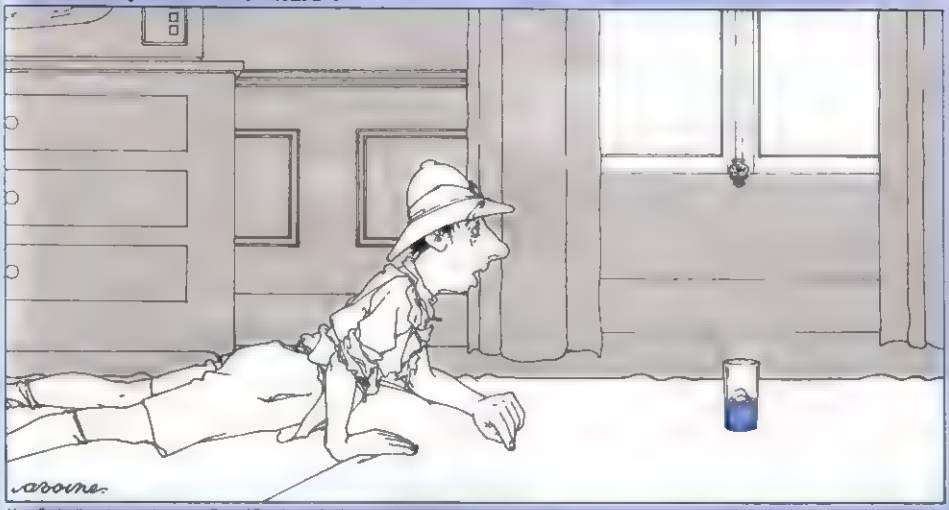


(A SUIVRE)

# L'AVENTURE AU QUOTIDIEN

Un dossier coordonné par Alain Finkielkraut

**A l'heure des voyages organisés aux antipodes, faut-il, comme Giuseppe Bergman, le héros de Manara, partir au bout du monde pour découvrir l'Aventure avec un grand A ? Ou suffit-il simplement de se risquer dans la rue pour rencontrer l'imprévu ? Quelles formes peut aujourd'hui prendre l'aventure ?**



Alain Finkielkraut, co-auteur avec Pascal Bruckner, du *Nouveau désordre amoureux* (aux éditions du Seuil, coll. Fiction et Cie), vient de publier, dans la même collection, *Ralentir, mots valises*. A nouveau avec Pascal Bruckner, il a écrit *Au coin de la rue, l'aventure*, un essai dont le titre est suffisamment évocateur en lui-même (à paraître en avril, aux éditions du Seuil, dans la même collection).

## LES PETITS AVENTURIERS DU VIEUX MONDE

**Ecoutez la complainte : elle nous dit, en sanglotant, que modernité rime avec médiocrité, que la grisaille est notre lot, et le nivellement notre destin...**

Nous héritons d'une conception martiale de l'aventure. Le mot même vient du moyen âge et désigne l'idéal belliqueux des chevaliers. Le premier aventurier fut le héros courtois qui allait de tournoi en tournoi et d'un combat à l'autre, parce que faire la guerre était pour lui une raison de vivre, et la bravoure la première d'entre toutes les vertus. Aux yeux du chevalier errant, le fait d'armes était une faveur du destin, l'occasion pour lui de se manifester dans toute sa gloire, d'advenir à l'être, de trouver son identité. Deux mondes s'affrontaient, totalement étrangers l'un à l'autre : la caste des guerriers qui n'admettaient qu'un type d'action : l'attaque, et qu'une manière de s'affirmer : le combat, l'univers des manants ou des vilains, exclus de l'aventure, et à qui revenaient les corvées dégradantes, la tâche indigne d'assurer la survie de la communauté.

Curieusement, cette logique féodale demeure vivace dans nos sociétés égalitaires. Notre époque est pessimiste, et c'est la nostalgie de la morale chevaleresque qui engendre le désespoir contemporain. Ecoutez la complainte : elle nous dit, en sanglotant, que modernité rime avec médiocrité, que la grisaille est notre lot, et le nivellement notre destin. Elle dresse l'acte de décès de l'Aventure majuscule et proclame sa haine d'un monde où les vilains ont triomphé des héros. A en croire ces chantres du dénigrement, nous serions les citoyens las d'un temps vide où il ne se passe rien. Fausts dérisoires et mesquins, nous aurions vendu notre âme au dieu Sécurité. Et malheur au petit homme qui s'aviserait aujourd'hui de croire à l'aventure (ou, plus présomptueusement encore, qu'il vit des aventures). Il se voit aussitôt taxé de bêtise, d'aveuglement et de puérilité. «Ce paquet de platitudes : vos démangeaisons privées, vos anecdotes mille fois vécues, vos périples grégaires, vos adultères standard, votre conjugalité misérable, vos petites péripéties de citadins fatigués — ça, des aventures ?!» Pour celui qui prend sur nos existences douillettes le point de vue de la mort glorieuse et du haut fait, il n'y a pas d'aventures, il n'y a que des faux-semblants : à l'ère de la Sécurité Sociale, et du contrat de confiance Darty, toutes les épreuves sont truquées, toutes les prouesses sont en toc.

### La régence du quotidien

Mais ce que ne voient pas ces Cassandre du temps présent, c'est qu'**une mutation est en train de défaire la très vieille identité de l'aventure et de l'exploit.** Le hasard n'est plus emprisonné dans la forme du risque. L'événement se dévêt de ses habits guerriers. Car le danger mortel aujourd'hui a pris le visage stupide de l'accident. Périr dans un paquet de tôle écrasée, c'est désormais le sort commun. Les morts les plus risquées sont aussi les morts les plus bêtes. Et puis, sous la régence du quotidien, notre imaginaire n'est plus le même : à l'ère de l'emploi du temps généralisé, nous ne rêvons pas défi, triomphe et gloire : Madame Bovary, c'est nous avec nos fantasmes romanesques de rencontre et d'enlèvement. Le travail signifie la fin de l'aventure prédatrice : nous n'aimons plus le risque, nous aimons l'aléa, l'interruption, la cassure, tout ce qui brise la trame de notre existence industrieuse et monotone. Nous ne voulons pas nous trouver, mais nous perdre. Ce qui importe, ce n'est pas l'avènement glorieux de nous-même, mais l'événement imprévisible qui nous entraînera loin de nos conduites ressassées. «Changer la vie en destin», disait Malraux l'un des derniers porteurs du message chevaleresque ; «changer le destin en intensités» dirons-nous maintenant, nous qui sommes les petits aventuriers du vieux monde. L'événement nous fascine en ce qu'il implique toujours rupture des habitudes grégaires qui fossilisent la vie et lui assignent des tâches utiles. Ce qui nous attire en lui, c'est sa manière de déchirer le rideau du quotidien, d'ouvrir sur un réel nouveau.

Ainsi le courage héroïque n'est plus la qualité aventurière par excellence. Car c'est une autre séduction désormais que nous nommons aventure : ce romanesque-là ne se présente plus sous les traits du duel ou de l'épreuve mortelle ; il a le visage délicat, subtil, et fuyant de l'Occasion. L'aventure est une faveur imprévue qu'il n'est pas en notre pouvoir de susciter, mais qu'il revient à notre disponibilité attentive de savoir saisir. Et s'il faut encore parler en termes militaires, s'aventurer, ce n'est plus conquérir, c'est, au contraire, se découvrir sans défense aucune, être livré L'aventure se réfère désormais à la vulnérabilité, se fonde en elle

### L'extase à travers l'anecdote

Il n'y a donc plus, de nos jours, d'ayants-droit, ou de propriétaires de l'aventure. Cette idée qu'on ne peut jouir d'une chose qu'à partir du moment ou elle est un privilège, cette idée s'étiole à la manière d'un préjugé désuet, et avec elle, toute dynastie, tout discours patricien personne de par son appartenance à une classe, une caste ou un groupe n'a droit plus qu'un autre à l'étincelle hasardeuse de l'aventure, il n'y a plus de prédestination, chacun communie de plain-pied avec le sacré par l'intermédiaire du profane, et connaît l'extase à travers l'anecdote. Les conditions modernes qui entraînent en gros l'apparition d'hommes tous pareils et pareillement «médiocres» — hommes utiles, laborieux, diversement utilisables et adroits sont éminemment propices à faire de tous ces moutons des êtres d'exception par hasard, les aventuriers les plus séduisants, mais à temps partiel, et sans vocation particulière

L'aventure a cessé d'être le monopole d'une caste de **happy few** ; elle est devenue la raison de vivre de l'homme quelconque. Raison de vivre ? Un bien grand mot en apparence pour cette passion adolescente, pour ce boverysme obstiné, pour ce désir un peu enfantin que certains morceaux de notre vie ressemblent à une belle histoire Seulement voilà tant qu'il y avait de grandes raisons de vivre politiques, sociales ou religieuses, l'humanisme triomphant pouvait condamner l'anecdote à la futilité. Mais depuis que la vie est quotidienne, le significatif, le mémorable dans une journée, c'est tout ce qui peut faire histoire, y compris les faits les plus menus. L'événement fonde la valeur ; l'existence n'est plus une catégorie métaphysique, mais une catégorie littéraire. Le plus profond désormais, c'est la péripétie.

**A.F.**

# LARGUEZ LES AMARRES !

par Evelyne Le Garrec

**Tout larguer pour un pays où l'amour ne serait plus assigné à résidence et à heure fixe, la vie réglée avec exactitude sur le rythme des horaires de travail.**

Avoir une aventure. Un homme dit : «J'ai une aventure avec une femme». En général, ça signifie qu'il entretient avec cette femme une liaison sentimentalo-sexuelle à laquelle il n'attache pas une grande importance et dont il prévoit qu'elle ne durera pas très longtemps. Après quoi, il retournera au train-train conjugal. On disait autrefois une «passade».

Terrains d'aventure. Ils ont connu une certaine vogue après 1968. On se battait pour empêcher qu'ils ne tombent aux mains des promoteurs qui ne supportaient pas la vue de ces espaces nus et non rentables et rêvaient d'y planter des immeubles. C'étaient des terrains vagues au cœur de la ville où l'on permettait aux enfants de jouer à l'aventure. Ils avaient sur les jardins publics traditionnels l'avantage de ne comporter ni pelouses, ni toboggans, ni bacs à sable, dont l'apparence suffit à provoquer un profond ennui. Leur nudité permettait d'y construire et d'y détruire n'importe quoi, au gré de l'imagination et des matériaux récupérés dans les poubelles des chantiers. Les enfants avaient l'illusion d'y être libres et de pouvoir y déchaîner tous leurs instincts y compris ceux de la destruction et de la bagarre.

«Des terrains vagues au cœur de la ville, où l'on permet aux enfants de jouer à l'aventure»

(Photo Raphoz)

### L'aventure planifiée du mercredi

Mais ce n'était qu'un jeu. Car l'aventure cesse d'être l'aventure dès lors qu'elle ne provoque pas de rupture et n'entraîne pas un départ vers l'inconnu. Dès lors qu'elle ne comporte pas de risque réel. Or sur ces terrains, des éducateurs ou animateurs, gauchistes et permissifs mais néanmoins présents, veillaient au maintien des limites de l'aventure. Circonscrite en un lieu clos, prévu pour, sans ouverture vers le grand large, elle ne risquait pas de déborder sur la ville. Le terrain était l'exutoire des révoltes enfantines qu'il empêchait d'exploser ailleurs, là où c'eût été dangereux. Grâce à l'aventure planifiée du mercredi et des week-ends, les enfants pouvaient être, le reste de la semaine, des écoliers normaux, c'est-à-dire relativement dociles, et rentrer chez leurs parents, le soir, sans avoir envie de tout casser. Quant à la créativité née de la construction de cabanes et d'échafaudages, la société travailleuse saurait bien, plus tard, en tirer partie.

L'aventure amoureuse assume le même fonction que le terrain d'aventure : permettre une expression minimum des désirs et fournir un exutoire passager à l'ennui conjugal et quotidien, de façon à ce que l'adulte comme l'enfant, continue à tenir sa place dans l'organisation d'un monde qui, précisément, exclut l'aventure. Il s'agit avant tout d'éviter les révoltes et les ruptures qui entraîneraient un dérèglement de l'organisation sociale dans laquelle le couple institutionnalisé joue un rôle de pivot. Eviter que ce couple ne cède à la routine et finisse par craquer, en donnant à ses partenaires une possibilité d'évasion illusoire et éphémère, de faux départ, d'aventure truquée.

Aventure : genre masculin, comme le roman du même nom. Actuellement, on tente de persuader les hommes que la seule aventure du monde moderne digne d'être vécue est celle du travail et que les seuls vrais aventuriers d'aujourd'hui sont les cadres encostumés de gris qui n'empruntent pas d'autres itinéraires que ceux des trains d'affaires et du Club Méditerranée.

### La vraie rupture

Aux femmes, on n'a heureusement pas proposé cette aventure-là ou, si on commence à le faire, c'est trop récent pour qu'elles puissent en être marquées profondément. Et il me semble aussi qu'elles ne disent pas couramment : «J'ai une aventure avec un homme». Pourtant, elles sont de plus en plus nombreuses, l'air de rien, penchées sur leur machine à écrire ou leur évier, à rêver d'une aventure qui serait une vraie rupture, un véritable départ pour des territoires inexplorés. On largue les amarres. On marche droit devant soi, ou en faisant des détours, selon l'humeur, jusqu'à la frontière au-delà de laquelle tout est possible, la découverte, mais aussi le danger de se perdre dans des chemins en cul-de-sac et de périr dans des labyrinthes infernaux.

Tout larguer pour un pays ou l'amour ne serait plus assigné à résidence et à heure fixe, la vie réglée avec exactitude sur le rythme des horaires de travail. Qu'est-ce qui se passerait si, tout à coup, un homme ou une femme quittait son bureau ou sa chaîne au plus fort du boulot, plantant là son ouvrage et saluant son chef sans excuse fallacieuse : «Tchao ! Je me tire, j'ai envie de faire l'amour avec l'homme ou la femme que j'aime en ce moment, ou j'ai une chose extrêmement importante à dire à un ami, et ça ne peut pas attendre une seconde de plus. Peut-être que je reviendrai, peut-être pas, vous verrez bien !»

Et s'ils étaient des milliers à faire la même chose au même instant, désertant les prisons à dormir et les prisons à travailler pour partir vers le large ? L'aventure, enfin.

**E.G.**

«Et s'ils étaient des milliers à déserter les prisons à travailler...»

Evelyne Le Garrec est journaliste et elle collabore en particulier à [illegible]. Elle vient de publier aux éditions du Seuil un [illegible].

# LA DISCRETE AVENTURE DE HALLY MAY

## Une fiction de Mathieu Lindon

Certes, Toby Jackson ne fut pas heureux lorsqu'il vit un tigre cruel se lancer à sa poursuite, mais, dans son malheur, il eut au moins la satisfaction de penser qu'il allait vivre une aventure. Mû par une saine terreur des fauves, Toby Jackson courut hors du sentier désert où il se promenait, vers une petite cabane remarquée au loin et dans laquelle il souhaitait se réfugier. Hélas ! quand le jeune lord, après plusieurs minutes de course où il sentait le fauve se rapprocher, à cinquante mètres, à vingt mètres, à cinq mètres derrière lui — bientôt, il pourrait en sentir l'haleine —, quand le jeune lord atteignit le bâtiment, il se rendit compte que celui-ci était si délabré qu'il ne lui offrait aucun secours.

Toby Jackson, à bout de souffle, et plus affecté encore par cette déception que par sa course, s'apprêtait à cesser toute résistance et à se laisser aller entre les griffes de l'animal, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom : «Toby Jackson, disait une voix, par ici». Toby Jackson se tourna vers le Sud et vit, réfugié dans un trou creusé parmi les pierres, un jeune indigène qui lui faisait signe. Le Gallois sauta immédiatement dans le trou. Le tigre voulut l'y suivre, mais le nouvel ami de Toby Jackson était armé d'un sabre avec lequel il coupa la tête de l'animal.

Ce trou était un simple trou : il n'ouvrait sur aucun souterrain. Il était une cachette, mais pas un moyen de fuite. Pourtant, il allait falloir fuir encore, car Hally May expliqua à Toby Jackson que le tigre tué était un animal sacré et que les Campoteros chercheraient à le venger dès qu'ils apprendraient sa mort. Ce fut tout ce que dit Hally May avant de sortir du trou en un bond et de disparaître, laissant Toby Jackson, perdu dans une région inconnue, affronter seul ces nouveaux périls.

Le jeune Gallois fut aussi surpris de ce brusque abandon qu'il l'avait été de son sauvetage soudain. Il regretta de n'avoir pas eu le temps ni la présence d'esprit — terrorisé, il n'avait pu parler — de remercier son bienfaiteur et de lui demander par quel miracle un inconnu qui n'avait sûrement jamais mis les pieds à Cardiff pouvait connaître son nom.

Toby Jackson en était là de ses pensées quand il vit apparaître au loin, en costume guerrier, les Campoteros. Ils étaient des centaines. Il sortit de son trou et se mit à courir vers les montagnes, où il espérait échapper plus facilement à ses ennemis. Il marcha des heures. La nuit était tombée, il titubait de fatigue et s'orientait au hasard. Il s'étendit quelques instants pour dormir, croyant s'être débarrassé de ses poursuivants. Mais, le matin, il les entendit marteler le sol. Puis il atteignit l'autre versant de la colline désertique. Il s'y nourrit d'herbe et se désaltéra dans des torrents glacés. Au bout d'une semaine, il aboutit à une plaine, sans avoir rencontré âme qui vive et sans que la poursuite ait cessé pour autant. Chaque fois qu'il s'accroupissait pour reprendre son souffle, qu'il s'allongeait pour se reposer, le jeune homme entendait le bruit de pas régulier des hommes qui le suivaient et qu'il ne voyait jamais.

Un jour — cela faisait si longtemps qu'il était coupé du monde qu'il n'aurait pu dire si c'était un dimanche ou un jeudi —, il arriva devant la mer. Partout, devant lui, c'était la mer. Sa retraite était donc coupée. Il s'en accommoda lâchement, espérant que lorsqu'il serait entre leurs mains, les Campoteros, avant de le supplicier, le nourriraient — de manière à ce qu'il résiste plus longtemps aux tortures qu'ils lui infligeraient et se montre ainsi digne de leur trop longue poursuite. Et c'était de la faim qu'il souffrait le plus, plus même que de la peur. Il était assis résigné sur le sable, voyant déjà, à une heure de marche, ses ennemis qui avançaient inéluctablement, lorsqu'il entendit pour la seconde fois de sa vie la voix de son étrange ami indigène : «Toby Jackson, par ici», disait Hally May.

(Photo Rapho)

*«Il sentait le fauve se rapprocher... bientôt il pourrait en sentir l'haleine...»*

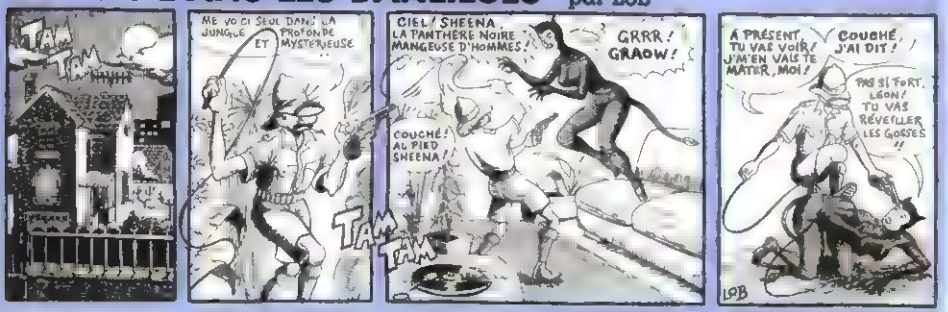
Le Gallois sauta dans l'eau et nagea jusqu'à la barque de son sauveteur. Il n'y avait aucune autre embarcation sur le rivage, et Toby Jackson était donc définitivement hors de danger. Il se rendit alors compte que, malgré des moments de panique, il n'avait jamais douté, au fond de lui-même, que ses aventures se termineraient bien.

Tandis qu'il mettait en ordre dans sa tête le récit qu'il ferait à son retour au Collège, Toby Jackson remercia Hally May, lui demanda pourquoi il l'aidait et comment il connaissait son nom, puis voulut manger. Mais Hally May ne répondit pas au jeune lord ni ne lui offrit la moindre nourriture. Il ne s'occupa plus de lui jusqu'à sa mort, qui survint rapidement — Toby Jackson, honteux de ne pas connaître l'amitié, dépérissant au fil des heures. Hally May ne pensa pas à se débarrasser du cadavre. Il dirigea seulement sa barque vers le large, vers les îles que lui seul connaissait et où nul européen n'aborderait jamais.

**M.L.**

Mathieu Lindon dirige la revue *Minuit*. Il est aussi collaborateur régulier du *Nouvel Observateur*.

# LA NUIT DANS LES BANLIEUES par Lob



# TROIS RENCONTRES

par Jean-François Bizot

**Il y a à peu près un an, saisie d'un «puissant besoin d'air», l'équipe de l'*Almanach d'Actuel* partait à la recherche d'«aventures modernes», de par le monde, pour rencontrer, ailleurs, «Monsieur Réel». Parmi eux, Jean-François Bizot, qui nous présente ici trois de ces «Monsieur Réel».**

## * LE MARCHEUR

Nous venions de le doubler quand le vieux bus est tombé en panne. Il marchait les pieds nus, pris dans un invraisemblable pagne violet, le torse nappé d'une étoffe rose, la barbe jusqu'à la ceinture et sur la tête la meringue de ses cheveux noirs nattés et huilés. Il avait pour tout bagage une petite besace bricolée dans un plastique si vieux qu'on aurait dit du parchemin. Je me disais que j'aurais aimé lui parler et prout, prout, prout, le vieux bus a éternué et calé. Je me suis extrait de mon siège au bord du capot moteur et je suis descendu près du fossé qui bordait la rizière de cette plaine cinghalaise. J'ai regardé au bout de la route et je l'ai vu arriver de son pas régulier d'éternel marcheur

En me voyant dans ma vieille veste safari, il a ri et sa bouche s'est ouverte béante sur des gencives rouges de bétel

— «Hello, friend, my name is Albert.

— Hello »

Albert m'a expliqué qu'il était le premier beatnik de Ceylan. Depuis 15 ans, il faisait et refaisait le tour de l'île à pied. Je n'avais jamais vu de Ginsberg aussi ressemblant.

— «What do you do ?

— J'écris.

— Ho.

— Yes my friend. Laisse-moi te montrer.»

Albert s'est contorsionné pour déficeler avec d'infinies précautions le vieux paquet en plastique qu'il s'était fixé dans le dos sur son tissu rose. Il a pris le paquet avec la délicatesse d'une mère, a déplié les grandes feuilles de plastique gras et jaune et il en a sorti vingt-cinq cahiers d'écolier tout noircis à force d'avoir été relus.

Son écriture courait serrée et il n'a pas trouvé la description du premier poète anglais qu'il ait rencontré marchant pieds nus comme lui. Je voulais lire ses cahiers, il voulait que je les lise tous, quand le moteur du bus a toussé. J'ai juste eu le temps de lui demander s'il savait qu'il ressemblait comme un frère à Ginsberg.

— «Ginsberg, Ginsberg, who is he, my friend ?»

(Photo Vautier de Nanse)

*«Le vieux bus a éternué et calé, et je l'ai vu arriver de son pas régulier d'éternel marcheur.»*

## * LE BAVARD

Les collines de Big Sun sont propices aux allumés. Elles moutonnent majestueuses au-dessus du Pacifique qui leur répond de sa grande houle. Au fond des canyons on peut se construire des cabanes dans les séquoias et personne ne vient emmerder les braconniers au regard translucide qui ont trouvé Dieu et mangent des baies sau[illegible].

Je remontais vers San Francisco quand j'ai pris Wilfred en stop : quarante ans, un masque d'ascète. J'ai tout compris au moment où j'ai essayé de croiser son regard, avec ces pupilles têtes d'épingle qui contemplaient l'infini loin derrière ma tête.

Wilfred s'est mis à parler : «Tu regardes mes yeux. Ils sont fixes parce que j'en ai

*Le monastère des Bénédictins sert de relais aux soucoupes volantes et le gouvernement le sait*

Outre sa participation à *Actuel*, puis aux deux *Almanachs* qui ont suivi le sabordage de la revue en 75, Jean-François Bizot est l'auteur d'un roman : *Les Déclassés* (Le Livre de Poche) dont il annonce la suite pour cet été : *Les années blanches*, à paraître au Sagittaire.

(Photo Vautier - de Nanse)

*«Il a montré le petit Indien, son fils»*

deux paires et que je dois les superposer. J'ai eu ma première vision à cinq ans. J'ai vu une ligne droite. J'ai compris toute la mécanique de la raison humaine. Ça m'a un peu consolé. Depuis ma naissance, j'étais malheureux. (Il a frappé de ses poings sur la vitre, violemment.) C'était si bon et si chaud dans le ventre de ma mère (un bref sourire, ineffable). Je ne suis heureux qu'au moment où Dieu me parle, et s'il ne me parlait si souvent je me tuerais. Un soir, je me suis noué une serviette autour du cou. C'était bon mais ça n'a pas marché. La mort est mon amie. Au moment où je m'endors, un mort s'étend toujours à côté de moi et me caresse de ses mains froides.

C'est Jésus qui m'a désigné quand j'avais sept ans. Il m'est apparu avec deux longues aiguilles d'or à la main et me les a plantées dans les testicules. Depuis je suis impuissant, mais je le vois et il m'a dit : «—Tu seras comme moi, un Dieu». Et je grandis. Comme le jour où j'étais en haut d'une des collines de Big Sun. J'ai tendu les bras vers le ciel. (Il s'agite sur son siège, et tend les bras.) J'étais fort, je m'allongeais, j'ai attrapé une boule d'or. J'étais avec mon ami Frank et je me suis aperçu qu'il avait quitté son corps, devenu un tas fripé comme de vieux vêtements qu'on va jeter. Il a fallu que je gifle son corps longtemps pour qu'il revienne dedans, Frank. Et pour ça j'ai lâché la boule d'or. Avec regret. Elle m'envolait.

Je suis aussi monté en soucoupe volante, souvent. Les pilotes en étaient si paisibles, ils sont si près de Dieu. Toutes les soucoupes sont reliées à une grande station qui évolue à 16 kilomètres d'altitude. Je l'ai découverte au monastère des Bénédictine, près de Carmel, où j'ai été moine 18 mois avant que ces salauds n'aient peur de moi. Le monastère sert de relais aux soucoupes. Le gouvernement le sait. Ils ont déjà reçu douze émissaires de l'autre monde, mais ils ne veulent rien divulguer.

— Qu'arrive-t-il après la mort, Wilfred ?

— L'esprit sort du corps et devient gaz. Il supplie alors Dieu de ne pas le renvoyer dans une prison charnelle.

J'ai avalé une gorgée de vin en lâchant mon volant d'une main. Nous arrivions à Carmel. Wilfred allait descendre. Je lui ai demandé :

— «Que faire pour voir Dieu ? Que fais-tu quand il s'absente ?

— J'ai un contact. C'est un employé du télégramme qui porte son nom inscrit en lettres de feu sur sa casquette. Je vais te l'envoyer.»

Voilà dix ans que j'attends en portant aux facteurs une attention toute particulière.

## * LE SILENCIEUX

[redacted] le grand fleuve marron qui sert de frontière entre la Bolivie et le Pérou. J'avais passé les villages où l'instituteur, converti à l'adventisme du 7e jour, prêchait des Indiens en short qui apprennent le football et ne chassent plus le jaguar.

Enfoncés dans leurs lits de boue, les crocodiles n'ouvraient même pas l'œil au bruit de notre petit moteur. Des deux côtés, la forêt dressait sa muraille verte. Trois heures auparavant, j'avais vu mon dernier beatnik dans un hamac où il m'avait entretenu de son grandiose projet : construire un hôtel de luxe sur le lac Valencia, en pleine jungle. Le chef du village l'écoutait en ricanant : «Son un droguo, un droguo loco». Nous arrivions au dernier poste, perché sur la falaise au bord du fleuve. J'ai [redacted] les deux drapeaux. La douane et aucun douanier sur l'embarcadère. Les soldats péruviens et boliviens jouaient au foot une interminable revanche.

Nous allions repartir, quand le petit homme maigre est sorti d'entre les cases rondes. Un vieux short beige et un tee-shirt effrangé flottaient sur son corps encore vert. J'ai tout de suite repéré sa coiffure en brosse très courte poivre et sel. Il était suivi d'un petit Indien métis d'une dizaine d'années. Il nous a abordés en anglais :

— You go to Puerto Maldonado ?

— Oui.

— Vous pouvez m'emmener ? Je dois lui faire arracher une dent.

Il a montré le petit Indien, son fils.

Nous sommes repartis.

Le vieux bonhomme ne disait rien. Son anglais était rocailleux et approximatif. Je tuais les mouches tigrées qui se posaient sur mes bras. J'ai fini par lâcher un juron :

— Et merde !

— Vous êtes Français ?

— Oui. (Il m'avait parlé en français, un français fluide.) Et vous ?

— Ho, mm, j'étais Hongrois (un bref sourire).

— Vous connaissez la France ?

— Oui, j'y ai passé plusieurs années, à Clermont-Ferrand. J'aimais bien les collines du Massif Central, les tripoux, la pêche aux écrevisses. (Ça se sentait : il lâchait tout. Il n'avait pas parlé français depuis si longtemps.)

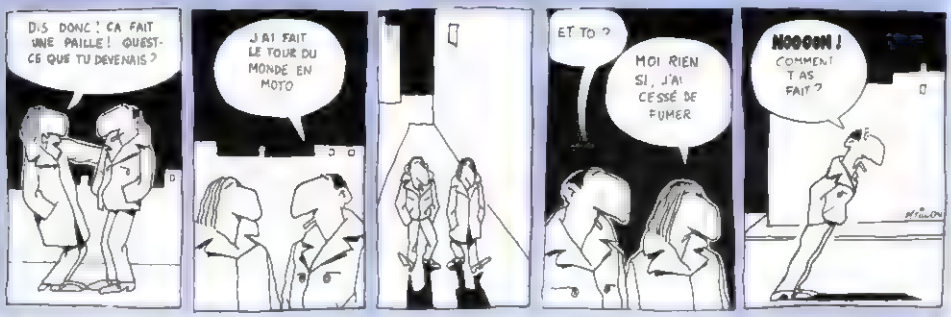
— Vous y étiez pourquoi ?

— Excuse-me. J'ai oublié my french. C'est très loin.

Voilà. Il n'a plus rien dit. Rien, absolument rien pendant six heures. Sa tête sèche, ses cheveux coiffés en brosse très courte, le regard dur, fermé des anciens S.S.

J.-F.B.

# L'EXPLOIT ET APRES... par Pétillon



# NE PAS VIVRE COMME DES BRUTES

par Milo Manara

**Au terme de son grand récit, Milo Manara fait ici le point sur ce qu'est, pour lui, l'aventure : certainement pas une évasion, mais bien plutôt un authentique engagement, la seule forme, sans doute, que peut prendre la révolte.**

On sait que pour vivre, dans notre société, il faut de l'argent. Les gens normaux, pour manger, habiter quelque part, s'habiller, se déplacer d'un endroit à l'autre, se reposer et faire l'amour, doivent sans arrêt donner de l'argent à quelqu'un.

Et pour se procurer cet argent, on sait qu'il faut travailler pratiquement toute la journée.

Dans notre société, donc, la plupart des gens se lèvent le matin, travaillent pratiquement toute la journée, en accomplissant généralement une tâche qui ne les intéresse pas, prêtant à un patron leur travail contre de l'argent. Ensuite, le soir, ils se reposent.

En outre, on nous demande de ne pas faire de bordel, de ne pas nous occuper de choses «qui nous dépassent», de nous limiter à voter de temps en temps (rarement) et d'accepter passivement et sereinement la vie comme on nous l'organise et comme on nous l'impose.

Voilà : L'AVENTURE c'est ce ressort qui nous fait lever la tête et nous pousse à nous demander «pourquoi ?».

Ce n'est pas un hasard si dans le roman d'auteur, dans les galeries de peinture et dans les concerts «importants», nous cherchons en vain la trace de l'aventure. La grande tradition de la littérature d'aventure anglo-saxonne n'existe plus aujourd'hui, sauf dans la littérature pour jeunes : la chaîne de montage l'a enterrée.

On entend souvent dire que, de nos jours, l'aventure n'est plus possible car le monde a changé. En réalité, je crois que la seule chose qui ait changé c'est notre tête.

C'est le type de civilisation dans laquelle nous nous enfonçons qui est en train de tuer l'aventure et c'est justement l'aventure qui peut nous sauver de ce type de civilisation. L'aventure comme éthique, comme culture, comme mode de vie. L'aventure c'est ne pas suivre passivement les événements. L'aventure est autodétermination.

La culture officielle, avec un K, la Kulture nous incite à nous barricader à la maison en verrouillant portes et fenêtres, tremblants, l'oreille tendue pour écouter les bombes qui éclatent dehors, l'œil rivé à la télévision pour voir ce qui se passe en bas devant la porte, l'aventure, elle, nous pousse à nous lever, à sortir, à regarder autour de nous et à nous demander : «Mais bon sang, qu'est-ce qui se passe ?!»

Moi, de toute façon, je veux essayer. Et pour commencer, je me battrai contre ceux qui veulent reléguer l'aventure dans le ghetto de la sous-culture, contre ceux qui disent que l'aventure est évasion, contre ceux qui distinguent l'aventure de l'engagement, contre ceux qui se servent de l'aventure pour faire avaler des mythes et des modèles en toc.

Qu'est-ce que l'Odyssée sinon un extraordinaire récit d'Aventure ? Ou alors c'est peut-être de la littérature de série B ?

Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si Ulysse a été choisi comme symbole de l'aventure par Dante dans la Divine Comédie : «Vous n'avez pas été créés pour vivre comme des brutes...».

Quand nous comprenons que les patrons de notre civilisation veulent nous faire vivre exactement comme des brutes, en nous piégeant dans ce tourbillon tragique, produire et consommer, alors nous nous rendons compte que l'aventure c'est quelque chose de plus qu'un passe-temps.

L'aventure c'est Lucifer qui te tente et te séduit. L'aventure c'est ce qui en ce moment même, te fait soudain lever les yeux et dire : «Mais pour qui se prend-il donc celui-là en me servant tout ce baratin sur l'aventure, maintenant je balance le journal, je me lève et je vais dehors je vais [illegible]rs je vais dehors je vais dehors...»

M.M.

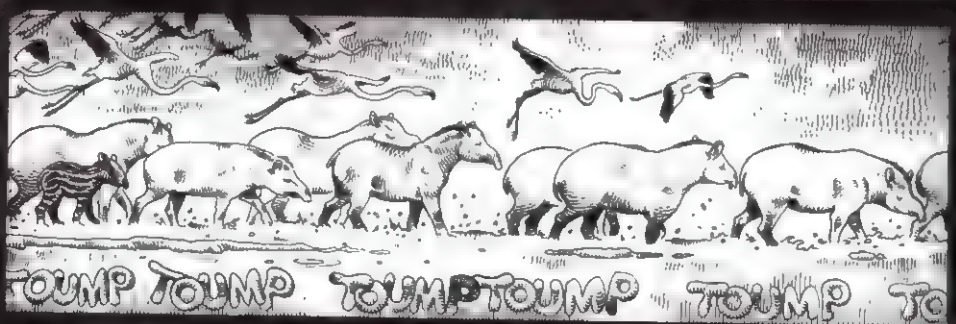
L'AVENTURE EST FINIE...
TOUM TOUMP TOUMP
QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE TAPAGE ?
AH, J'Y SUIS. CE DOIT ÊTRE LA MARCHE DES TAPIRS.

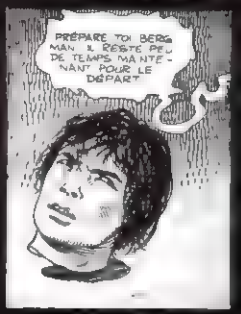
# HP ET GIUSEPPE BERGMAN

## MANARA

### CHAPITRE VII : LES SEPT NOMS DU DEMON

Lassé de la routine quotidienne, Giuseppe Bergman a tout plaqué pour partir à la recherche de l'aventure. En Amérique du Sud, il remonte le cours du fleuve Orénoque. Mais, abandonné par tous, et surtout par H.P., le "maître d'aventures" que lui ont procuré les "producteurs" qui financent son voyage, Guiseppe se retrouve seul, tremblant de fièvre, au cœur d'un marais sans limite. Quand surgit un Indien armé d'une machette, il ne peut esquisser un geste de défense. Il se laisse décapiter.





AH JE COMPRENDS D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE J'AI REUSSI A REVENIR A VENISE
QUELQU'UN A DÛ RETROUVER MA TÊTE ET LA RAMENER A VENISE. PEUT ÊTRE H.P
DE TOUTE FAÇON, FÉLICITATIONS POUR TA MORT BERGMAN. FANTASTIQUE !
ELLE T'A PLU ?
TU AS ÉTÉ MAGNIFIQUE ! L'AVENTURE NE VALAIT PAS GRAND CHOSE, MAIS AVEC TA MORT TU AS TOUT RACHETÉ !
ESPÉRONS QU'ELLE A PLU AUSSI AU PRODUCTEUR
ÇA JE NE SAIS PAS MAIS JE PEUX T'ASSURER QUE CEUX QUI ONT SUIVI TON HISTOIRE SONT EN TRAIN DE SE LIBÉRER DE L'ESCLAVAGE ET DE SE JETER DANS L'AVENTURE.
VOILÀ C'EST UN DE CEUX DONT JE TE PARLAIS.
HOLÀ !
EXCUSEZ-MOI, VOUS PERMETTEZ ?
ET EN VOILÀ UNE AUTRE !

MAIS ÇA N'EST PAS UNE AVENTURE C'EST UN BORDEL !

DOC DOCTEUR LIVINGSTONE, JE PRÉSUME ?

MAIS VOUS ÊTES TOUS DEVENUS FOUS ?

VOUS CROYEZ PEUT ÊTRE QUE L'AVENTURE VOUS AUTORISE À TOUT PRÉCIPITER DANS LE CHAOS ?

COMBIEN DE TEMPS LE MONDE POURRAIT-IL DURER SI CHACUN SE JETAIT DANS L'AVENTURE ?

L'AVENTURE A SES LOIS ! IL DOIT Y AVOIR CELUI QUI LA PRODUIT ET IL DOIT Y AVOIR CELUI QUI LA CONSOMME !
C'EST MOI LE PATRON DE L'AVENTURE !
IDIOTS ! REGARDEZ QUI ÉTAIT VOTRE CONSEILLER !
ET MAINTENANT, TOUS AU LIT ! DEMAIN UNE GRANDE JOURNÉE DE TRAVAIL VOUS ATTEND ! SANS AVENTURES !
TOUS SAUF UN, NATURELLEMENT ! BERGMAN ! JE TE PARLE !
LÈVE-TOI ! LE VAPORETTO ARRIVE !
HEIN ? QU'EST-CE QU'IL Y A ?
MAIS... MAIS...
LE VAPORETTO ARRIVE !
NE ME DIS PAS QUE TOUT CELA N'A ÉTÉ QU'UN RÊVE...

OH, QUELLE HONTE !

ENCORE DE CES GROS TRUQUAGES ARCHICONNUS !
NOOON !

JE N'Y PIGE PLUS RIEN DU TOUT !

ALORS NOUS N'AVONS JAMAIS QUITTÉ VENISE ET TOUTE L'HISTOIRE DE L'AMAZONE DES GUERRIERS, DE L'INDIEN ETC ETC ÇA N'A ÉTÉ QU'UN RÊVE ?!!

TOUT COMME LA SARABANDE FINALE, AVEC LE DIABLE ET TOUT LE RESTE, PLACE ST MARC, N'A ÉTÉ QU'UN RÊVE ?!!

MAIS ENFIN ! J'ÉTAIS ARRIVÉ À MOURIR D'UNE FAÇON DÉCENTE ! CELA AURAIT ÉTÉ LA FIN IDÉALE POUR TOUTE CETTE HISTOIRE ! ET MAINTENANT, ON DÉCOUVRE QUE TOUT ÇA N'A ÉTÉ QU'UN RÊVE ET QUE JE N'A JAMAIS QUITTÉ VENISE DES MAISERIES QUE PERSONNE N'UTILISE PLUS !

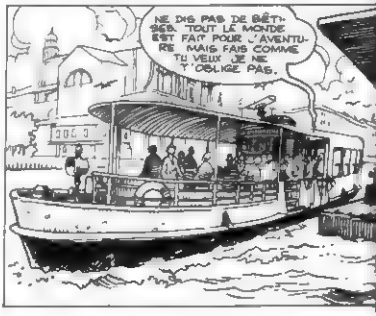
MAIS QU'EST-CE QUE TU ES EN TRAIN DE RACONTER ?

LE VAPORETTO EST ARRIVÉ. ALLONS-Y !

NON, NON, MAÎTRE, MOI JE NE VEUX PAS.

MAIS CETTE FOIS-CI ON PART POUR DE BON VERS L'AVENTURE, LA VRAIE !

NON, NON. JE NE PARS PAS POUR L'AVENTURE. J'IRAI DIRE AU PRODUCTEUR QUE JE NE SUIS PAS FAIT POUR CE GENRE DE CHOSES.


NE DIS PAS DE BÊTISES. TOUT LE MONDE EST FAIT POUR L'AVENTURE. MAIS FAIS COMME TU VEUX. JE NE T'OBLIGE PAS.

JE PARTIRAIS VOLONTIERS, MAÎTRE, MAIS J'AI CETTE CONVOCATION DU TRIBUNAL DE LUCCA. JE NE VOUDRAIS PAS M'ATTIRER D'ENNUIS...

MAIS OUI, PRÉSENTE-TOI AU TRIBUNAL. TU SERAS PLUS TRANQUILLE

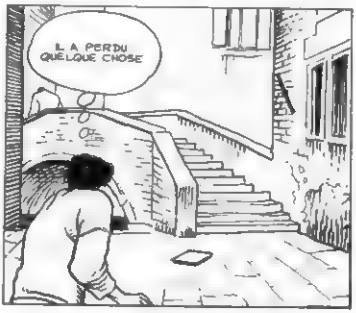
MAÎTRE TU DOIS ME COMPRENDRE
JE TE COMPRENDS TRÈS BIEN JE N'INSISTE PAS TU FAIS CE QUE TU VEUX.

NE T'ÉNERVE PAS, MAÎTRE QUITTONS NOUS AU MOINS BONS AMIS.

OH ÉCOUTE NE ME CASSE PAS LES PIEDS AVEC CES ÂNERIES.

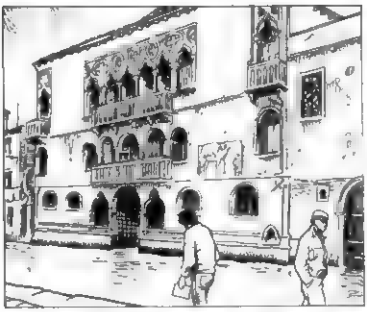
DONNE-MOI AU MOINS UNE AUTRE CHANCE PAR LA SUITE, IL SE PEUT QUE
CE N'EST PAS MOI QUI DOIS TE DONNER UNE AUTRE CHANCE, C'EST TOI QUI DOIS TE LA DONNER MOI, MON CHOIX JE N'AI FAIT N'ESSAIE PAS DE ME FAIRE ENDOSSER LES RESPONSABILITÉS QUE TU N'AS PAS LE COURAGE D'ASSUMER.

ET MAINTENANT, RENTRE DANS LE RANG VA-T EN CHEZ TON PRODUCTEUR ET LAISSE MOI TRANQUILLE TU M'AS DÉJÀ FAIT PERDRE TROP DE TEMPS JE PARS SEUL.


IL A PERDU QUELQUE CHOSE

C'EST UN CARNET ! IL A PERDU UN CARNET

MAÎTRE !... ALLEZ SAVOIR OÙ IL EST MAINTENANT...



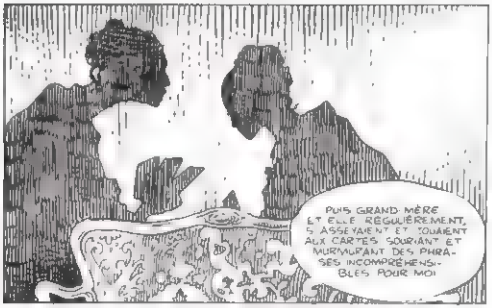
C'EST ... QUI AURAIT ÉCRIT ÇA ?

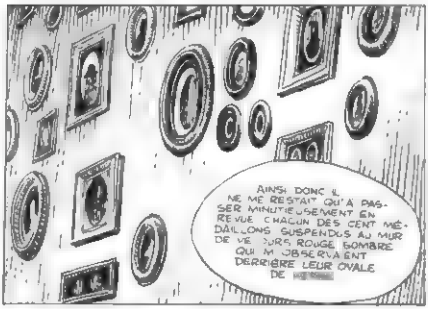
J'AVAIS QUATRE OU CINQ ANS, PEUT-ÊTRE SIX, À L'ÉPOQUE OU MA GRAND-MÈRE ME DEMANDAIT DE L'ACCOMPAGNER JUSQU'AU VIEUX GHETTO DE VENISE.

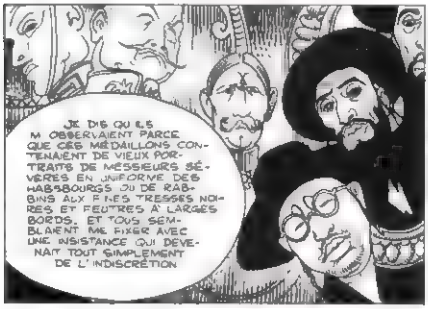
NOUS ALLIONS RENDRE VISITE À UNE DE SES AMIES, MADAME BORA LEVI, QUI HABITAIT UNE VIEILLE MAISON

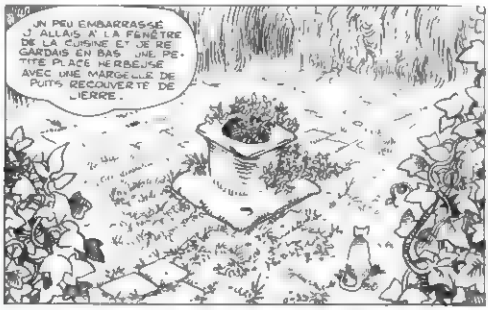
ON ACCÉDAIT À CETTE MAISON PAR UN ESCALIER EN BOIS D'UN AUTRE TEMPS APPELÉ "L'ESCALIER EXTRAVAGANT" OU BIEN L'ESCALIER DES RATS D'ÉGOUT" OU ENCORE "L'ESCALIER TURC"...

MADAME BORA LEVI ME DONNAIT UNE DRAGÉE, UNE TASSE DE CHOCOLAT ÉPAIS ET BOUILLANT ET DEUX BISCUITS SANS SEL QUI NE ME PLAISAIENT PAS


PUIS GRAND-MÈRE ET ELLE REGUIÈREMENT, S'ASSEYAIENT ET JOUAIENT AUX CARTES SOURIANT ET MURMURANT DES PHRASES INCOMPRÉHENSIBLES POUR MOI


AINSI DONC IL NE ME RESTAIT QU'À PASSER MINUTIEUSEMENT EN REVUE CHACUN DES CENT MÉDAILLONS SUSPENDUS AU MUR DE VELOURS ROUGE SOMBRE QUI M'OBSERVAIENT DERRIÈRE LEUR OVALE DE


JE DIS QU'ILS M'OBSERVAIENT PARCE QUE CES MÉDAILLONS CONTENAIENT DE VIEUX PORTRAITS DE MESSEURS SÉVÈRES EN UNIFORME DES HABSBOURGS OU DE RABBINS AUX FINES TRESSES NOIRES ET FEUTRES À LARGES BORDS, ET TOUS SEMBLAIENT ME FIXER AVEC UNE INSISTANCE QUI DEVENAIT TOUT SIMPLEMENT DE L'INDISCRÉTION

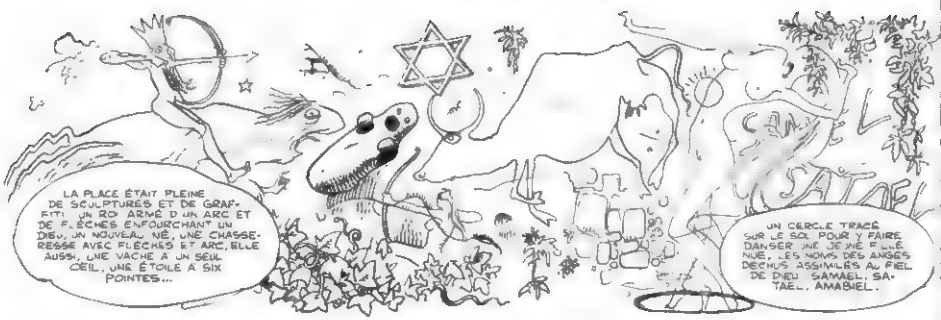

UN PEU EMBARRASSÉ J'ALLAIS À LA FENÊTRE DE LA CUISINE ET JE REGARDAIS EN BAS UNE PETITE PLACE HERBEUSE AVEC UNE MARGELLE DE PUITS RECOUVERTE DE LIERRE.

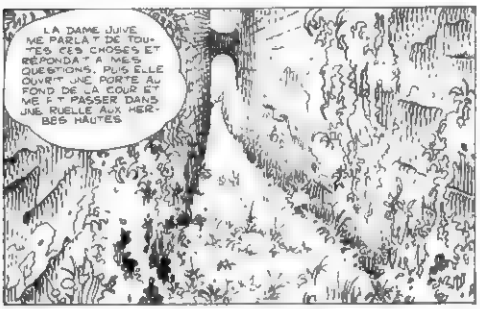
CETTE PETITE PLACE À UN NOM, COUR SECRÈTE DITE DE L'ARCANE.

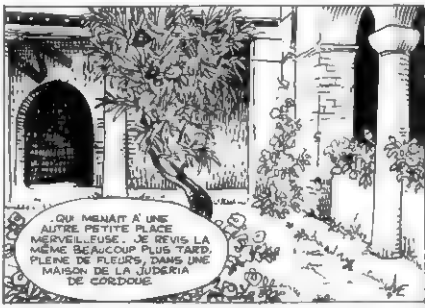
POUR Y ENTRER IL FALLAIT OUVRIR SEPT PORTES CHACUNE D'ELLE PORTAIT GRAVÉ LE NOM D'UN SHED DÉMON DE LA CASTE DES SHEDIM ENGENDRÉE PAR ADAM LORSQU'IL FUT SÉPARÉ D'ÈVE APRÈS LEUR ACTE DE DÉSOBÉISSANCE..

SAM HA MAWET ASHMODAI RUAH KARDEYAKOS, SHIBRETTA, NA'AMAN
CHAQUE PORTE S'OUVRAIT GRÂCE À UNE PAROLE MAGIQUE EN FAIT LE NOM DU DÉMON... JE ME LES RAPPELLE ENCORE CES NOMS TERRIBLES

JE ME SOUVIENS QU'UN JOUR MADAME BORALEVI ME PRIT PAR LA MAIN ET ME CONDUISIT DANS LA COUR SECRÈTE DÉCLARANT NOTRE CHEMIN AVEC UN MENORAH, LE CANDELABRE À SEPT BRANCHES ET CHAQUE FOIS QU'ELLE OUVRAIT UNE PORTE, ELLE SOUFFLAIT UNE BOUGIE..


LA PLACE ÉTAIT PLEINE DE SCULPTURES ET DE GRAFFITI. UN ROI ARMÉ D'UN ARC ET DE FLÈCHES ENFOURCHANT UN DIEU, UN NOUVEAU NÉ, UNE CHASSERESSE AVEC FLÈCHES ET ARC, ELLE AUSSI, UNE VACHE À UN SEUL CŒIL, UNE ÉTOILE À SIX POINTES...
UN CERCLE TRACÉ SUR LE SOL POUR Y FAIRE DANSER UNE JEUNE FILLE NUE. ES NOMS DES ANGES DÉCHUS ASSIMILÉS AU FIEL DE DIEU SAMAEL, SATAEL, AMABIEL.


LA DAME JUIVE ME PARLAIT DE TOUTES CES CHOSES ET RÉPONDAIT À MES QUESTIONS, PUIS ELLE OUVRIT UNE PORTE AU FOND DE LA COUR ET ME FIT PASSER DANS UNE RUELLE AUX HERBES HAUTES


QUI MENAIT À UNE AUTRE PETITE PLACE MERVEILLEUSE. JE REVIS LA MÊME BEAUCOUP PLUS TARD, PLEINE DE FLEURS, DANS UNE MAISON DE LA JUDERIA DE CORDOUE

JE ME SOUVIENS QUE DANS LA COUR SECRÈTE IL Y AVAIT UNE DAME TRÈS BELLE TOUJOURS ENTOURÉE D'ENFANTS ET D'ADOLESCENTES.

QUI JOUAIENT AUTOUR D'UN GIGANTESQUE PAPILLON FAIT DE MORCEAUX DE VERRE COLORÉS. C'ÉTAIT AURÉLIA, LE PAPILLON GNOSTIQUE

LA GNOSE SE REPRÉSENTANT ELLE MÊME COMME SOURCE INÉPUISABLE DE SAGESSE ET OFFRANT EN MILLE REFLETS AUX COULEURS VARIÉES, CE QUE CHACUN DÉSIRE
CES DEUX PLACETTES RELIÉES PAR LA PETITE RUELLE CACHÉE APPELÉE "PASSAGE ÉTROIT DE LA NOSTALGIE" CONSTITUAIENT LE CENTRE FABULEUX OÙ SE FONDAIENT DEUX MONDES SECRETS : L'UN SOUS DES DISCIPLINES TALMUDIQUES ET L'AUTRE DES DISCIPLINES PHILOSOPHIQUES ÉSOTÉRIQUES JUDÉO-GRÉCO-ORIENTALES..

TOUT CE DÉDALE D'ESCALIERS, DE RUELLES, DE COURS ET DE PETITES PLACES S'APPELAIT SÉRAL DES BELLES IDÉES OU ENCORE "SÉRAL DES HÉBREUX".

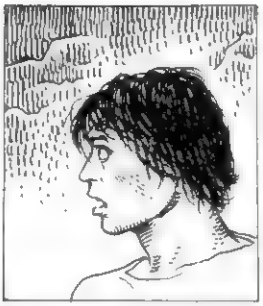
DANS CET ENDROIT SPLENDIDE, JE JOUAIS AVEC DES ENFANTS JUIFS QUI EXCELLAIENT À COMPTER LES CHOSES DE L'AU-DELÀ, TEMPS ET À ESCALADER LES MURETS D'ENCEINTE INTERDITS.

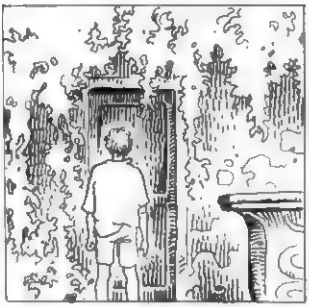
LES FILLES EN PLUS AVAIENT D'INQUIÉTANTS SOURIRES QUE JE LISAIS DANS LEURS YEUX À L'OMBRE DORÉE DES GRENIERS

CE FURENT ELLES QUI ME FIRENT VOIR POUR LA PREMIÈRE FOIS, LES ABRAXAS DE BASILIDES ET LES SYMBOLES PYTHAGORICIENS, LES SERPENTS EN CROISSANT DE LUNE ET LES DESSINS DE MÉNANDER ET SATURNINOS.
SUR CES DEUX PETITES PLACES J'ÉCOUTAI LES NOMS DE SIMON LE MAGICIEN, MANI, ORIGÈNE, ARIUS, VALENTINUS JUSTINO, CARPOCRATES, ÉPIPHANIOS, TERTULIANO, AGOSTINO, HIPATIA ET TANT D'AUTRES

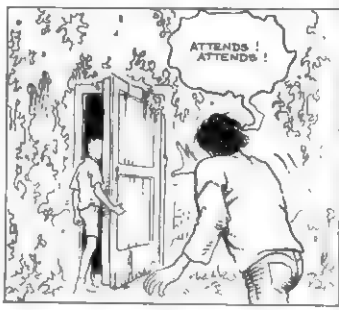
ET J'ENTENDIS AUSSI PARLER POUR LA PREMIÈRE FOIS DES CLAVICULES DE SALOMON ET DE L'ÉMERAUDE DE SATANA...

QUI SELON LA TRADITION HERMÉTIQUE LUI SERAIT TOMBÉE DU FRONT POUR DEVENIR LE SYMBOLE DE LA SCIENCE MAUDITE PARMI LES HOMMES



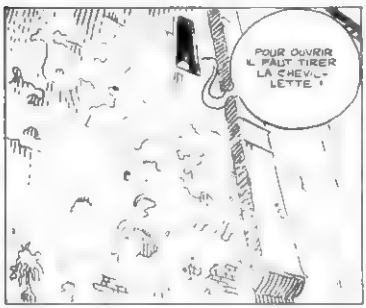


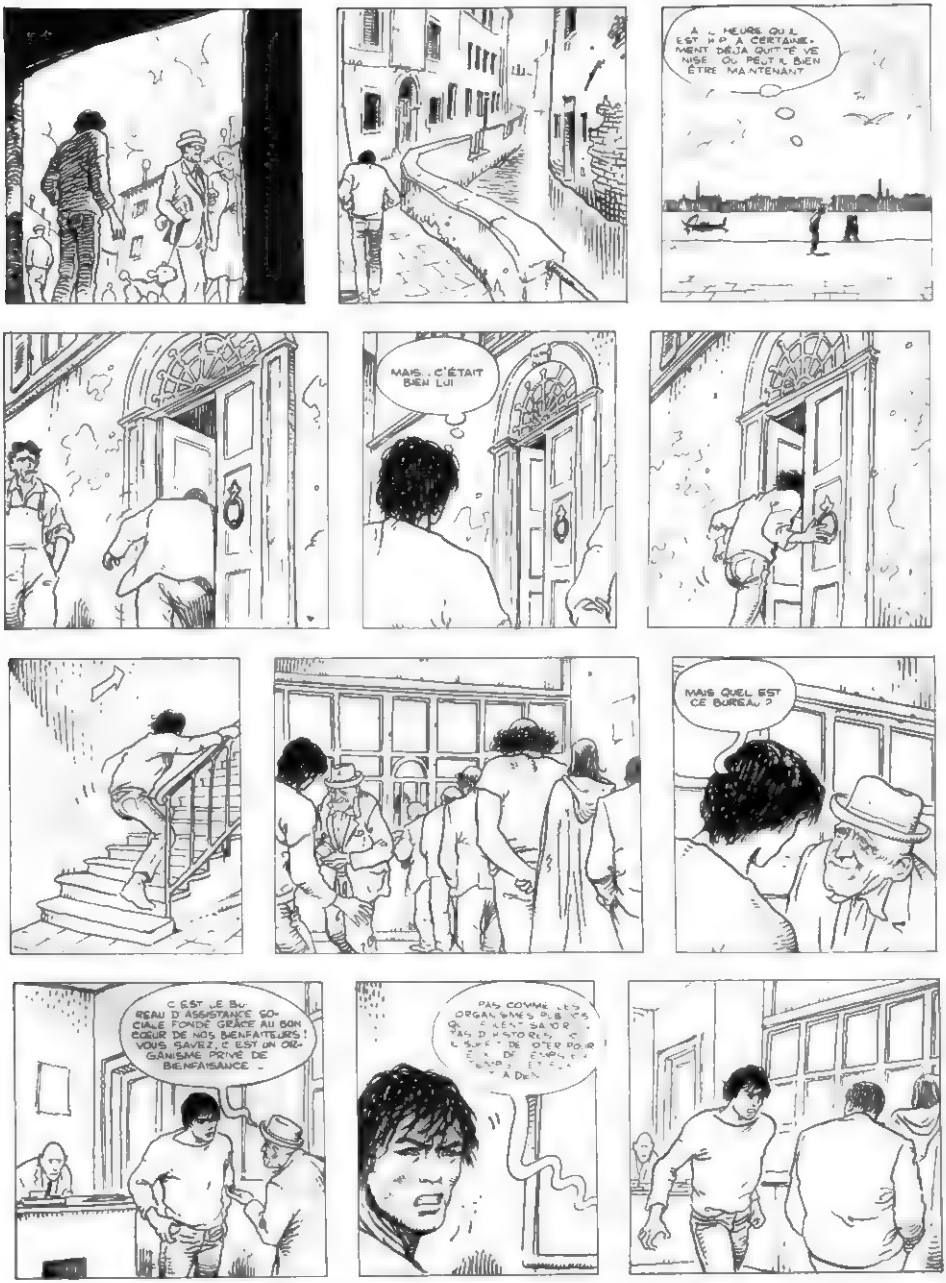
MAIS... MAIS QUI ES-TU TOI ?

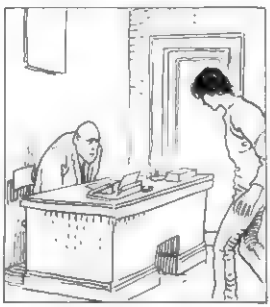

ATTENDS ! ATTENDS !

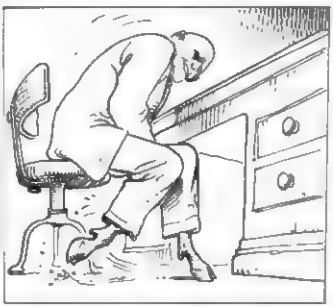
H.P ! H.P ! ATTENDS ! JE VEUX PARTIR AVEC TOI !

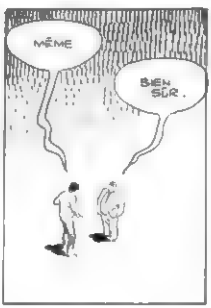
MAÎTRE JE VEUX PARTIR AVEC TOI POUR L'AVENTURE !

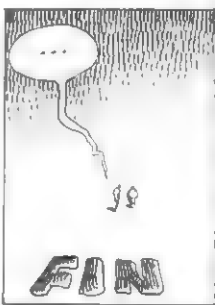

POUR OUVRIR IL FAUT TIRER LA CHEVILLETTE !


A L'HEURE QU'IL EST H.P. A CERTAINEMENT DÉJÀ QUITTÉ VENISE. OU PEUT-IL BIEN ÊTRE MAINTENANT
MAIS... C'ÉTAIT BIEN LUI
MAIS QUEL EST CE BUREAU ?
C'EST LE BUREAU D'ASSISTANCE SOCIALE FONDÉ GRÂCE AU BON CŒUR DE NOS BIENFAITEURS ! VOUS SAVEZ, C'EST UN ORGANISME PRIVÉ DE BIENFAISANCE...
PAS COMME LES ORGANISMES PUBLICS










TRADUCTION CHRISTINE VERNIÈRE

# L'aventure d'un employé

## Une nouvelle de Italo Calvino

L'employé Gnei avait passé la nuit auprès d'une dame, et jolie. Lorsque, de bon matin, il sortit de chez elle, l'air, les couleurs d'un jour de printemps tôt entamé pour l'accueillir, limpides, vivifiants, neufs, Gnei avait l'impression de marcher en musique.

Pareille aubaine tenait à un rare concours de circonstances : une réunion entre amis; un état d'esprit passager, inattendu chez une femme de tête, peu portée à s'abandonner, une conversation où, pour une fois, il s'était senti à son aise; l'appoint, de part et d'autre, d'une légère euphorie après boire (simulée, peut-être?); puis enfin, au moment du départ, un arrangement logistique, à vrai dire un peu sollicité : tout cela, et non pas le charme personnel de Gnei (son unique chance pouvait être une allure réservée, anodine, annonçant un partenaire peu compromettant et vite effacé) avait conduit la nuit à sa conclusion imprévisible. Gnei le savait et, en homme modeste, n'en appréciait que mieux son bonheur. De même, cette aventure serait sans lendemain, et Gnei ne songeait pas à s'en plaindre : une liaison, vu son train de vie habituel, aurait posé plus d'un problème embarrassant. Engagée et conclue dans l'espace d'une nuit, l'aventure atteignait à la perfection. En somme, Enrico Gnei était, ce matin-là, un homme qui a goûté ce que la vie peut offrir de meilleur.

La maison se trouvait sur les collines. Gnei descendait une avenue verdoyante et parfumée. C'était l'aube, la dame venait de le pousser à la porte de crainte qu'il ne soit aperçu des domest ques. D'ordinaire, il sortait bien plus tard de chez lui pour se rendre au bureau. Cette nuit sans sommeil, loin de lui peser, lui procurait une lucidité artificielle une excitation, non plus des sens, mais de l'esprit. Un souffle de vent, un bourdonnement, l'odeur d'un arbre étaient pour lui autant d'appels à la possession, à la jouissance; il ne savait plus se résoudre à goûter la beauté avec un peu de discrétion.

Gnei était homme méthodique; se lever dans une maison étrangère, s'habiller à la hâte, sans s'être rasé, lui laissait une impression de désordre, de routine rompue. Il s'était promis d'abord de courir chez lui, pour se faire la barbe, se changer; il avait le temps. Puis il écarta cette idée, préféra se convaincre qu'il n'était pas tellement en avance : la peur lui était venue que ce spectacle du logis, la répétition des gestes de chaque jour ne dissipent le climat insolite dans lequel, à présent, il se sentait vivre.

Il décida que cette journée, pour préserver le legs de la nuit, suivrait une courbe paisible et généreuse. Sa mémoire habile à retracer, seconde après seconde, les instants écoulés, lui ouvrait des paradis sans fin. Ainsi, la pensée vagabonde, le pas tranquille, Enrico se dirigeait vers le terminus du tram.

Une voiture attendait, presque vide. Des conducteurs fumaient la cigarette sur le trottoir. Gnei grimpa en sifflotant, les pans de son manteau ouverts comme des ailes, s'affala sur un siège, négligemment, et reprit tout de suite une position plus stricte, content de s'être ressaisi si vite, mais point fâché non plus de ce premier mouvement de désinvolture.

C'était un quartier résidentiel, lent à se réveiller. Dans le tram se tenaient assis une ménagère d'un certain âge, deux ouvriers qui discutaient, et un homme heureux, lui. Braves gens du matin. Pour Gnei, bien sympathiques, lui, pour eux, était un monsieur énigmatique, énigmatique et content, qu'on n'avait jamais vu dans ce tram à cette heure. D'où venait-il? Eux, sans doute, se le demandaient, lui demeurait impénétrable : il contemplait les glycines. Il les contemplait en homme qui sait contempler des glycines, et qui sait qu'il le sait. Il tendait la pièce de monnaie au receveur, et de l'un à l'autre s'établissait le rapport idéal passager-receveur. Tout allait pour le mieux, le tram descendait en direction du fleuve, il faisait bon vivre.

Enrico Gnei s'arrêta dans le centre, entra dans un café. Pas son café habituel. Un grand café, tout en mosaïques. On venait à peine d'ouvrir; la caissière n'était pas encore à son poste; le barman préparait sa machine. Gnei fit quelques pas autoritaires au milieu de la salle, vint au comptoir, choisit dans la vitrine une grosse madeleine, y mordit, avec avidité d'abord, puis en homme à qui une nuit turbulente a laissé la bouche pâteuse.

Un quotidien était déployé sur le zinc; Gnei y jeta un coup d'œil. Il n'avait pas acheté son journal, ce matin, il dont c'était toujours le premier geste dans la rue. Gnei était un lecteur appliqué, méticuleux, il suivait jusqu'aux moindres événements, il ne sautait aucune page. Mais ce matin son regard glissait d'un titre à l'autre, sans susciter la moindre association d'idées. Il ne parvenait pas à lire : réveillée peut-être par le gâteau, le café brûlant, l'atmosphère de la salle après l'air piquant de l'aube, lui revenait une longue bouffée des plaisirs de la nuit. Il ferma les yeux, releva le menton, sourit. Le barman, attribuant cette mine béate à une information sportive, lui dit :

— Content que Boccadasse rejoue dimanche?

Et il pointait son doigt vers un titre annonçant la guérison d'un avant-centre. Gnei lut, ouvrit la bouche, et au lieu de s'esclaffer comme il était tenté de faire : « Boccadasse, Boccadasse, toi, mon petit tu n'y es pas! » se contenta de bougonner :

— Bah, bah...

Et, pour éviter un discours sur le prochain match, ou se perdrait son trop-plein de mémoire, il se tourna du côté de la caisse : une jeune femme à l'air désabusé venait de s'y installer.

— Un café, une madeleine, annonça-t-il sur un ton confidentiel.

La caissière bâilla.

« Déjà sommeil, de si bonne heure?

Elle hocha la tête, sans sourire.

« On n'a pas trop dormi cette nuit, hein?

Une seconde de réflexion, le temps de se convaincre qu'on était bien placée pour le comprendre.

« Moi, mon lit m'attend toujours...

Là-dessus, plus un mot, bouche cousue, le mystère fait homme. Il paya, salua, sortit, entra chez le coiffeur.

— Par ici, Monsieur; asseyez-vous, Monsieur...

La voix de tête rituelle fit à Gnei l'effet d'un clin d'œil.

— Allons-y pour la barbe, répondit-il, sceptique, condescendant, en se regardant dans la glace.

La grande serviette une fois nouée autour du cou, son visage devenait un objet à part; quelques marques de fatigue, jusqu'alors estompées dans le mouvement de tout le corps, s'en trouvaient accusées. Visage banal, au demeurant : celui d'un voyageur débarqué du train au petit jour, d'un joueur qui a tenu toute la nuit les cartes. Rien ne révélait la nature de sa lassitude, observa-t-il avec plaisir. n'eût été une certaine expression détendue, indulgente, celle qu'on prend quand on a eu tout son content, et qu'on peut voir venir.

« Blaireau, blaireau, semblaient dire les joues, sous la mousse tiède, nous avons souvenir d'autres caresses! » Et la peau d'ajouter : « Rasoir, tu ne raseras pas ce que je sais! »

Une conversation chargée de métaphores

---

Dans cette nouvelle, extraite du recueil intitulé *Aventures* (Ed. du Seuil), on retrouve sous le couvert de réalisme, la veine fantastique qui traverse toute l'œuvre d'Italo Calvino, aux éditions Albin Michel : *Le Vicomte Pourfendu*, aux éditions du Seuil : *Le Baron perché, Le chevalier inexistant, La journée d'un scrutateur, Cosmicomics, Temps zéro, Les villes invisibles* et *Le château des destins croisés*.
Son dernier roman, *Marcovaldo*, vient de paraître aux éditions Julliard.

Illustration
Tract

semblait s'être engagée entre lui et le coiffeur qui, au vrai, gardait le silence, manœuvrant ses outils avec componction. Un tout jeune coiffeur, lacitume par défaut d'imagination plutôt que par timidité, car, quand il lui prit envie d'entamer la conversation, il ne trouva à dire que

— Hein, cette année, déjà les beaux jours! Le printemps..

La phrase tomba au milieu de ce dialogue imaginaire ou Gnei était plongé; du coup, le mot « printemps » se chargea de sous-entendus.

— Le printemps.. dit-il, laissant traîner un sourire d'expert sur ses lèvres savonneuses

L'entretien tourna court. Gnei pourtant, sentait le besoin de parler, de s'extérior ser, de prendre à témoin ce barbier qui ne d sait rien. Il fut deux ou trois fois sur le point d'ouvrir la bouche, pendant que l'autre tenait son rasoir levé, mais les mots se dérobaient, et le rasoir revenait se poser sur la lèvre ou sur le menton.

— Pardon, vous disiez?

Le coiffeur avait vu ses lèvres remuer sans qu'il en sortit aucun son. Alors Gnei d'une bonne voix chaleureuse

— Dimanche, Boccadasse pourra jouer!

Il avait dû crier : des clients tournèrent vers lui leurs visages à demi blancs de mousse. Le coiffeur gardait son rasoir levé.

— Ah, vous êtes pour le *Juve*? fit-il, un peu vexé. Vous savez, je suis un supporter du *Toro*.

— Eh bien, dimanche la partie est facile, vous avez gagné d'avance..

Mais l'élan était déjà retombé.

Dûment rasé, il sortit. La ville était remuante et sonore des éclairs dorés glissaient sur les vitrines, l'eau dansait sur les fontaines, les trolleys éparpillaient des grappes d'étincelles. Enrico Gnei allait, comme à la crête d'une vague, dans une alternance d'exaltation et de langueur.

— Ma parole, c'est Gnei!

— Ma parole, c'est Bardetta!

Il venait de croiser un camarade de collège, perdu de vue depuis dix ans. Chacun prononça les mots de circonstance : ça faisait une éternité, ils n'avaient pas changé, ma foi! Si, Bardetta avait les cheveux grisonnants, son expression fournarde, un peu canaille, s'était accentuée. A ce que Gnei savait, Bardetta était dans les affaires. Il avait eu quelques histoires pas trop claires, et séjournait depuis longtemps à l'étranger.

— Toujours à Paris?

— Venezuela. J'y repars tout à l'heure. Et toi?

— Moi... Fidèle au poste.

Il eut un sourire contraint, comme honteux de sa vie sédentaire; bien malgré soi il enrageait de ne pas faire comprendre au premier coup d'œil ce qu'était réellement son existence : la mieux remplie, la plus satisfaisante qu'on pût rêver.

— Es-tu marié? demanda Bardetta.

C'était pour Gnei l'occasion ou jamais de rectifier.

— Hé non, célibataire! On est des durs à cuire, nous autres!

Nous y voilà : un homme comme Bardetta, joyeux compère, près de repartir pour l'Amérique, coupé de la ville et de ses potins serait l'interlocuteur idéal avec qui donner libre cours à son euphorie, le seul à qui Gnei pouvait confier son secret. Et même grossir un peu les choses, parler de l'aventure de la nuit comme d'un événement presque ordinaire.

« Oui, nous formons le dernier carré des célibataires, hein?

Allusion à la renommée de noceur dont avait joui Bardetta, dans le temps. Déjà Gnei tournait et retournait la phrase par laquelle il entrerait dans le vif du sujet, quelque chose comme : « Entre nous, pas plus tard que cette nuit... »

— Moi, à vrai dire, je suis père de famille, tu sais, j'ai quatre gosses..

La réponse atteignit Gnei au moment où il tâchait de recréer autour de lui une atmosphère de fête, un univers bachique; déconcerté, il fixa ses regards sur Bardetta. Alors seulement, il remarqua ses vêtements fripés, son air soucieux et las.

— Ah diable, quatre gosses... Hé bien, bravo!

C'était dit d'une voix opaque

« Et tu ne t'en tires pas trop mal, là-bas?

— Ma foi, que veux-tu faire : C'est partout pareil. Gagner sa croûte, nourrir sa famille..

Bardetta écarta les bras, d'un geste d'impuissance. Gnei, en homme foncièrement simple, ressentit soudain de la compassion et du remords : comment avait-il pu songer à faire valoir ses bonnes fortunes, à seule fin d'épater un pauvre bougre comme celui-là? Il s'empressa d'ajouter, en guise d'excuse

— Espérons que ça ira mieux..

— Hé oui, espérons...

On se salua, on se souhaita bonne chance, chacun partit de son côté. Et déjà Gnei était pris de regrets : pareille occasion de se confier à Bardetta, au Bardetta qu'il avait imaginé d'abord, était une chance inestimable, gâchée, perdue à jamais. Tous deux, ils auraient pu entamer une conversation d'homme à homme, aimable, un rien taquine, sans exhibitionnisme ni fanfaronnades, après quoi, l'ami partait pour l'Amérique, emportant de Gnei un souvenir que rien ne pourrait plus changer. Et Gnei de s'entravir, confusément, projeté dans les pensées d'un Bardetta imaginaire perdu là-bas, au fond de son Venezuela, évoquant parfois la vieille Europe — pauvre oui, mais restée fidèle au culte de la beauté et du plaisir : ce serait à lui, Gnei, qu'instinctivement Bardetta penserait, au camarade de collège retrouvé par hasard après tant d'années, et qui dissimulait, sous son apparence timorée, une vraie confiance en soi, à l'homme qui jamais n'avait pu se résoudre à quitter l'Europe dont il incarnait, de quelque manière l'immémoriale sagesse, les ardeurs si bien maîtrisées... Gnei s'échauffait ainsi donc, le bonheur d'une nuit aurait pu laisser une empreinte se chargeant d'un sens immuable, au lieu de se perdre comme sable dans l'océan des journées mornes, indifférentes.

Oui, il fallait parler à Bardetta, tant pis si Bardetta n'était qu'un homme à bout, avec de bien autres soucis en tête tant pis si on risquait de l'humilier. Et puis, qu'est-ce qui prouvait que Bardetta était un vaincu? Peut-être qu'il ne disait ça que pour donner le change, le vieux renard...

« Je le rejoins, on reprend la conversation, je lui raconte tout » Gnei suivit le trottoir à grandes enjambées, déboucha sur la place, s'engagea sous les portiques. Bardetta avait disparu. Gnei regarda l'heure : il était en retard; il courut jusqu'au bureau. Réflexion faite, cette manière de raconter sa vie au premier venu n'était pas dans son caractère; il n'avait pas osé : tant mieux. Cette dernière remarque le mit en paix avec lui-même; il pointa triomphalement à l'horloge du service.

Gnei nourrissait à l'égard de son travail cette sorte de flamme amoureuse qui, même à leur insu, embrase le cœur des bureaucrates dès lors qu'ils savent combien le processus le plus routinier, l'expédition de correspondances impersonnelles, la tenue méticuleuse d'un registre peuvent céler de délices et susciter de fanatisme. L'espoir inavoué de Gnei, ce matin-là était qu'exaltation amoureuse et religion bureaucratique pussent se fondre, conjoindre leur ardeur, mêler leurs flammes, hélas, la table de travail, l'éternelle chemise vert crasseux *En instance* lui rappelèrent cruellement le contraste entre la vertigineuse beauté qu'il contemplait naguère et l'emploi du temps de toujours.

Il était et venait autour de son bureau, sans se résoudre à s'asseoir. Il était victime d'un soudain, d'un urgent élan d'amour pour sa dame. Il ne trouvait pas le repos. Il s'enfuit dans la pièce voisine : les comptables tapotaient d'un air appliqué et maussade.

Gnei faisait les cent pas devant eux, distribuant les bonjours, émettant à chaque fois un rire nerveux par en dessous, balbutiant dans sa mémoire déçu du présent éperdu d'amour au milieu des comptables : « Je suis là, dans votre bureau, parmi vous, oui, mais c'est ainsi que, tantôt, je me roulais dans certain lit! »

— Parfaitement, monsieur Marinotti!

Il abattit sa main sur les paperasses d'un collègue

Marinotti releva ses lunettes et demanda, l'air endormi

— A toi aussi, Gnei, ils ont fait une retenue de quatre mille lires après celle du mois dernier?

— Moi, mon cher.

Or, tandis qu'il entamait son explication, Gnei se souvint d'une attitude de son âme — tard dans la nuit aux approches du petit jour — une révélation pour lui lourde de possibilités d'amour jusque-là inexplorées.

« Moi la retenue, poursuivit-il (la voix très douce, la main allongée dans un geste tendre, la bouche entrouverte) on me l'a faite intégralement sur mon traitement de février. Parole d'honneur!

Il aurait voulu ajouter des précisions, des commentaires parler, parler, mais il ne trouva rien

« Voilà la clé, décida-t-il en regagnant son bureau, à chaque instant, quoi que je dise ou fasse, tout le bonheur que j'ai au doit être présent » Seulement, une inquiétude le rongeait : de ne pas jamais parvenir à ces hauteurs qu'il avait atteintes, de ne pas savoir exprimer, ni en allusions, ni surtout en mots explicites et même de ne pas savoir penser, cette plénitude que pourtant il savait bien avoir connue.

Le téléphone sonna. C'était le directeur. Il réclamait des précisions sur le dossier Giuseppieri

— Voyez-vous, Monsieur le directeur, récitait Gnei la firme Giuseppieri, dans une correspondance du six mars

Et il voulait dire : « Eh bien, quand doucement elle m'a demandé : Vous vous sauvez déjà? j'ai compris que je devais garder sa main, là, dans la mienne »

— Oui, Monsieur le Directeur, réclamation a été faite après facturation de la marchandise..

Il ne pouvait pas dire « Jusqu'à ce que la porte se soit refermée sur nous deux, je n'étais pas tellement sûr. »

— Non, expliquait-il, la réclamation n'est pas passée par l'agence..

Et il songeait : « Alors, j'ai bien vu qu'elle n'était pas ce que j'avais pensé, froide, dédaigneuse... »

Il raccrocha. Il avait le front mouillé de sueur. Il se sentait las, brusquement, mort de sommeil. Il regrettait de n'avoir pas fait un saut jusqu'à la maison le temps de prendre un bain, de se changer : il était mal à l'aise dans son linge.

Il alla à la fenêtre, elle ouvrait sur une cour cernée de hautes murailles avec tout un peuple de balcons, et on s'y serait cru en plein désert. Le ciel apparaissait, par-dessus les toitures non plus limpide mais blême, comme brouillé d'une patine opaque. Gnei sentait opaque effacer le moindre souvenir, la plus petite sensation, il ne restait du soleil qu'une tache informe de lumière figée comme un sourd élancement de douleur.

OUI, CE COULOIR! ALLEZ, LEVEZ VOUS! IL EST TARD VOUS DEVRIEZ DÉJÀ ÊTRE DANS VOTRE LIT !
?
POUR ELLES AUSSI, IL EST TARD ?
OUI, ELLES VONT ALLER DORMIR !
- NOUS ÉTIONS PARTIS D'UN CHIFFRE DE 7000, NOUS VENONS DE LE FAIRE PASSER À 9000. LA DENSIFICATION PEUT AUSSI RÉSULTER PLUS INDIRECTEMENT DE LA LIMITATION DU CAPITAL DÉVALORISÉ. AFFECTE À... AU AUX CHIENS !.. THÉSAURISANT POUR LA GUERRE !.. CHIENS !.. THÉSAURISANT
LA LUNE EST UNE BÊTE AU SANG SEC !!! UNE BÊTE! UNE BÊTE!
7

?
!?!
!
A L'ASILE !
ILS M'ONT MIS A L'ASILE!
ILS M'ONT TONDU !
8

- ILS M'ONT MIS A L'ASILE ET ILS M'ONT TONDU... MAIS JE NE SUIS PAS FOU! VOUS ENTENDEZ? PAS FOU!
.. JE VEUX PARLER AU PSYCHIATRE!. LAISSEZ-MOI PARLEZ AU PSYCHIATRE!. JE NE SUIS PAS FOU!. JE VEUX SORTIR D'ICI!.
SORTIR !
ZETTLER!
SERGE ZETTLER !
?OH! BONJOUR MADAME!
SERGE ZETTLER OU AVEZ-VOUS TROUVÉ CES FRUSQUES ?
CE SONT MES HABITS MADAME !
VOUS ÊTES SALE ZETTLER ON DIRAIT UN CLOCHARD!. REGARDEZ-VOUS! VOTRE TENUE EST INCORRECTE!
JE NE VEUX PAS D'UN CRASSEUX COMME VOUS DANS MON COURS. VOUS M'ENTENDEZ ZETTLER !?

ZETTLER !?!
MAIS MA PA. ROLE. VOUS DOR. MEZ ! VOUS DORMEZ DEBOUT C EST UN COMBLE !
UN COMBLE !
?!?
OH! EXCUSEZ MOI MADAME CETTE NUIT MON PERE NOUS A FAIT SORTIR DE LA MAISON MA MERE, MA SOEUR ET MOI IL AVAIT BU, ET
ÉCOUTEZ ZETTLER, VOS HISTOIRES DE FAMILLE NE CONCER. NENT QUE VOUS! LE RECTORAT ME PAIE POUR ENSEIGNER LES MATHÉMATIQUES ET NON POUR ÉCOUTER VOS RÉCITS À LA ZOLA!. QUOI QU'IL EN SOIT VOUS REMETTREZ LES PIEDS DANS MON COURS LORSQUE VOUS SEREZ PRÉSENTABLE !
TSS! LE MAUVAIL "PRÉSENTABLE"
PRÉSENTABLE !
PRÉSENTABLE PRÉSENTABLE PRÉSENTABLE !
10

PRÉSENTABLE !!!
?!
C'EST ZETTLER! LE MABOUL, QU'EST-CE QU'IL A À CRIER COMME ÇA?

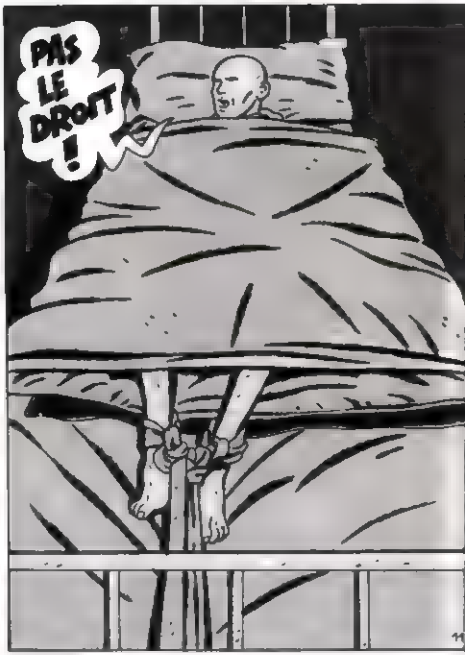
ALLONS Y !

QU'EST-CE QUI TE PRÉND, MABOUL? POURQUOI TU GUEULES COMME ÇA? TU N'AS PAS PRIS TES SOMNIFÈRES ?

J'EN AI ASSEZ DE VOS DROGUES !! ASSEZ !

LAISSEZ-MOI!, JE NE VEUX PAS DE VOS SALETÉS!. JE VEUX RESTER LUCIDE!
LUCIDE?!? IL VEUT RESTER LUCIDE !

ON AURA TOUT ENTENDU !
LAISSEZ-MOI! VOUS N'AVEZ...


PAS LE DROIT !

# L'ACTUALITE (A SUIVRE)

MICHELE COSTA MAGNA / MICHEL PIERRE
OLIVIER BIEGELMANN / FRANCIS LAMBERT
FRANCOIS RIVIERE / MARC VOLINE
JEAN-PIERRE ENARD / BERNARD BLANC

## SUPERMAN SUPERSTAR

**Collant bleu hypermoulant, slip, bottes et cape rouges, avec, sur la poitrine un "S" sur fond jaune... Inutile de poursuivre la description, de parler des muscles d'acier et du petit accroche-cœur tout ce qu'il y a de plus mignon. Vous avez déjà reconnu Superman, le seul, le vrai, qui vient de se faire une nouvelle jeunesse à l'écran sous les traits de Christopher Reeve, déplaçant les foules de New-York à Paris. (A Suivre) vous en dit plus sur la fabuleuse carrière de cette superstar, de la bande dessinée au cinéma.**

**Superman est le premier des super-héros made in U.S.A., né bien avant la bande à « Marvel », dans l'esprit de deux jeunes Américains de Cleveland, Jerry Siegel et Joe Schuster.**

Nous sommes en 1933 et l'Amérique tente d'oublier, dans les comédies musicales comme dans les bulles, la sombre réalité de la Grande Dépression. Du rêve, Superman, va lui en donner : cocktail de Samson, Hercule et Sir Galahad à la sauce science-fiction, il devient rapidement une légende à la mesure de l' « American dream », jouant pour le yankee moyen une odyssée à la gloire du monde libre et du système capitaliste, dont on commence pourtant à douter des bienfaits. Défenseur de l'ordre et de la justice, toujours prêt à se porter au secours de la veuve, de l'orphelin et de la police, il pourchasse, dès son apparition dans le journal *Action Comics* en 1938, les bandits, les savants fous et autres concurrents à la domination du monde, à coups de super-pouvoirs : super-vision, super-ouïe, super-rayon, vole dans l'espace et dans le temps

*« Superman's mission for President Kennedy ». Kennedy mourra avant l'achèvement de l'histoire, qui sera publiée à la demande du Président Johnson et de la famille Kennedy*

Au service de l'oncle Sam, il veille sur son repos et le tire des situations les plus dangereuses : en secondant Roosevelt dans sa politique du New-Deal, en démolissant en 1941 une armada d'avions ennemis qui menace Metropolis, en pourchassant les espions nazis, en abattant en 1944 le mur de l'Atlantique et la ligne Siegfried au point de se faire traiter de « sale juif » par Goebbels, un grand amateur de *comics*..., en partant en mission enfin, dans les années soixante, pour le président Kennedy.

C'est d'ailleurs vers cette époque, une certaine crise des valeurs américaines gagnant l'ensemble du continent depuis les campus de California, que Superman commence à prendre un sacré coup de vieux. Comme les rejetons de Walt Disney, il fait volontiers les frais du détournement underground et se voit relégué au rang des vieilleries réactionnaires. L'heure est à Robert Crumb plus qu'à l'équipe Siegel-Schuster, qui ont d'ailleurs perdu depuis longtemps les droits au profit de la puissante « D.C. Comics » et végètent dans l'anonymat le plus complet.

Mais si personne ne connaît leurs noms, tout le monde peut raconter les origines de ce mythe de la bande dessinée, dont la famille s'est agrandie de scénario en scénario : sa cousine Supergirl, le chien Krypto, le cheval Comète, et le curieux Bizarro, sosie raté de Superman, qui vient d'un monde imaginaire où tout se déroule à l'inverse de ce qui se passe sur terre. .

Superman a donc vu le jour, non sur le sol américain, mais au sein de la florissante civilisation de l'étoile Krypton. Bébé, il est expédié sur terre par son père, l'éminent savant Jor-El, avant l'explosion de sa planète. Recueilli par un couple de fermier, les Kent, il prend rapidement conscience de ses étonnants pouvoirs, dus à une différence de gravitation entre la terre et Krypton, et décide, d'abord sous le nom de Superboy, puis, l'âge venant, de Superman, de les mettre au service du bien et de la loi.

Le tout, bien sûr, en dissimulant sa vraie personnalité sous les lunettes et le complet très strict du timide Clark Kent, médiocre journaliste au *Daily Planet*... Ce qui nous vaut de cornéliennes situations : car Kent est aussi amoureux d'une de ses collègues, Lois Lane, que cette dernière l'est de Superman qui l'emmène à toute occasion se balader dans les airs... Rien n'arrête l'homme d'acier. Sauf peut-être, les effets d'une pierre de sa planète d'origine, la Kryptonite verte, très prisée par l'un de ses plus farouches ennemis, le démoniaque au crâne chauve, Lex Luthor: brandie sous son nez, elle entraîne en effet une paralysie de ses capacités... Le temps qu'il trouve une générale parade et coffre finalement tous les méchants...

Un peu usée comme recette? Pas vraiment... Aujourd'hui où la bande dessinée lorgne vers les adultes et la critique sociale, on a encore besoin de merveilleux. Surtout au cinéma. Que voulez-vous, le temps de la crise, de l'inflation et du chômage est revenu et rien de tel qu'une petite dose de superhéros pour croire encore à l'invulnérabilité de notre civilisation occidentale, et fuir dans les nuages les problèmes quotidiens...

F.-L

## LES HEROS DE PAPIER EN CHAIR ET EN OS DEVANT LA CAMERA

**Les super-héros de BD voient fréquemment leurs aventures racontées en dessins animés. Mais souvent aussi, ces quarante dernières années, des acteurs musclés, ou plus ou moins ressemblants, prêtent leurs traits, leur plastique ou leur souplesse aux légendaires figures en deux dimensions.**

**1916**
Tarzan : deux films de Scott Sidney (10 ans avant la BD d'Hal Foster)
En 1932 Johnny Weissmuller joue le rôle pour la première fois et le rejouera souvent, ainsi que de nombreux autres acteurs, de Buster Crabbe à Lex Barker et Jock Mahoney.

**1920**
Zorro : *Le signe de Zorro* de Fred Niblo et Douglas Fairbanks suivi, en 1925, du *Fils de Zorro*, de Donald Crisp et Douglas Fairbanks, toujours avec Douglas Fairbanks. Tyrone Power reprendra le rôle en 1940, dans un film de R. Mamoulian.
Nombreux films italiens, mexicains, espagnols.

**1926**
Charlie Chan : série en 10 épisodes. Puis 54 films réalisés, à raison de deux par an, par divers réalisateurs dont Paul Leni, Eugène Forde, Sidney Toler, etc...

**1936**
Flash Gordon : série de Frederick Stephani, avec Buster Crabbe.

**1937**
Dick Tracy : série de Ford Beebe et Clifton Smith, avec Scott Kolk. Autre série en 1945 de Ray Taylor et Lewis D. Collins avec Keye Luke. Série anglaise en 1939, de William Whitney et John English avec Ralph Byrd.

**1948**
Superman : série de Spencer Bennett et Thomas Carr avec Kirk Alyn. Autre série en 1960. Troisième série en 1951, avec George Reeves. Film de R. Donner en 1978.

**1953**
Prince Valiant : de Henry Hathaway avec Robert Wagner.

**1955**
The lone ranger : de Stuart Heisler avec Clayton Moore.

*Le jour où Superman (en l'occurence le Révérend Charles Chandler) revint « chez lui », à Métropolis, dans l'Illinois.*

**1961**
Tintin : *Le mystère de la toison d'or*, de Jean-Jacques Vierne. En 1964, *Tintin et les oranges bleues*, de Philippe Condroyer, tous deux avec J.-P. Talbot.

**1964**
Les pieds nickelés : de Jean-Claude Chambon avec Jean Rochefort, Charles Denner et Michel Galabru.

**1967**
Barbarella : de Roger Vadim avec Jane Fonda.

**M.-C. M.**

## LES EFFETS SPECIAUX

Dans les précédents *Superman*, George Reeves se jetait par la fenêtre sur un matelas, et Kirk Alyn, suspendu par les aisselles à cinq mètres du sol, devait garder les jambes dans le prolongement du corps grâce à ses seuls abdominaux... Pour voler à son tour, Christopher Reeve est aidé par une technique beaucoup plus sophistiquée, ce qui ne l'a pourtant pas empêché de se retrouver dans des situations demandant du sang-froid et des dons acrobatiques.

Un système de poulies et de rails le propulsait à une vitesse vertigineuse dans ses descentes et ses envolées et l'a fait se retrouver (après le sauvetage de l'hélicoptère, pour sa nouvelle envolée) à plusieurs kilomètres d'altitude dans un froid glacial.

Pour la scène de « vol sentimental », en plaine stratosphère, avec Lois Lane, les deux acteurs sont suspendus à une perche de plus de quatre mètres de long par des courroies et des sangles invisibles, tandis qu'une soufflerie leur envoie les cheveux en arrière.

Margot Kidder, pour la mort de Lois dans le tremblement de terre, a été arrimée dans une Ford couchée sur le côté et placée dans les mâchoires d'une machine exerçant une pression de soixante tonnes sur la voiture... Histoire de corser le tableau, on déversait sur la jeune actrice des kilos de poussière...

**M.-C. M.**

## UN FILM A L'ECHELLE DU MYTHE

- Le budget, de 175 millions de francs, pour 2 h 15 de film, représente un budget supérieur à la totalité des salaires de tous les dessinateurs en quarante ans. Et sur une semaine, le record des recettes de l'histoire du cinéma a été battu avec 60 millions de francs de bénéfice, soit 15 millions de plus que *La Guerre des Etoiles*.
- Le tournage a duré plus de quatre ans, au Canada (Etat du Manitoba), aux U.S.A. (New York City), et en Angleterre (dans les immenses studios de Pinewood).
- Le film est distribué dans plus de 700 salles aux U.S.A. et à l'étranger (40 salles à Paris et en région parisienne, et 80 salles de province).
- Alors que le cachet de Marlon Brando, pour environ un quart d'heure de film (et douze jours de tournage) s'élève à 18,5 millions de francs, Christopher Reeve (Superman lui-même) ex-acteur de films de pub, a touché 1,3 million de francs, pour 1 h 30 de film. Quant au méchant Lex Luthor (alias Gene Hackman), il vaut, lui, pour 1 h 30 aussi, 10 millions de francs. Enfin, le pré-scénario de Superman a rapporté à Mario Puzo (le scénariste du *Parrain*) 3 millions de francs, pour 6 mois de travail.

*George Reeves, l'un des Superman de la télévision américaine, qui a fini par se suicider en 1959.*

## SUPERMAN ET LES MEDIA AUX U.S.A.

**1938**
Bande dessinée (Action Comics)
(Le numéro 1 s'est vendu 25.000 F aux enchères)

**1940**
Feuilleton radiophonique
(voix de Bud Collyer)

**1942**
Roman
(Ed. Random House)

**1941-43**
Dessin animé
(Paramount Max Fleischer)

**1948**
Série télévisée (15 épisodes)
(Columbia Sam Katzman)
Avec Kirk Alyn et Noël Neill

**1950**
Série télévisée (15 épisodes)
« Atom Man contre Super Man »
(Columbia Katzman)
Avec Kirk Alyn et Noël Neill

**1951-57**
Série télévisée (104 épisodes)
National Comics
Avec George Reeves et Phyllis Coates

**1966**
Dessin animé
(Hanna et Barbera)

**1978**
Film (2 h 15)
(Warner/Ilya Donner)
Quatre autres films sont prévus par les producteurs, dont l'un est presque terminé.

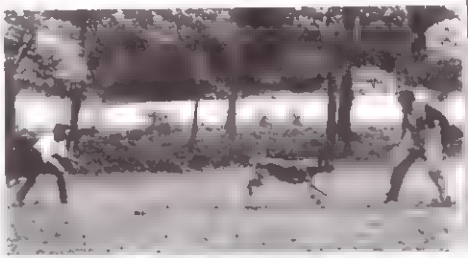
**M.-C. M.**

EXTRASUPERMAN
LOÏS LANE
DAILY PLANET
SUPERMAN
MINCE! UNE TORNADE! DES CENTAINES DE VIES HUMAINES SONT EN PÉRIL! HÉLAS JE NE PEUX RIEN POUR ELLES. LA MISSION QUE JE DOIS ACCOMPLIR EST
PLUS PRESSANTE
EXCUSEZ-MOI MISS LANE
oh?
SSHOOOooo...
CE SERAIT EXAGÉRÉ!
AU SECOURS! ON VA TOUS COULER!
AU SEC...
oh-la!
FILONS DERRIÈRE CE CUMULUS
BOUM!
BIM!
ENFIN
MA SUPERINTUITION ME SOUFFLA QUE L'OBJET DE MA QUÊTE SE CACHAIT
CHEZ LOÏS LANE DANS QUELQUE TIROIR
NOM D'UN SUPERCHIEN! J'AI TROUVÉ DU PREMIER COUP LE VOILÀ!
AH! AH
5 SECONDES PLUS TARD, J'ÉTAIS DE RETOUR. MISS LANE ATTENDAIT PATIEMMENT LE DESSERT.
EH BIEN IL A DÛ ALLER CHERCHER SON DESSERT À L'USINE PFF
JE RIS À L'AVANCE DE LA SUPERFARCE QUE JE MÉNAGE À MISS LANE
TENEZ MISS LANE LE VOICI VOTRE DESSERT!
OH!
OH! SUPERMAN! QUEL HOMME ÊTES VOUS DONC, POUR ÉVITER CE GENRE DE CATASTROPHE?
JUST CALL ME A FRIEND!
FIN

# UN FILM DE "REALITE FICTION"

**Dans Les Chiens, son dernier film, écrit en collaboration avec André Ruellan, Alain Jessua fait une incursion dans la politique fiction, c'est-à-dire la réalité de demain.**

**Le livre de Ruellan, comme le film de Jessua, racontent, avec une sobriété et une efficacité propres à faire dresser les cheveux sur la tête aux plus aguerris, l'histoire d'une ville "nouvelle", dont les habitants, par peur de la violence ambiante, achètent, l'un après l'autre, un chien dressé non seulement à mordre, mais à tuer. Ils participent ainsi à l'escalade insensée de cette même violence qu'ils entendaient juguler.**



Nicole Calfan et Gérard Depardieu dans *Les chiens*

## UN ENTRETIEN AVEC ALAIN JESSUA

***Comment avez-vous eu l'idée de faire un film sur ce sujet ?***

D'abord, j'ai une maison de campagne où je reste seul à l'occasion et, avec toutes ces histoires d'agressions, j'ai envisagé d'avoir un chien. Ensuite, à Milan, il y a quelque temps, j'avais été frappé par le nombre de gens (âgés surtout) qui se promènent avec un chien. Enfin, mon fils adore les animaux et, quand il est en vacances je suis aux prises avec ses bêtes et il m'arrive toutes sortes de mésaventures. J'avais envie de montrer les animaux sous un jour peu flatteur et puis, en écrivant et en tournant, je me suis aperçu que les chiens ne pouvaient pas devenir « les oiseaux » d'Hitchcock. Les animaux de compagnie ne sont pas « coupables » au premier degré, ils reflètent, en réalité, l'âme de leurs maîtres. Il y a entre eux une relation du type « Portrait de Dorian Gray »...

***Comment avez-vous été amené à travailler avec André Ruellan ?***

Je souhaitais travailler avec quelqu'un sur cette idée et un ami m'a parlé de Ruellan. On s'est rencontrés et une collaboration m'a tout de suite paru possible... J'avais lu quelques-uns de ses romans, dont *Tunnel* et j'étais séduit par sa manière.

C'est un monsieur qui est très concis, qui a le sens de la litote et cela correspondait très bien à ce que je voulais faire; nous avons très fructueusement travaillé ensemble, au point même que chacun écrivait certaines scènes qu'il « sentait » mieux que l'autre.

***Quel "genre" de cinéma faites-vous ?***

J'ai été traumatisé par mon premier film, *La vie à l'envers*. J'ai fait ce que je voulais faire, la critique a été très bonne, mais le public n'a pas « répondu ». Or, on ne travaille pas pour une élite! La force du cinéma c'est de rester un art populaire! Les créateurs essaient de mettre en scène leurs fantasmes, mais de manière à toucher le public, à communiquer. S'il n'y a pas de communication, il n'y a plus de cinéma. Pour ce genre d'ambition, la forme qui me paraît idéale, c'est la fable. Par rapport aux choses qu'on a envie de dire, on estompe pour ne garder que l'essentiel, comme dans la peinture japonaise, on ne garde que les lignes maîtresses. On laisse une grande part au rêve. On joue sur les temps forts au lieu de jouer sur les temps morts. Je préfère le dialogue explicatif au dialogue narratif, pour moi, ce sont les comportements des personnages qui comptent et d'ailleurs la bande dessinée va encore plus loin dans ce sens.

# SITUATIONS KAFKAIENNES

**Pour André Engel et l'équipe du TNS, il est impossible de transposer Kafka au théâtre. Ils en font la démonstration avec un spectacle qui met le spectateur lui-même dans des situations kafkaïennes.**

19 h 45. Devant l'annexe de l'ancienne Mairie de Strasbourg, rue Brûlée, cent spectateurs, pas un de plus, battent la semelle. Nous venons voir le dernier spectacle du TNS, *Kafka-théâtre complet*, scénario et adaptation d'André Engel et Bernard Pautrat.

Le titre prête évidemment à confusion. André Engel, qui a réalisé la mise en scène, m'a bien expliqué : « Il ne s'agit pas de transposer Kafka sur scène. Ce s'oppose même à toute utilisation de Kafka au théâtre. Nous ne voulons pas tomber dans les pièges habituels de ceux qui mettent en scène Kafka : absurde, le fantasme que fait le moi même : « rien faire rien dire », si commode pour donner l'impression qu'on est dans le monde de K. ».

Donc, pas de spectacle kafkaïen mais mise en condition du spectateur dans des situations kafkaïennes. Pourtant ils ont beau être prévenus les 99 autres spectateurs, ils sont comme moi, étonnés. Le grand bâtiment, du XIXe alsacien, connu pour son atmosphère étouffante et ses bureaux sombres, a été transformé en hôtel. C'est même inscrit à l'entrée : HOTEL MODERNE. Un portier galonné nous remet à chacun la clé d'une chambre.

*Extrait de la bande dessinée sur* l'Amérique, *que le spectateur peut lire dans le journal qui se trouve dans « sa » chambre (dessins du décorateur Nicky Riety).*

A l'heure dite, onze grooms viennent chercher les clients-spectateurs. Au passage à quelques traits du décor signé Nicky Rieti ceux qui ont bien relu leur Kafka avant de venir reconnaissent Hôte. Occidental d'*Amérique*, ou Karl Rossmann travaille comme groom d'ascenseur. Avec beaucoup de prévenances, on nous conduit dans un salon. Nous nous installons à de petites tables tandis que se déroulent des attractions plutôt banales. Le personnel et les artistes échangent quelques mots, pris ici et là dans l'œuvre de Kafka.

Cela dure une cinquantaine de minutes. Il est temps alors, on nous avertit, de gagner nos chambres. Il y a cent chambres, une par spectateur donc. Celle-ci est meublée de tout ce qu'on trouve normalement dans une chambre d'hôte. Lit, avec draps et couverture, une commode bureau, une glace, un téléphone. Il y a même un journal avec une B.D. sur l'*Amérique* et des informations curieusement actuelles sur les travaux pour la construction de la Grande Muraille de Chine sont en voie d'achèvement.

Ici, dans cette chambre, tout est possible. S'allonger sur le lit et dormir. Lire le journal. Se demander ce qu'on fiche là avec un rien d'agacement. On peut aussi se mettre à la fenêtre et regarder dans la cour. Les cent fenêtres des cent chambres donnent sur cette cour. Il s'y passe des choses imperceptibles et pourtant passionnantes. Tout le petit personnel de l'hôtel, celui qui n'est jamais en contact avec le public, traverse la cour. Des saltimbanques finissent les restes de la salle à manger. Ce pourraient être les nôtres. Puis ils donnent un petit spectacle, en guise de remerciement. Et là-bas pointe un drôle de bonhomme tout en noir qui marche les pieds en dehors. Oui, Charlot. Nous sommes enfin en terrain connu.

Juste à ce moment, ma porte s'ouvre. Le groom entre. Il me tire à l'écart. D'un air sérieux, il me propose je ne sais quelle chose honteuse. Il montre une photo, une machine à torturer ou à se faire torturer, au choix. Un truc à se faire saigner soi-même pour écrire avec son sang. Moi, je le repousse avec indignation, il insiste. Il est prêt à me faire la démonstration. Je résiste, mais dans les autres chambres? Engel laisse les spectateurs aussi libres que ses comédiens. Chacun réag

***Aimez-vous particulièrement la bande dessinée pour avoir mis en scène un dessinateur dans* Jeu de Massacre *?***

Non, j'en lis très peu, pour inventer les histoires, il me suffit de faire appel à mes propres fantasmes. Par ailleurs, je voulais une histoire dans laquelle un monsieur-en faisait rêver un autre. La bande dessinée était un prétexte. Ça aurait pu être un cinéaste ou un romancier, mais la bande dessinée correspondait bien à la mentalité du riche suisse et, sur le plan visuel, c'était intéressant : le passage de la réalité à la fiction était évident.

***Avec* Les chiens *pensez-vous avoir fait un film de science fiction ?***

Mais non! C'est de la réalité fictionnée. Je ne suis en avance que d'un an ou deux... j'ai d'ailleurs assisté récemment, au Bois de Boulogne, à l'agression d'un homme par trois chiens qu'on a fait sortir d'une voiture. .. Moi, je ne peux pas donner de solution, je mets en garde, c'est tout!

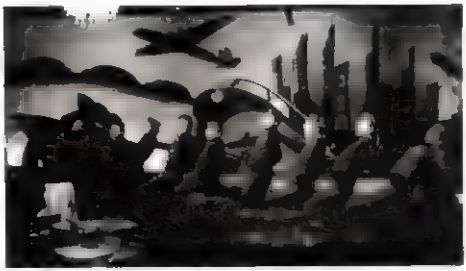
**Propos recueillis par**
**MICHÈLE COSTA-MAGNA**

**LES CHIENS Un film de Alain Jessua -**
**Avec Gérard Depardieu, Victor Lanoux et Nicole Calfan**

**Filmographie d'Alain Jessua :**
• 1966 - La vie à l'envers • 1968 - Jeu de massacre • 1972 - Traitement de choc • 1975 - Armaguedon •

**ANDRÉ RUELLAN Les chiens**
***Ed. J.-C. Lattès, coll. Titres SF 255 P 15 F***

André Ruellan, auteur de romans d'angoisse et de SF (le plus souvent sous le nom de Kurt Steiner), a écrit, tout en collaborant au scénario du film, *Les chiens*, un roman portant le même titre, publié dans une nouvelle collection (« Titres/SF »), dirigée par Marianne Leconte, chez Jean-Claude Lattès. La plume lyrique de l'inventeur des *Pourvoyeurs*, le ton gouguenard de l'écrivain du *Manuel du savoir mourir* (prix de l'humour noir 1963), trouve ici un autre registre de suspens et d'horreur.



*Le hall de l' « Hôtel moderne » et ses grooms.*

comme il l'entend face à la situation voulue par le spectateur.

Une heure s'écoule de nouveau. Un groom vient nous chercher et nous fait sortir avec brutalité. D'autres clients arrivent, les chambres sont louées à l'heure, comme dans les maisons louches. On nous emmène dans la cave. Nous devinons qu'il se passe toutes sortes de choses malsaines tout près de nous, nous les frôlons, nous ne les voyons pas. Et puis, tout d'un coup, nous nous retrouvons dans la rue. C'est fini? Pas tout à fait. Le monde est décalé bizarrement. On rentre chez soi ou dans sa vraie chambre d'hôtel. On lit le *Journal* qu'on avait emporté à Strasbourg pour faire sérieux. Ou Marthe Robert : *Seul comme Franz Kafka*, un essai décisif, qui situe Kafka dans la Prague de son temps et par rapport au judaïsme, au sionisme et au yiddish. Traductrice du journal et de la correspondance, Marthe Robert ne cesse d'interroger l'auteur de *La Métamorphose*. Nous sommes comme elle : nous non plus, nous ne sommes pas prêts d'en finir avec Franz Kafka.

**J.-P. E.**

**KAFKA -**
**THÉATRE COMPLET**
**Un spectacle de André Engel : du 5 mars au 5 avril, à l'Hôtel Moderne, 4, rue Brûlée, Strasbourg.**

**MARTHE ROBERT -**
**Seul, comme Franz Kafka**
***Ed. Calmann-Levy, coll. Diaspora - 256 P 49 F***


Du nouveau sur le marché de la **B.D.**

1978 ARGUS
BANDE DESSINEE
L'ARGUS OFFICIEL
de la
BANDE DESSINEE

réalisation LA CHAMBRE D'HORUS
participation SHADOW - FUTUROPOLIS

10 années d'expérience

préface
DENIS OZANNE membre de la Chambre des Experts

200 pages - 1600 photos - 1950 cotations

VENTE DIRECTE ET PAR CORRESPONDANCE
70 F + 3 F port

EDITIONS **HORUS**
14 rue Biot 75017 PARIS

**POUR SUIVRE, ABONNEZ-VOUS**

**ABONNEMENT**
Je souscris un abonnement d'un an (11 numéros)
Nom Prénom
Adresse
Code postal Localité
Profession Date de naissance (facultatif)
Je joins le règlement (cochez la case correspondante)
— France et Union Postale Française 120 FF ☐
— Benelux 800 FB ☐
— Canada et U.S.A. 35 $ ☐
— Autres pays 170 FF ☐

**Bulletin et règlement à adresser :**
* Pour tous pays sauf Benelux, Canada et U.S.A. :
66, rue Bonaparte - 75006 Paris - France
* Pour le Benelux
28, rue des Sœurs Noires - 75000 Tournai - Belgique
Compte bancaire Bruxelles Lambert 375 0990 120 23
* Pour le Canada et les U.S.A.
PERIODICA, 7045 avenue du Parc, h3n 1X8 Montréal - Canada

# COPI, L'HOMME AUX RATS

**Une pièce en décembre, un roman en mars, un one-man show triomphal à New York et à Rome : Copi n'arrête pas et, partout où il passe, il sème ses créatures préférées du moment : des rats.**

D.R.

*Copi dans* Loretta Strong.

**Il est petit, Copi, fragile, les cheveux grisonnants, l'air un peu traqué. Il se dit épuisé par son succès à Rome.**

« Je joue *Loretta Strong* depuis deux mois. On refuse quatre cents personnes par soir. J'ai interrompu juste pour signer à Paris le service de presse de *La Cité des Rats*. Dès que c'est fini, je repars. Je suis seul en scène dans *Loretta Strong*. Je joue un travesti femme. Sur tout l'avant-bras, j'ai une marionnette, un rat. Très gentil. Il n'a aucun rapport agressif avec les humains. Sauf quand, parfois, il mange une fleur de mon chapeau. »

***Depuis quand éprouvez-vous le besoin d'être acteur ?***

J'ai commencé à jouer avec Emmanuelle Riva, dans *La Journée d'une rêveuse*, mis en scène par Lavelli. J'avais besoin de transformer l'écriture en la bougeant, par le contact avec le public. Maintenant, je ne veux plus de metteur en scène. Je joue avec les spectateurs. Je me maquille pendant deux heures et j'entends la salle se remplir. C'est elle qui détermine le spectacle. Si ce sont des homosexuels de gauche, ça fera un spectacle pour homosexuels de gauche. Si ce sont des enfants, ça fera un spectacle pour enfants. Quand je ne joue pas, moi, je ne m'occupe pas de ce qu'on fait de mes pièces. J'ai écrit la *Tour de la défense* pour Kelton, Clémenti et Myriam Mézières. Je sais ce qu'ils peuvent faire comme acteurs. Mais je n'assisterai pas aux répétitions. Moi, ce qui m'intéresse, c'est d'écrire. J'écris plusieurs heures par jour, en français, en italien ou en espagnol.

***Et le dessin ?***

La bande dessinée était pour moi un prolongement de l'écriture. Quand je fais une BD, je place d'abord le texte. Le dessin vient ensuite pour transformer l'écriture. Exactement comme lorsque je joue. J'ai commencé à faire des dessins humoristiques en Argentine, entre quinze et vingt ans, pendant la seule période libérale de l'Argentine, sous le gouvernement de Frondizi. Je lui téléphonai tous les matins pour choisir le thème de mes caricatures. Lorsque j'ai débarqué à Paris, après la prise du pouvoir par les militaires, je ne savais rien faire d'autre. Je vendais des dessins sur le trottoir. Et je suis presque tout de suite passé à *l'Observateur*.

***Vous lisiez des bandes dessinées ?***

Pas du tout. Et je n'en lis toujours pas. Sauf Reiser, qui est génial. J'ai beaucoup appris avec les rats de Reiser. Il a un trait électrique. Et Sempé. Il y a des dessins de Sempé qui me font toujours rire. Ces petits hommes dans des décors gigantesques. Al Capp, aussi réactionnaire, évidemment, mais il reste le plus grand. Les autres... Je déteste les Peanuts. Je trouve Tintin stupide. Je n'aime pas du tout le cinéma, ni la BD qui s'en inspire. Vous savez, c'est fatigant d'avoir l'image d'un dessinateur humoristique. Aucun de nous ne peut supporter ça.

***La Cité des rats pourrait presque être un livre pour enfants...***

C'en est un. Au début, à l'*Observateur*, j'avais surtout le public des enfants. Et puis ils ont cessé de lire le journal de leurs parents. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'un vrai rajeunissement parmi mes lecteurs et mes spectateurs. Cette histoire de rats, j'aurais aimé la lire à quatorze ans. Je ne lis plus de romans non plus depuis l'âge de vingt-deux ans. Je le regrette, ça reviendra peut-être vers la cinquantaine, en 1990. Les grands livres pour moi demeurent *Pinocchio* et *Alice au pays des merveilles*. *La Cité des rats* retrouve la morale des livres d'enfants : c'est l'homme le méchant. Il n'y a rien de plus stupide que les spectacles ou les livres pour enfants. Dès qu'on trace une catégorie, enfants, femmes, homosexuels, ça rate. Moi, je suis très content si les enfants me lisent ou me voient. D'ailleurs, il y en aura toujours, des enfants. Tel est le message pieux d'un homosexuel.

**J.-P. E**

**COPI - La Tour de la Défense**

***Ed. Bourgois - 82 P / 25 F***

Un appartement, dans un gratte-ciel de la Défense. Deux personnages en scène, Jean et Luc. Première réplique : « J'aurais dû me suicider à dix-sept ans. » Jean et Luc continuent de vivre ensemble mais ne font plus l'amour. Ils avaient décidé de réveillonner mais ça se passe plutôt mal. Entre leur voisine, Daphnée, qui fait un mauvais trip à l'acide. Puis un travesti qui a dragué un Arabe. Les maladresses, les petits drames s'accumulent jusqu'à éclater en une véritable tragédie avec meurtre, sang et pleurs. C'est parfaitement horrible et très drôle. Et chose rare pour une pièce de théâtre, ça se lit très facilement, comme un roman ou une bande dessinée.

**COPI - La cité des rats**

***Ed. Belfond - 180 P / 39 F***

Il s'agit d'un roman épistolaire, dans la tradition des lettres persanes. Gouri, un jeune rat, écrit à son vieux maître qui s'est cassé trois côtes et ne peut plus sortir de son lit. Gouri raconte comment il fait la connaissance d'un autre rat un peu loulou, et qui a vu du pays, Rakà. Tous deux s'en vont prendre l'air dans l'île de la Cité. Ils draguent Carina et Iris, les deux charmantes filles de la Reine des Rats. Dès lors, les événements se précipitent. Gouri et Rakà doivent faire face à l'armée des hamsters, sauver un enfant d'humains et le confier à un couple de clochards. Avec l'aide de l'Emir des perroquets, ils se tireront à peu près bien de tout cela, mais ils sont loin encore du Nouveau Monde dont ils rêvent. Copi retrouve la grande tradition des ouvrages pour enfants façon Collodi ou Perrault, véritables récits d'éducation, au sens premier du terme. Avec leur gentillesse et leur humour, leur courage modeste aussi, Rakà et Gouri mettent à nu le monde des humains. La leçon est simple : il vaut mieux s'en méfier.

*A l'occasion de la sortie de ce livre, les éditions Belfond organisent, jusqu'au 6 avril, une exposition : " Copi, 10 ans de dessins " (Galerie Pierre Belfond, 3, Passage de la Petite-Boucherie).*

# RETOUR A L'UTOPIE

**On ne parle de l'utopie qu'au passé (en nous assommant de références historiques et littéraires) ou sur le ton de la fiction à plus ou moins long terme. Et on ne nous dit jamais que l'utopie, ça existe aujourd'hui et que ça se vit même quotidiennement autour de nous.**

*L'épicerie centrale, lieu de rencontre des Christianites.*

L'utopie, ça se vit par exemple au centre de Copenhague, dans la Commune Libre de Christiania, dont les Editions Parallèles mettent l'exploration à la portée de tous. Là, un ancien terrain militaire de 30 hectares est occupé depuis bientôt 8 ans par plus de 1.000 personnes, des centaines d'enfants et 300 chiens. Tout ce petit monde s'est organisé une ville dans la ville, opposant à la municipalité de Copenhague un contre-pouvoir très cohérent et aux idées précises, même si la violence, la drogue et la bière posent encore de graves problèmes.

Un contre-pouvoir si puissant qu'il a mené des représentants de Christiania jusqu'au Parlement danois. Une femme, Tine Smedes, y a d'ailleurs fait scandale en allaitant son bébé au beau milieu d'une séance. .

Christiania, c'est une utopie à la mesure de toutes les idées qui fleurissent dans la tête des révoltés de tous les pays depuis 20 ans. Ça donne une ville où l'imagination fait merveille. La récupération, principe de base de l'écologie, y a fait naître des entreprises autogérées (fabrique de poêles) et des maisons aux formes biscornues. Partout, la liberté : on peut choisir de vivre dans une roulotte, si on veut, ou au bord de l'eau. Chacun peut mener jusqu'au bout sa propre expérience.

Mais l'utopie, vous savez, on n'a même pas besoin d'aller la chercher au Danemark. Elle gratte aussi à notre porte. Christophe Wargny, avec *Des mairies frappées d'autogestion*, est allé la débusquer dans nos villes moyennes et nos villages. Il a visité Louviers, la Roche-sur-Yon, Mons-en-Barœuil, Vandoncourt et autres communes des quatre coins du pays, et il a longuement discuté avec les élus et les habitants pour leur faire expliquer comment, dans le cadre souvent étroit de la gestion communale, ils ont pu vivre et faire durer une expérience autogestionnaire. Voilà une utopie très proche de la réalité quotidienne : qu'on se bagarre pour un bus mis à la disposition des habitants, la gratuité des services publics, ou une meilleure circulation de l'information, Wargny reste toujours dans le concret.

Ainsi, du Danemark à nos provinces, l'utopie est en marche. Bien malin qui pourra l'arrêter. Surtout si l'on comprend, aujourd'hui, qu'en reliant les problèmes du quotidien à une réflexion plus globale sur l'avenir de notre société, on devient très fort. C'est ce à quoi s'amuse Alain Hervé, dans *L'homme sauvage*. S'amuse, oui, car il nous donne là un livre drôle, où il frise souvent le surréalisme, et flirte avec le lyrisme et la sensualité du discours. La littérature écologique nous avait habitué à plus de sérieux... mais ne se porte pas plus mal de cette bouffée d'air frais.

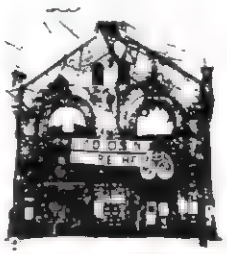
Hervé s'attaque aux maux écologiques (nucléaire, béton, gaspillage, pollutions de toutes sortes), car il veut faire une œuvre de combat (qu'il mène déjà depuis longtemps avec *Le Sauvage*), mais sa manière a de quoi surprendre. Puisque l'écologie, c'est le retour à l'individu, il parle de ses propres peurs, de ses haines, de ses plaisirs. Il aime les palmiers, par exemple. Il adore aussi s'étendre au soleil, sur la plage, comme Camus, pour arrêter de penser aux choses matérielles et mieux sentir le flux puissant de la vie. Il décrit tout cela dans une langue chaleureuse. Car l'utopie, c'est surtout la redécouverte du plaisir.

**B.B.**

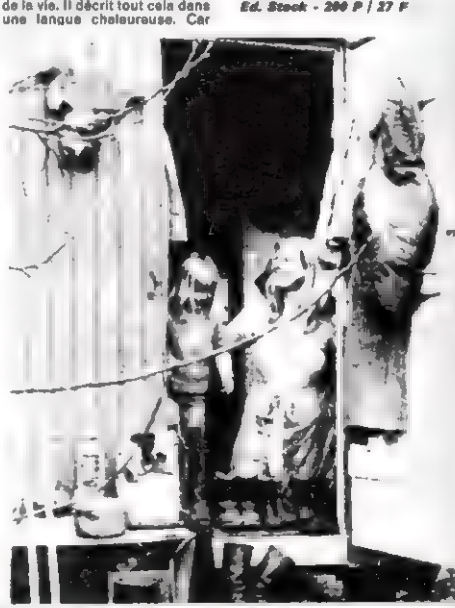
**CHRISTIANIA**
***Ed. Alternatives et Parallèles (35, rue des Bourdonnais, 75001 Paris) - 208 P | 48 F***

**CHRISTOPHE WARGNY**
**Mairies frappées d'autogestion**
***Ed. Syros - 188 P | 24 F***

**ALAIN HERVÉ**
**L'homme sauvage**
***Ed. Stock - 200 P | 27 F***



*Banderole à l'entrée de Christiania : « Laissez-nous maintenant rester ici. »*



## AVEZ-VOUS TOUTE LA COLLECTION (A SUIVRE) ?

A SUIVRE N° 1

A SUIVRE N° 2

A SUIVRE N° 3

A SUIVRE N° 4

A SUIVRE N° 5

A SUIVRE N°6-7

A SUIVRE N° 8

A SUIVRE N° 9

A SUIVRE N° 10

A SUIVRE N° 11

A SUIVRE N° 12

A SUIVRE N°13

(A SUIVRE) 14

**BON DE COMMANDE**

à adresser aux : Editions Casterman, 66, rue Bonaparte

Nom : Prénom :

Adresse

Code postal . Localité :

Profession : Date de naissance :
(facultatif)

Pour compléter ma collection, je désire recevoir

COCHEZ LA CASE CORRESPONDANTE

- (A SUIVRE) 1 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 2 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 3 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 4 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 5 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 6-7 ..... 15 F
- (A SUIVRE) 8 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 9 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 10 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 11 ..... 10 F
- (A SUIVRE) 12 ..... 12 F
- (A SUIVRE) 13 ..... 12 F
- (A SUIVRE) 14 ..... 12 F

Je joins le montant, soit F (+ 20 % pour l'étranger)


## SCIENCE-FICTION

**ABRAHAM MERRIT**

SEPT PAS VERS SATAN

*Ed. Oswald*

*240 P - 39 F*

Dans ce monde où tout est jeu, Satan apparaîtrait sans nul doute comme un adversaire de choix à celui qui aurait épuisé toute la magie des cercles humains.

Aussi James Kirkham, un explorateur de renom, passera-t-il assez vite sur le rapt dont il a été victime lorsque le Maître des Ténèbres lui proposera de jouer avec lui le *jeu des sept empreintes*, mettant dans la balance toute sa puissance terrestre.

Car Satan a abandonné son ancien domaine et règne maintenant sur notre monde, où il entretient, tel le Vieux de la Montagne ses Haschichins, ou Fu-Manchu ses Thungs et Dacoits, une secte d'esclaves sanguinaires et une cour d'éminentes personnalités, s'aliénant les uns par la drogue et les autres par la menace et les récompenses terrestres. L'au-delà le désintéresse.

Comme le héros aventurier, le lecteur ne pourra qu'être fasciné par ce collectionneur d'âmes et de beauté. Mais peut-on jouer avec Satan sans être son dupe?

Pour le siècle de Merrit et Sax Rohmer, le diable est oriental. Mais tandis que le diabolique docteur, soupçonné d'être l'incarnation du démon, renaît toujours de ses cendres, notre Satan, simple mortel, mi-russe mi-chinois, sera perdu par les vertus d'une morale bien impertinente... Et l'Homme, privé de magie après avoir entrevu l'Absolu, devra entreprendre à nouveau la conquête de l'empire sur lui-même et sur le monde.

**M.V.**

**BUSCAGLIA - BRECCIA**

CTHULHU

Contes de H.P. Lovecraft

*Ed. Les Humanoïdes associés*

*120 P - 30 F*

Lovecraft en bandes dessinées, pourquoi pas? Au nom de quel respect sacro-saint du texte litté-

raire et au nom de quel mépris de bon ton pour toute tentative de transposition ou d'adaptation voudrait-on empêcher graphistes et scénaristes de s'exprimer? Encore faudrait-il que les dits graphistes et scénaristes se montrent capables de produire quelque chose de nouveau par rapport à l'œuvre originale.

A lire le recueil de nouvelles de Lovecraft adaptées par N. Buscaglia et dessinées par Alberto Breccia, le moins que l'on puisse dire c'est que l'on reste sur sa faim : tout au long de ces bandes dessinées, aucune bulle, aucun dialogue, rien qu'un discours narratif cent fois trop long, et dont la lecture (peu commode) « casse », censure et oblitère totalement le rapport du lecteur à l'image. Entre le texte et l'image, aucune circulation vivante, aucune réciprocité : le dessin ne fait qu'*illustrer* le texte écrit qui fonctionne dès lors comme une sorte de voix off atteinte de logorrhée et dont le déchiffrement mobiliserait à ce point notre énergie que nous n'aurions plus le loisir de regarder les images.

**O.B.**

## IAN WATSON
### L'AMBASSADE DE L'ESPACE

*Ed. Calmann-Lévy*
*272 P - 45 F*

L'auteur de *L'Enchâssement*, hommage puissant à Raymond Roussel, oriente à présent sa recherche vers une appréciation du monde sans doute moins strictement poétique que métaphysique. Cependant, c'est toujours le même écrivain à la sensibilité exacerbée qui noue des liens étranges entre les êtres d'exception et les situations révélatrices : en matière de *linguistic-fiction* (un genre inauguré par lui), Watson, après l'étonnante découverte décrite dans *L'inca de Mars*, nous confronte aux problèmes que pose sur le plan philosophique l'existence d'ambassades « mentales ». Son livre, passablement convaincant, associe à une écriture sobre la trame

terrifiante d'un voyage à travers l'impossible rendu imaginable. L'hommage à Roussel, moins évident, n'en persiste pas moins.

**F.R.**

## URSULA LE GUIN
### LE NOM DU MONDE EST FORET

*Ed. Laffont*
*248 P - 36 F*

Ce livre a obtenu le prix Hugo en 1973. Il s'agit d'un roman assez court, impliqué dans la longue saga dont font partie *La main gauche de la nuit* et *Les dépossédés*. Sur la planète Athshe, de petits êtres vivent dans l'insouciance de ces frères lointains que sont les habitants de la Terre — mais une Terre aux abois, qui doit recourir au pillage systématique d'autres sols pour nourrir le sien, devenu stérile à force de pollution. Et ce à quoi nous assistons, dans cette ambiance « coloniale » si parfaitement rendue, c'est à la naissance d'une légende pétrie de violence et d'amère contradiction. Ce nouveau livre, si nécessaire, nous persuade du grand talent de Mrs Le Guin, devenue en quelques années un véritable classique.

**F.R.**

# HISTOIRE

## OCTAVE JOLY - EDDY PAAPE
### LA VIE PRODIGIEUSE DE WINSTON CHURCHILL (2 VOL.)

*Ed. Michel Deligne*
*50 P - 37 F*

On ne dira jamais assez l'impact particulier des biographies dessinées sur l'esprit des jeunes lecteurs de BD des années 40-50, rôle éminent joué par Jijé, Hubinon, Eddy Paape et quelques autres. Il ne faut pas oublier pour autant les habiles scénaristes de ces séries didactiques, cependant lues comme de remarquables bandes d'aventures : parmi eux, Octave Joly, qui fut également romancier, et qui, entre autres petites merveilles, concocta une vie de Winston Churchill, judicieusement sauvée de l'oubli après trente années de purgatoire. En 92 planches, Paape et Joly nous promènent à travers un décor à la Kipling, le génie de leur collaboration changeant la célèbre silhouette à face lunaire en protagoniste de la plus fabuleuse saga héroï-comique du siècle. « W.C. », tel qu'en lui-même, pour les yeux enfiévrés de jeunes écoliers de France et de Belgique, l'éternelle fascination de la BD le change...

**F.R.**

## JEAN-LOUIS BORY
### LES CINQ GIROUETTES

*Ed. Ramsay*
*266 P - 47 F*

Biographier Cambacérès ne semble guère, de prime abord, une tâche très stimulante. Peu de chances avec ce second consul, juriste, duc et ministre, d'aboutir à une fresque animée de chevauchées héroïques ou d'éclats militaires. L'Archichancelier de l'Empire n'avait pas l'âme guerrière. Au contraire de Fouché et de Talleyrand, il n'a même pas mené carrière avec le cynisme intelligent des grandes trahisons et des petits complots.

Cambacérès suit le vent de l'Histoire, il en indique les bourrasques mais ne le précède pas. Ni soldat, ni Judas, il n'est même pas Machiavel. Anti-héros que sa passion de la gastronomie et ce que l'époque appelle le « petit défaut » (il est homosexuel) distinguent de ses contemporains des allées du pouvoir, il parcourt quarante ans de vie politique et met ses talents de Jurisconsulte au service de cinq régimes successifs. Transparent aux événements, il imprime parfois sa marque au détour d'une décision, d'un texte ou d'une loi (le Code Civil lui doit beaucoup). Presque oublié, liquidé en deux lignes par les dictionnaires, il réapparaît en un subtil dialogue avec J.-L. Bory.

Les séductions de cette biographie tiennent aux complicités entre l'auteur et son modèle, aux traits familiers de la narration et aux jugements péremptoires portés sur les faits et les hommes des derniers rois de France et du premier Empereur.

**M.P.**

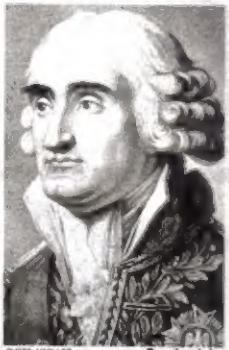


PHOTO VIOLLET — *Cambacérès*

## MARTIN VEYRON
### BERNARD LERMITE

*Ed. du Fromage*
*62 P - 25 F*

Bernard Lermite se déplace dans notre drôle de monde de tous les jours (avec autos, vélos, boeings, bébés, télés, belles dames, vilains messieurs, utopies, mythologies et... enterrements de première classe) où un décalage,

venu de son créateur, l'amène à se retrouver dans des situations incroyables... Rêveur éveillé pas plus à l'aise que ça dans ses mocassins, Bernard Lermite vit de ces aventures où l'anxiété ne le cède qu'au ravissement.

Le premier recueil d'histoires, parues régulièrement dans l'*Echo des savanes*, prouvent encore une fois, mais dans la continuité, le talent très particulier de Martin Veyron : refusant les effets — soient-ils de redondance ou de litote — il décrit, raconte, montre, avec une admirable nécessité, des tranches de vie fantasmatiques aboutissant à des conclusions qui, pour être fantaisistes, n'en paraissent pas moins inéluctables.

**M.C.M.**

## JEAN-BENOIT PUECH
### LA BIBLIOTHEQUE DE L'AMATEUR

*Ed. Gallimard - Coll. Le chemin*
*168 P - 39 F*

Seuls de rares — et heureux — mortels connaissaient Jean-Benoît Puech pour avoir lu de lui, voici quelques années, une mince plaquette imprimée à très faible tirage par un éditeur d'Orléans sous le titre *Le Véga mauve*. Dans ce texte se découvrait déjà le projet hautement maniériste de cet auteur, qui évoquait, sous la forme de pages arrachées au journal intime d'un jeune écrivain, sa rencontre à Paris, sous les arcades de la rue de Rivoli, avec la romancière Agatha Blyton. Avec le même laconisme nostalgique, la même souveraine froideur devant la complexité de destins pathétiques, il nous donne à présent une série de courts textes critiques et notices qui figent en abîme un nombre identique de livres figurant dans la bibliothèque du frère jumeau de Franz Rüssel, le héros du *Véga mauve*.

Avec infiniment de malice et de connivence — il en faut, c'est certain — J.-B. Puech cisèle d'admirables zigzags structurels évoquant le rituel arcimboldesque le plus troublant et le plus fécond. Perdu, mais au comble d'une certaine jubilation, l'explorateur fasciné de ce labyrinthe de livres subit l'emprise d'une conscience réflexive : un nouvel écrivain est né, qui nous convainc avec une habileté diabolique de la nécessité de la fiction, non plus celle sclérosante des « nouveaux romanciers », mais d'une autre, intemporelle, qui renoue avec tous les bonheurs de l'imagination romanesque et nous donne à lire, enfin, des livres.

**F.R.**

**Nos collaborateurs ne font pas que parler des livres des autres. Ils en écrivent aussi.**

## YVES DI MANNO
### L'INTERIEUR, L'EXTERIEUR

*Ed. L'Atelier de l'Agneau*
*(59, rue Louis Dammeuse, 4400 Herstal, Belgique)*
*68 P - 25 F*

Le long poème composé en 1976-77, qu'il publie, accompagné de photographies de Didier Casara, n'est pas le premier écrit de di Manno. Ici encore se propage, en ondes difficilement contrôlables, ce précieux lyrisme que lui connaissent ses habitués, lecteurs de *Minuit*, *25* et de son livre *Qui a tué Henri Moore ?* Une sorte de fièvre fatale, héritée peut-être d'un long périple asiatique, ancrée à présent vers ces maisons de grisaille du sud-est français, où notre initié des mots non moins averti des leurres de l'écriture a décidé de s'arrêter, régit la souveraine marée des métaphores. Métaphores en forme de nasses, qui tentent éperdument de happer les forces de la vie, et du songe de la vie, au fil d'une méditation d'importance.

En ces pages, la passion s'unit aux battements désordonnés du cœur qui s'affole, sait ses coups mesurés, ne sait s'il parviendra sans fléchir au bout du chemin : l'écriture d'Yves di Manno n'a de cesse qu'elle nous contraigne à mesurer, dans l'extase et l'angoisse, la densité du désir et la vulnérabilité de ses images mêmes.

**F.R.**

## PHILIPPE MURAY
### L'OPIUM DES LETTRES

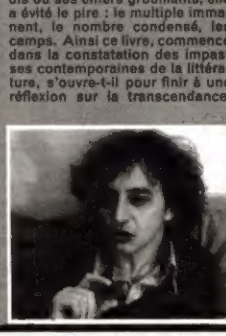
Préface de Philippe Sollers
*Ed. Bourgois - Coll. TXT*
*320 P - 70 F*

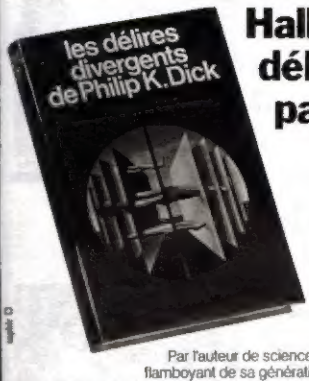
« Un élan pousse l'homme à buter contre les limites du langage » écrivait Wittgenstein. La reconnaissance toujours recommencée de ces limites exige en même temps leur traversée, qui s'effectue dans l'opération d'écriture. La littérature étant le régime de reconnaissance et de dépassement de toutes les limites, elle a nécessairement partie liée avec les plus hautes formes du dépassement, la mystique par exemple : il s'agit de désigner un dehors. Aujourd'hui, il s'agit d'assigner un nouveau dehors à la littérature : c'est ce problème qu'affronte Philippe Muray dans *l'Opium des Lettres*.

Cet essai interroge la littérature passée et mène une enquête minutieuse pour déterminer le « manque », le « non-dit » qui endort (opiace) la littérature et les littérateurs. Cet opium, Muray le voit dans le grand débat philosophique de l'Un et du multiple : « Dans la littérature, écrit-il, s'est toujours jouée, mise en scène, mimée, théâtralisée, vocalisée, une philosophie précise, *la* philosophie sans doute : celle de l'Un. »

Bien entendu, les écrivains ne veulent pas le savoir. Il n'empêche qu'il y a de l'Un dans la littérature, du héros, du sujet, et qu'il n'y a que ça. Au détriment de ce qui viendrait plutôt du multiple, l'effervescence, le grouillement du nombre. Dans sa préface, Sollers écrit : « Au commencement était le Nombre, et le Nombre était le Verbe, et le Verbe, ensuite (mystérieux ensuite!) oubliant son nombre, a des difficultés avec la chair... » D'où l'espèce d'intense souffrance étriquée de la majorité de la littérature, sa voix unaire agonisante.

A l'inverse, de rares écrivains ont entendu cette fatalité qui veut que nous soyons des « ratés du nombre » : Mallarmé, Céline, Joyce, Rabelais, Sade... Il faut lire les pages que Muray consacre à leurs œuvres. Il faut lire aussi la conclusion de cet essai, qui, partie d'une réflexion sur Soljenitsyne et son œuvre comme discours sur la *concentration du nombre*, débouchent sur l'évocation des représentations artistiques des paradis et des enfers : la religion, dit Muray, a su avant la politique qu'il n'y avait que du nombre. Mais pour avoir nommé le multiple au ciel, dans ses paradis ou ses enfers grouillants, elle a évité le pire : le multiple immanent, le nombre condensé, les camps. Ainsi ce livre, commencé dans la constatation des impasses contemporaines de la littérature, s'ouvre-t-il pour finir à une réflexion sur la transcendance.

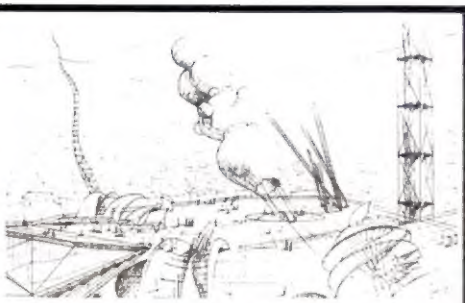



**Hallucinant, délirant, paniquant,**

Par l'auteur de science-fiction le plus flamboyant de sa génération, 11 nouvelles qui reprennent tous les thèmes chers à Philip K. Dick.
Univers à base de fantasmes, de psychoses, de labyrinthes, le monde mouvant de Philip K. Dick hésite entre la réalité et l'illusion, la vérité et le délire.
Revenu de ses voyages à travers la drogue, Philip K. Dick s'impose avec plus de force que jamais.
Récits choisis et présentés par Alain Dorémieux. 240 pages. 45 F.
**Les délires divergents, de Philip K. Dick.**
**Collection Autres temps, autres mondes.**

**casterman**



## ALAIN FLEIG
### BERLIN N'EXISTE PAS

*Ed. Phot'œil*
*(19, rue Boyer-Barret, 75014 Paris)*
*96 P - 68 F*

Un album de photographies, certaines en couleurs, d'autres en noir et blanc, cela peut ressembler parfois à un roman : une histoire très psychologique, avec des personnages, un héros absent — toujours le même, suggéré par des rencontres furtives, mais jamais là, cruellement dirait-on —, avec pour toile de fond, Berlin. C'est à quoi ressemble *Berlin n'existe pas*, d'Alain Fleig, par ailleurs préfacier inspiré d'un album plus secret paru chez le même éditeur sous le titre *Les petits mecs* (photographe : Gérard Marot). Mais revenons à ce livre, car il s'agit bien d'un livre, attachant, pudique et pourtant très éloquent dans ses silences mêmes, dans son petit jeu de connivence avec l'état d'âme lancinant de l'auteur.

La photographie est un art, dit-on, mais certains en abusent pour n'en plus faire qu'un adjuvant esthétique. Fleig, lui, songe, pense, respire, écrit par son œil et ce qu'il nous laisse apercevoir, respirer, lire à notre tour, c'est l'aventure allègre et pathétique à la fois d'un corps-photographe en balade à Berlin, en bleu, jaune, vert, rouge et surtout gris. L'écrivain Christopher Isherwood (qui vécut à Berlin) eut un jour ce mot resté célèbre : « I am a camera. » C'est un peu le cas, aussi, de Fleig.

**F.R.**

## L'IVRE DE PIERRES - N° 2

*96 P - 98,50 F*

Nos architectes, qui ont généralement à la bouche des mots tels que « ordre », « rationnel », « fonctionnel » — et autres adjectifs du même acabit —, ont transformé Paris en une pétaudière aussi laide qu'incommode. Et ce n'est pas fini. Comment se fait-il donc que les propos et les intentions raisonnables de ces messieurs n'aient d'autre effet que d'instaurer dans nos centres urbains une épouvantable pagaille, et que se passerait-il si, changeant du tout au tout, ils se mettaient à divaguer et à laisser place au délire?

C'est un peu ce que tente de faire — sur le papier, il est vrai —, un groupe d'architectes. Refaisant l'histoire de Paris, reconstruisant en rêve de nouvelles places et de nouveaux bâtiments, les esquisses qu'ils dessinent et les plans qu'ils tirent ne s'en laissent imposer par aucune rationalité; ils ne connaissent, en guise de maître à penser, que les seules divagations de la plus complète utopie. Hélas!, le résultat, aussi séduisant soit-il, en est un luxueux album, un de ces livres d'art à tirage limité que les gens cultivés rangent dans leur bibliothèque avec un soupir de satisfaction. Tandis que la sinistre réalité de Paris, elle, n'a pas changé d'un pouce.

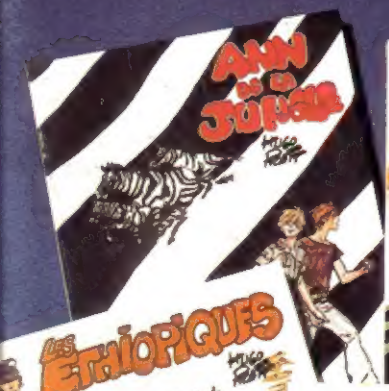
**O.B.**

# (A SUIVRE) 16 SPECIAL NEW YORK

**• La première partie du *Bar à Joe*, de Muñoz et Sampayo**
**• Un récit complet de Tardi**
**• New York, la ville qui a failli vendre la statue de la Liberté pour éponger ses dettes. La ville de Wall Street et des fripiers juifs. La ville des noirs de Harlem, des Porto-Ricains du Bronx, des Italiens et des Chinois. La mégalopole aux rues défoncées, aux sirènes incessantes...**

**Le prochain dossier de (*A Suivre*): quelques visions de New York, au hasard, d'une station de métro à l'autre, entre gratte-ciel et taudis.**

# LES GRANDS ROMANS DE LA BANDE DESSINE



à paraître :

SOUS LE SIGNE DU CAPRICORNE

Un album qui rassemble les premiers chapitres de la saga de Corto Maltese.

HUGO PRATT

casterman